

\*\*\*

# **INELUCTABLE**

\*\*\*

**Hervé THRO**

\*\*\*



**Inéluctable** adj. (du latin *inéluctables*, surmonter en luttant). Qui ne peut être évité, empêché. Fatal.

**Inexorable** adj. (de *exorare*, obtenir par la prière). A quoi l'on ne peut se soustraire, inévitable.

## - 1 - Le Galet

Depuis l'avènement d'internet, Pascal ne recevait presque plus de courrier. Si la toile avait sensiblement modifié les rapports humains, du délicat premier rendez-vous aux habituels visioconférences, qu'elles aient pour but des réunions de travail ou qu'elles remplacent les sacro-saints dimanches après midi en famille, si les ordinateurs avaient raccourci les distances, apporté le pire comme le meilleur, il était un domaine ravagé par l'informatique : la boîte aux lettres.

Plus personne n'écrivait. Les mails tendaient même à disparaître au profit d'SMS faisant régresser l'espèce humaine à l'âge de pierre ou encore de Tweets où l'humanité offrait toute l'ampleur de sa bêtise et la profondeur de sa stupidité.

Les journaux étaient électroniques, les courriers publicitaires devenus des Newsletters et, déjà, quelques organismes faisaient parvenir leurs factures par courriel. On déclarait ses revenus par internet, on s'inscrivait aux grandes écoles sur la toile, bientôt on déposerait son bulletin de vote dans une urne virtuelle.

Si les lettres avaient disparu, les colis s'étaient multipliés. Par le même biais qui supprimait les enveloppes, on se faisait livrer tout et n'importe quoi à domicile. D'ici peu, les gens ne sortiraient plus de chez eux. Révolu le temps où l'on allait découvrir le monde. Dorénavant, c'était le monde qui s'invitait chez soi. Cela n'empêchait pas les joggeurs de pulluler. Pascal en rencontrait maintenant des dizaines dans les rues plus calmes, allant tous dépenser une énergie devenue inutile dans les parcs de la capitale.

La boîte aux colis donc, ne contenait ce soir-là qu'un petit paquet molletonné. Pascal l'empoigna et le fourra dans la poche de son blouson sans examiner le nom de l'expéditeur. Il avait passé, lui aussi, quelques commandes ces derniers jours. Il prit l'ascenseur qui l'envoya en quelques secondes au sixième d'un immeuble plus tout jeune mais qui « avait un vrai cachet » comme savent le vanter les différentes agences immobilières.

Sur le palier, il extirpa un petit trousseau de clés de son Jean et fit tourner la clé rouge dans la serrure d'une haute porte « de style bourgeois » pour employer encore un terme de vendeur.

L'habitation, elle, n'était plus du tout « bourgeoise ». Les « beaux volumes » s'étaient divisés en plusieurs appartements « confortables », entendez par là minuscules, aux cuisines et salles de bains « pratiques » qu'il fallait traduire par une plaque chauffante et un évier surmontant un réfrigérateur et une cabine de douche jouxtant un cagibi servant de toilettes. La « vue imprenable » ne l'était que pour les amateurs de toits parisiens, et encore fallait-il faire l'abstraction du grand mur en vis-à-vis qui bouchait le panorama du balcon, une porte-fenêtre ouvrant sur dix centimètres et demi d'avancée (Pascal l'avait mesuré un jour, par jeu). Tout un étage qui, vingt ans auparavant était la propriété d'une vieille dame acariâtre, avait échoué à des héritiers qui avaient compris illico et sur les conseils d'un agent immobilier très au fait du « marché » que vendre au détail était plus rentable qu'en gros et que louer un étage entier de cent quatre vingt mètres carrés devenait impossible en plein Paris. On avait

donc fait appel à une entreprise de maçonnerie qui avait bétonné l'extraordinaire duplex en quatre studios dont les loyers cumulés dépassaient de plus de deux fois ce qu'il aurait rapporté si on avait seulement pu le louer d'un seul tenant.

Pascal aimait bien ce petit nid. Il était près de tout, à commencer par son travail.

Ce soir-là, il était épuisé. Il se laissa tomber sur son canapé qui entraînait laborieusement dans le troisième âge des sofas, martyrisé d'avoir supporté des centaines de tonnes de postérieurs avachis mollement, aux accoudoirs pelés et aux coussins râpés. Une antiquité qui n'aurait même pas attiré le regard d'un employé d'Emmaüs, mais Pascal l'aimait bien, ce canapé. Il était associé à pas mal de souvenirs. Des bons et des moins heureux. Des étreintes d'adolescents en quête de sensations sensuelles inédites, des finales de Hockey dignes d'une coupe du monde de football, mais aussi des moments tristes à pleurer toutes les larmes de son corps ou, pire, à rester prostré dans un silence pesant ou à traverser d'interminables nuits blanches d'angoisse.

Il avait jeté machinalement le petit paquet sur la table basse en forme de traineau. Il fit un effort surhumain pour se redresser, se pencher et attraper la lettre rembourrée.

Petit, ce qui exaspérait le plus ses parents c'était sa manie de faire éclater ces petites bulles qui protégeaient les envois fragiles. Ca lui avait pris un jour où il ne savait pas encore marcher. Sans savoir comment, il pressait les alvéoles entre ses minuscules doigts. Le contact était plaisant. C'était chaud et mou avec une certaine résistance tout de même. Il força davantage, appuyant fortement ses deux paumes de bébé sur une seule bulle. Pof! Un instant surpris, le nourrisson éclata de rire au bruit insolite. Sa mère appela son père et toute la famille s'attendrit de cette découverte amusante.

Ce n'était plus du tout amusant sept ans plus tard lorsque le petit Pascal rentrait à la maison en faisant éclater en rafales cette fois des dizaines de bulles échappées du carton contenant la nouvelle télé des voisins. Exaspérés par ces « plocs » comme on peut l'être d'une goutte d'eau qui s'échappe du robinet qui fuit, ses parents lui arrachaient des mains ce qu'il restait d'emballage protecteur et lui intimaient de filer dans sa chambre.

Pascal sourit à ce souvenir. On a les madeleines que l'on mérite après tout.

Sans se donner la peine de savoir d'où provenait l'envoi, il l'ouvrit en tirant d'un coup sec sur une languette bien pratique.

Un objet rectangulaire de la taille d'une calculatrice aux arêtes arrondies, d'un noir brillant et d'un poids conséquent s'échappa de l'enveloppe. Pascal se plia pour le ramasser. Il sentit les muscles de son dos se contracter et ses lombaires craquer gentiment.

Ca avait été une sacrée journée. Il devrait s'organiser dorénavant pour que les encombrants ne se retrouvent pas tous à être livrés le même jour. Mentalement il fit le calcul. Quatorze clients aujourd'hui avec une moyenne de vingt bons kilos par personne. Presque trois cent kilos à manipuler et ceci à plusieurs reprises. Au moins quatre fois. Soit plus d'une tonne qui étaient passés dans ses mains, ses bras, ses épaules et, il le savait bien de par sa constitution, tombaient systématiquement sur les reins. On n'imagine pas tout ce que le dos peut endurer dans une journée. Des cervicales bloquées de trop se concentrer sur un écran, des vertèbres tassées par trop d'heures en position assise, les lombaires enfin qui recevaient tous les mouvements effectués par le haut du corps, à commencer par le soulèvement de poids. Sans parler de tous ces joggeurs qui martyrisent leur colonne vertébrale par des milliers de micro traumatismes dû aux secousses provoquées par leur foulée sur l'asphalte. Et jamais personne ne pensait à s'étirer convenablement, à masser ces parties essentielles de leur corps.

A commencer par lui. Après une journée comme celle-là, il aurait dû passer une demi

heure à s'étirer, à décompresser, à allonger des muscles trop sollicités. Au lieu de ça, il prit l'objet insolite dans sa main gauche. L'examina. Il n'était déjà pas très sûr de pouvoir lui donner un nom. Cela ressemblait finalement à un galet éclatant par sa texture et son poids. Il tourna et retourna l'objet mystérieux entre ses doigts, jouant avec comme un illusionniste travaille un jeu de cartes.

Alors seulement il examina l'enveloppe. C'était bien son adresse, libellée correctement et sans aucune faute à son patronyme. L'affranchissement ne lui apportait aucun renseignement puisqu'il s'agissait de ces paquets prêt à l'emploi que délivrent les postes dorénavant. Pas l'ombre d'une mention indiquant la provenance. Qui avait pu lui envoyer un tel objet qu'il n'avait, de toute évidence, jamais commandé.

Une opération publicitaire n'aurait pas oublié d'indiquer un nom de société, un sigle de marque, un logo quelconque.

Même remarque pour ses commandes en cours. Il eut un mouvement vers l'ordinateur, puis se ravisa. Il ferait d'abord fonctionner sa mémoire, que diable.

Il avait commandé un jeu de piles pour la télécommande du téléviseur qui donnait quelques signes de fatigue. Il attendait aussi une livraison de t-shirt qu'il dessinait lui-même. Le site « mythirdworldteeshirt » proposait un service identique à toutes les autres sociétés qui offraient aux internautes la possibilité d'imprimer leur t-shirt personnalisé à cette différence près : chez MtWt, que les habitués nommaient ainsi selon une vogue bien établie de raccourcir chaque mot, la matière première ne provenait pas des ateliers chinois tant décriés mais arrivait directement de Yamoussoukro. Là-bas une Ong aidait les laissés pour compte Ivoiriens, soignait les malades, proposait des écoles libres et indépendantes aux populations des campagnes. L'organisation possédait quelques ateliers dans le centre de la capitale, offrant à quelques dizaines de femmes atteintes du virus Hiv un travail durable et correctement rémunéré. Pascal avait eu l'occasion de constater tout ça par lui-même il y a deux ans lors d'un séjour africain que l'on pourrait qualifier d'éco-responsable.

La troisième commande qu'il attendait impatientement lui était adressée par un copain de toujours, exilé au pied des Pyrénées, au pays du foie gras et d'autres réjouissances gourmandes.

Aucune de ces commandes ne cadrerait avec l'envoi d'un galet d'un noir brillant qui ressemblait de plus en plus à un téléphone portable. Faisant courir ses doigts sur polissage impeccable de l'appareil, Pascal finit par sentir une rugosité à peine marquée dans un coin. Il approcha l'étrange petit objet et constata un très léger défaut, comme une série de trois ou quatre stries, un coup de griffe. Un mot résonna dans son esprit : Bakélite.

Un de ses amis avait dû lui faire une belle blague. Il aurait certainement la réponse à ce mystère d'ici quelques jours.

Il reposa le mystérieux galet sur la table basse et s'allongea sur le canapé.

C'est une vibration qui le réveilla en sursaut.

Il mit cinq secondes à comprendre où il était, s'assit et se pencha à nouveau sur le petit galet qui tressautait à peine sur la table.

Un portable!

Mais il n'y avait aucune touche, pas même un écran. Impossible d'ouvrir un galet!

Il empoigna cette chose bizarre. C'était chaud. Bien plus chaud que lorsqu'il l'avait sorti de son emballage. Était-il possible que la simple vibration d'une sonnerie réchauffe ce caillou? Mais la vibration stoppa entre les doigts de Pascal. Et dans le silence absolu du petit studio, une voix nasillarde monta vers le plafond. « Troisième rencontre des championnats de France de hockey subaquatique. Pontoise bat Saintes

dix à zéro ».

## - 2 - Livraisons

Pascal resta interdit quelques secondes. Ce n'était certes pas à cause de cette information loufoque mais plutôt parce que, bien qu'il n'y avait pas accordé trop d'importance, son hypothèse d'avoir entre les mains un téléphone cellulaire se révélait exacte.

Il tourna le galet plusieurs fois entre ses doigts, cherchant à comprendre. Il n'avait jamais rien vu de tel. Il tenait dans sa main sûrement la dernière génération de portables. A vrai dire, il n'était pas un spécialiste de ces nouvelles technologies. Il les utilisait avant tout pour son travail mais ne cherchait pas à obtenir toujours le dernier modèle. En un mot, il ne suivait pas la mode technologique, une mode très lucrative pour ces nouvelles sociétés qui employaient les mêmes méthodes que la haute couture. Toujours proposer une nouveauté ringardisant le modèle précédent.

Le téléphone était à nouveau froid bien qu'il le tienne depuis quelques minutes dans sa main gauche. La simple phrase était sortie de ces infimes stries qu'il remarquait mieux maintenant, situées au bas de l'appareil, enfin ce que Pascal décrétrait être le bas car aucune indication ne permettait de lui donner un sens.

Et cette information délivrée par une voix métallique. Cela aurait paru totalement incongru à n'importe quel quidam, plus habitué à suivre des rencontres dans un stade qu'au bord d'une piscine, mais pas à Pascal qui trouvait tout cela parfaitement normal, hormis le score sans appel. En revanche, il était étonné que cela s'adresse particulièrement à lui.

Tout ce Samedi se déroulaient les championnats de France à Sarcelles. Un match toutes les demi heures. Il avait décidé de se rendre à la piscine municipale de cette ville de proche banlieue dès dix sept heures, afin de pouvoir suivre le dernier tour des rencontres de cette journée. Dix équipes s'affrontaient pour déterminer le vainqueur. Fontenay était favori.

Perplexe, il continuait cependant de penser à un canular organisé par un de ses potes ou un de ses anciens amants, peut-être bien Francis qui jouait justement dans l'équipe de Pontoise. C'était bien son genre. Il faudrait tout de même qu'il lui demande où il avait déniché cette nouvelle génération de cellulaire. Il n'avait jamais rien vu de pareil.

Pascal s'étira longuement. Il appelait ça faire le chat. Chaque muscle devait être sollicité en douceur, longuement. On devait sentir ses tendons se déployer, ses muscles s'allonger et son souffle s'apaiser. Oui, il y avait quelque chose emprunté au yoga dans ces mouvements qu'il conseillait d'ailleurs à quelques uns de ses clients, pour la plupart âgés et sévèrement ratatinés. Il prenait l'exemple du bâillement, qui est une sorte de réflexe permettant une meilleure oxygénation et, selon de nouvelles découvertes, aidant au refroidissement du cerveau. Lorsqu'il se sent fatigué, le corps déclenche ce processus, alors pourquoi ne pas l'étendre à chaque partie. Les membres tout d'abord, largement sollicités tout au long de rudes journées et grands demandeurs d'influx sanguin (la pompe doit pouvoir envoyer le sang jusqu'aux extrémités). Ensuite le dos, réceptacle de toutes les tensions, véritable charpente du corps, où se focalisent toutes les micro secousses ressenties, même les plus infimes. Mais également l'abdomen pour faciliter des digestions rendues difficiles par les aliments consommés, pas toujours de la première qualité et souvent ingurgités en quatrième vitesse, la plupart du temps debout ou, pire, en marchant. Le rythme de vie trépidant

dans des cités n'étant plus à taille humaine, le stress lié à cette compétition de tous les instants, y compris dans la vie affective, tout cela est peu propice au bon fonctionnement d'un système tellement complexe et capable en même temps d'endurer tellement : le corps. Il ne fallait surement pas négliger toutes les articulations, en particulier celles du genou, de la cheville et des épaules si souvent malmenées lors des manipulations de poids. Enfin, et ce n'était certes pas accessoire, le massage des doigts et du visage apaisaient autant qu'une nuit de sommeil.

Pascal émergea d'un demi coma, mais rasséréiné. Il était déjà vingt et une heures. Il fouilla dans l'immense bac à légumes du réfrigérateur et en sortit deux carottes, un navet, une moitié de chou rouge, quelques feuilles d'endives, une courgette et quatre minuscules tomates. Il éplucha, découpa et fit rissoler le tout largement arrosé d'huile d'olive première pression. Il saupoudra de quelques herbes de Provence tandis que deux tranches de thon mijotaient dans leurs papillotes.

Il réitéra l'opération d'épluchage et de découpage avec un ananas, une poire et une poignée de mirabelles. Il ouvrit une bouteille de Prosecco Spumante tout juste pétillante et en versa une bonne rasade sur cette salade de fruits improvisée. Il terminerai la bouteille en dégustant un repas léger mais délicieux.

Il déposa assiette et couverts dans l'évier et voulu siroter le dernier verre du pétillant italien devant la télé, mais la télécommande ne fonctionnait maintenant que plaquée contre l'écran. Il reposa la petite boîte en plastique à côté du verre à moitié plein, en espérant que les piles allaient être livrées le lendemain. Puis il alla se coucher. Il dormit d'un trait jusqu'à huit heures le lendemain matin.

C'était une belle matinée. Le soleil n'entrait que rarement par le petit balcon du studio, mais sa lumière éclairait largement la couette rejetée sur le sol pendant son sommeil. Pascal ne pouvait dormir les volets fermés. La clarté ne le dérangeait pas outre mesure et, très souvent lors des journées splendides, il laissait la fenêtre ouverte. Le ronronnement de la ville le berçait idéalement la nuit venue et les premiers coups de klaxons du petit matin le réveillaient mieux qu'un radio réveil. Il raffolait des ces nuits où, à peine couché et dans un demi sommeil, quelques grosses gouttes de pluie commençaient à marteler les toits.

Son weekend ne commençait vraiment qu'à midi le Samedi. Ce matin, il avait trois livraisons à effectuer. Madeleine et Henri, deux octogénaires encore en pleine forme, mais incapables de se charger des courses volumineuses et un nouveau client, inscrit via son site internet « [www.juskechevou.fr](http://www.juskechevou.fr) » pas plus tard qu'hier. Son succès, il le devait à sa capacité de réagir rapidement, d'être toujours disponible et efficace. Mais sa patience et sa gentillesse étaient des qualités indispensables dans ce boulot essentiellement basé sur les relations humaines.

Avant d'entamer sa tournée, il se confectionna un copieux petit déjeuner. Ne disait-on pas qu'il fallait manger comme un roi le matin, comme un domestique à midi et comme un mendiant le soir? Précepte difficile à appliquer dans nos vies citadines modernes où l'on a jamais le temps le matin, où l'on avale le plus souvent en vitesse un sandwich à la mi-journée et où, le soir venu, parfois assez tard, on peut se relaxer devant un bon repas, le seul partagé avec toute la famille. Une catastrophe sur le plan de l'organisme.

Pascal n'avait pas de famille, il vivait même seul en ce moment, partageant le petit studio avec Léontine, un matou tigré et aussi indépendant que lui pouvait l'être. Le soir, il rentrait souvent tard et épuisé, n'avait ni l'énergie ni le courage de préparer de bons petits plats, en revanche, le matin, ses livraisons commençaient rarement avant dix ou onze heures.

Les tartines délicieusement croustillantes du pain de campagne tout juste grillé à l'aide d'un antique fer à repasser, étaient beurrées et accueillait maintenant une double couche de confiture, melon et mirabelle. Des petites saucisses doraient dans une poêle où frissonnaient des tranches de bacon premier choix. Deux oranges bien juteuses furent découpées, pressées et versées dans un grand verre en n'omettant pas la pulpe fibreuse.

Pascal alternait ses petits déjeuners. Il n'avait pas de menu type. A l'instar des autres repas, il préparait chaque jour un programme différent. Parfois entièrement sucré, d'autres matins salé et gras. Un jour c'était un immense bol de céréales baignant dans du lait entier parfumé à la framboise, le lendemain une gargantuesque assiette de spaghettis relevés au parmesan, une autre fois une orgie de fruits. Pas de règle, pas de routine.

De prendre de longues minutes pour préparer son premier repas de la journée le mettait en appétit. Enfin, il s'attabla et croqua dans ses tartines comme un lion dépèce une carcasse d'antilope.

Il prenait son temps, observant les ombres se former et disparaître dans le petit studio à mesure que le soleil s'élevait dans le ciel.

Il était presque dix heures lorsqu'il enfila un blouson bien chaud, les matins d'automne sont parfois traitres, chaussa une paire de boots en peau retournée et dévala les six étages par l'escalier de service. Une bonne mise en forme.

Madeleine était une vieille mamie qui n'avait pas vu ses enfants disséminés sur tout le territoire depuis des mois, peut-être même des années. C'était une cliente régulière. Le Samedi, Pascal lui livrait son quotidien habituel. Oh, ce n'est pas pour me tenir au courant des magouilles politiciennes ni des frasques de telle ou telle personnalité, mais juste pour la météo et l'horoscope avait-elle avoué. Pascal lui avait répondu que la météo, elle pouvait la consulter à la télé, qu'il y avait même une chaîne exclusivement pour ça et que l'horoscope, mon Dieu. En outre, comme la vieille dame ne sortait presque jamais, il s'était demandé à quoi pouvait lui servir de connaître le temps qu'il ferait dehors. Elle avait clos le débat en arguant que « ce n'était pas pareil à la télé » et que l'horoscope était la seule possibilité qu'elle avait de se tenir au courant de ce qui allait arriver à ses propres enfants. Que répondre à ça?

Il lui apportait aussi une baguette pas trop cuite. Je n'ai plus les dents de mes vingt ans, jeune homme. Là, Pascal souriait franchement. Pour sûr qu'elle n'avait plus ses dents de jeunesse la pauvre femme. Un matin, il l'avait trouvée balbutiant une série de voyelle échappées d'une bouche vide. Elle était incapable de remettre ses fausses dents toute seule!

Dans la livraison du Samedi, on trouvait aussi un assortiment de légumes pour la soupe dominicale qu'elle absorbait une bonne partie de la semaine, bol après bol.

Après quelques amabilités ayant pour thème le temps qu'il allait faire ce dimanche et quelques considérations astrologiques (vous êtes Vierge, c'est bien cela n'est-il pas? Pascal souriait à la fois au double sens du mot ainsi qu'à la réflexion que plus personne n'utilisait la formule « n'est-il pas » à part quelques sujets britanniques démodés), Pascal se rendit chez Henri, toujours à bord de son vélo-livreur conçu par ses soins. Il avait adapté sur un robuste Vtt un porte bagages maintenant deux énormes sacoches, équilibrant du même coup l'ensemble. Il ajoutait, les jours de grosses livraisons, une petite remorque bien pratique pour transporter les pesantes commandes telles que l'eau minérale. Il fallait faire attention à toujours bien équilibrer le chargement sous peine de verser au premier virage venu. Ce matin, tout tenait dans le large panier fixé au guidon.

Le vieux Monsieur, affublé constamment d'un nœud papillon aux couleurs vives ou imprimé de petits cœurs roses, de papillons multicolores, d'étoiles argentées, il en possédait même un avec des fusées, était la bonté même, érigeant la politesse à un niveau que plus personne ne pourrait désormais atteindre. Il s'exprimait dans un français de diplomate, construisant des phrases à la syntaxe parfaite, au vocabulaire riche et aux tournures impeccables et originales. Henri avait toujours un sujet de conversation en réserve. Pascal ne l'avait jamais entendu s'exprimer sur la météo ou sur un sujet d'actualité brûlant. Il semblait être au-dessus des considérations vulgaires. Pourtant il était convaincu que le vieil homme se tenait parfaitement au courant de l'actualité mais qu'il aimait que les choses se décantent, passées au sable fin du temps qui passe.

L'éphémère n'avait pas sa place dans les réflexions d'Henri, il avait passé l'âge des futilités de son époque.

Pascal aimait ces échanges où la langue française se révélait être un bijou. Ce Samedi, affichant un nœud papillon inédit où de minuscules fauves couraient d'hypothétiques gazelles, Henri aborda le douloureux problème des roses qui ne peuvent s'épanouir convenablement en appartement, même si celui-ci laissait entrer une généreuse et abondante lumière à la différence du petit taudis de Pascal. Le vieillard présenta alors ses compagnes auxquelles il avait donné des noms d'îles lointaines, éparpillées aux antipodes. Pour chacune, il révéla la provenance, l'âge et tous les soins dont-elles avaient dû être l'objet pour qu'elles puissent arborer cette fraîcheur. Henri n'était pourtant pas totalement satisfait d'une telle réussite. Il précisa que, en milieu naturel, dans un parc par exemple, si les fleurs subissaient davantage les avatars d'une météo capricieuse, les coups de vent et la morsure du gel, elles avaient le bonheur de sentir la vie autour d'elles. Ici, c'était un peu l'antichambre de la mort souligna-t-il avec un sourire entendu. Pascal voulu protester, Henri le stoppa d'un geste, la main en avant. Oh, je ne parle pas pour moi. J'espère encore découvrir de nombreux printemps. C'est juste qu'ici l'air stagne comme si ses molécules étaient moribondes, affligées, obligées de tourner en rond par manque d'espace.

Des molécules moribondes et affligées. Pascal était sous le charme une fois encore. Quel homme!

Pascal fila ensuite chez le nouveau client. La dernière phrase de l'octogénaire rebondissait dans sa tête comme une boule de flipper.

Comme si ses molécules étaient moribondes et affligées.

La majorité de ses clients étaient des personnes âgées, n'ayant pour la plupart jamais tapé sur un clavier d'ordinateur. Il s'était constitué sa clientèle lors de son ancien métier et le bouche à oreille avait gonflé son carnet d'adresses. Chaque personne étaient différente. Les modes de livraison l'étaient aussi. En règle générale, la liste des prochaines provisions était préparée d'une visite sur l'autre. Ainsi, Madeleine lui avait remis une demie feuille d'agenda sur lequel son écriture d'écolière avait indiqué pour le mardi suivant : une tendre pièce de veau dans l'épaule à la boucherie Lambert, une botte de poireaux, un kilo de pommes de terres, une gousse d'ail, du persil, quelques carottes et un joli chou à saisir au marché de Clignancourt et ses yaourts préférés, au lait de brebis, que la mère Pinchot vendait par lots de seize. En plus de l'habituel journal et de la baguelette croustillante.

Pascal ne vivait pas pour autant dans un passé révolu où les airs d'Edith Piaf et de Charles Dumont résonnaient dans des appartements vieillots sentant l'eau de Cologne et où tous les meubles étaient recouverts de pièces brodées ou tricotées maison. Il s'était fait la remarque qu'en dessous de soixante cinq ans, les gens, ses clients du moins, ne chantaient plus.

Il avait élaboré un site internet où l'on pouvait commander tout et n'importe quoi en indiquant la provenance souhaitée puisqu'il se contentait de livrer les produits achetés aux adresses indiquées. Il n'avait aucun stock. Il était simplement un intermédiaire qui apportait, en plus des commandes, le côté humain qui tendait à disparaître de nos sociétés modernes ou qui avait parfois totalement disparu.

Combien de services publics étaient réduits à de simples distributeurs automatiques? La disparition des pompistes aux stations services avait donné l'impulsion quelques décennies plus tôt. Aujourd'hui les gares, la poste et même les banques s'étaient transformées en libre-service. Dès demain, on vous demanderait de nettoyer votre chambre après une nuit d'Hôtel.

Son site internet permettait à Pascal de toucher une clientèle plus jeune. Il ne voulait pas se cantonner dans l'assistance aux personnes âgées, non qu'il considérait cela comme une punition, il les adorait ses petits vieux et petites vieilles comme il les appelait affectueusement. Mais il avait choisi cette activité par goût des rapports humains et il entendait rencontrer toutes les catégories de gens. Pascal pensait que le cercle de nos connaissances permet d'avoir l'esprit plus ouvert, uniquement dans le cas où l'on est en contact avec des gens différents. Comme en toutes choses, la diversité était une force et un plaisir. Quel ennui de toujours manger les mêmes plats, préparés de la même façon. Les musiques actuelles diffusées sur des radios identiques, composées sur le même schéma, le lassait tout autant que d'aller voir les mêmes films à la mode, aux scénari interchangeable, aux effets spéciaux obligés, aux histoires d'amour convenues, aux rebondissements téléphonés et aux fins prévisibles. Ce qu'il n'appréciait pas dans les romans américains ou les polars écrits au kilomètre, c'était que l'on sentait l'influence des écoles d'écriture derrière chaque trame. Il imaginait les auteurs en train de remplir une gigantesque grille de mots croisés et bien faire attention à ne pas déborder dans la marge, les quatre marges enserrant parfaitement une intrigue qui avançait comme un train sur deux rails bien parallèles.

Enfin, pour lui, on devenait moins con à côtoyer des gens simples, humbles et modestes mais très différents que de rester dans un cercle de personnalités brillantes, douées et talentueuses. L'intelligence, la vraie, naissait non pas d'un club fermé d'élites mais de la multiplication de petits talents infimes qui, juxtaposés, forment la mosaïque la plus prestigieuse du monde.

Il était donc impatient, comme à chaque nouveau client, de rencontrer celui qui, la veille, avait passé une commande bien singulière. En découvrant la liste, il était resté interloqué. Puis amusé et finalement il avait été pris d'une immense curiosité vis-à-vis de ce singulier client.

Peu avant midi, après avoir livré Madeleine et Henri, il s'était rendu rue Saint Denis en plein centre de Paris. La commande ne spécifiait pas la provenance des objets demandés. Il avait choisi cette adresse un peu au hasard, n'étant pas habitué à ce genre de produits manufacturés.

Il avait garé son vélo à livrer devant une vitrine assez sobre où le rouge sang et le noir ébène dominaient. On aurait pu imaginer que l'on entrait dans un de ces restaurants Vietnamiens intimes et secrets. Passé la lourde porte d'entrée, une ambiance feutrée se dévoilait dans une lumière de crépuscule. Une moquette épaisse assourdissait les pas. Des tentures pendaient du plafond noyé dans l'obscurité. Une musique douce que l'on ne pouvait qualifier de musique d'ascenseur, quelque chose de plus subtil, de plus envoutant, de plus charnel provenaient d'on ne sait où. Les notes qui ne formaient aucune mélodie franche semblaient demeurer en suspension dans l'air, il était impossible de définir d'où elles émergeaient. Un vague parfum oriental aux notes de gingembre ou de patchouli titillait les narines.

Pascal s'avança vers un modeste comptoir inoccupé. Il resta quelques secondes à regarder autour de lui. L'échoppe était minuscule. C'était la caverne d'Ali Baba pour tout ce qui concerne le plaisir des sens. Il n'aurait jamais cru que de tels objets existaient. L'idée même de parvenir à comprendre comment les utilisait-on l'amusait grandement. Il se déplaça entre des étagères qui proposaient un assortiment hétéroclite de chaînes, de masques, de petites tenues en cuir ou en dentelle, des sous-vêtements qu'on ne pouvait pas appeler comme ça puisque le principe de tels articles est d'en vêtir d'autres par-dessus. Or, ici, il était clair que ces ustensiles ne devaient être cachés par aucune autre étoffe. Ce n'étaient pas des sous-vêtements mais bien des vêtements à part entière, justifiant parfaitement leur définition : mettre en valeur l'aspect physique. Cacher à peine pour suggérer.

Tout un pan de mur proposait des sexes d'homme démesurés, aussi vrais que nature. Des godemichés de toutes les formes, de toutes les tailles et, plus incroyable encore, de toutes les matières. Certains étaient en bois, d'autres en verre translucide. Il osa en saisir un qui avait la texture de la chair à s'y méprendre. Aussitôt le phallus de silicone se tortilla en tous sens. Pascal laissa s'échapper le sex-toy par terre.

- Puis-je vous aider?

Il se retourna avec l'air d'un gamin pris en faute. Il tendit la liste qu'il avait imprimé. Le nom de certains objets lui étaient inconnus. L'employée jaugea Pascal avec un air indulgent, puis se concentra sur la liste. Elle portait un jean élimé et un chemisier qui tombait jusqu'à mi-cuisses. En la voyant ainsi, personne n'aurait pu concevoir qu'elle travaillait dans un sex-shop. Une fois encore, l'habit ne faisait pas le moine. Elle virevolta dans le magasin comme une abeille allant de fleur en fleur. En moins de deux minutes, la commande était prête.

Outre quelques exemplaires de vibromasseurs que Pascal avait remarqué sur les étagères de la boutique, il y avait un serpent plus vrai qu'un boa, des cordelettes et des chaînes, quelques masques de dentelle noire, une ceinture de cuir cloutée, un fouet aux lanières ressemblant à une poignée de spaghettis roses, et tout un bric-à-brac dont Pascal ne connaissait pas l'utilité, ne l'imaginait même pas. Une série de serres qui ressemblaient à des pinces à linge, des petits canards qu'on aurait facilement imaginé dans le bain de nourrissons et un fil qui reliait six boules de grosseurs différentes. Cela l'intrigua.

Il régla la note assez salée et la vendeuse lui tendit le sac en papier sur lequel était dessiné un masque transpercé d'une fleur en forme de flèche. Très discret, mais cependant pas autant que de se faire livrer ces achats assez particuliers directement chez soi. Pascal comprenait que son nouveau client devait être très timide, du moins en dehors de la chambre à coucher au vu de l'attirail qu'il portait au bout de son bras gauche ou, plus probablement, être une personne en vue, quelqu'un de connu qui désirait un peu de discrétion sur sa vie très privée.

Pour ce véritable hold-up dans le magasin de charme, la vendeuse lui offrit simplement son plus beau sourire. Si la maison faisait crédit, elle n'inondait pas les très bons clients de cadeaux en tout genre ou même d'une carte de fidélité.

Pascal déposa le sac dans le panier avant de son vélo-livraison et pédala à toute allure vers l'adresse indiquée. Il était impatient de voir la tête de son commanditaire. Il imaginait déjà un homme entre deux âges, au physique disgracieux, sûrement gras comme un porc, l'œil lubrique et les mains moites. Mais il était évident qu'il ne rencontrerait qu'un domestique des plus convenables.

Un immeuble bourgeois un peu identique à celui dans lequel il demeurerait, mais au vu de l'adresse, il était peu probable qu'ici on ait découpés les immenses appartements du XIX<sup>e</sup> pour en faire de petits studios du XXI<sup>e</sup>.

Il sonna à l'interphone. Une voix de femme répondit. Pascal détailla toutes les syllabes, ces appareils n'avaient pas leur pareil pour avaler les mots, du moins les métamorphoser.

- Monsieur Leroy?

Il y eut un temps de pause, puis la voix reprit, amusée.

- Il n'y a pas de Monsieur Leroy ici. Je suis mademoiselle Stéphane Leroy.

Elle avait appuyé ostensiblement sur le Monsieur inexistant. Pascal comprenait sa méprise. Stéphane pouvait aussi bien désigner un homme qu'une femme.

Un ascenseur ultra moderne installé au cœur de ces vieux bâtiments le propulsa au huitième. Il n'y avait effectivement qu'une porte donnant sur le palier où trônait déjà une statue en pied d'un empereur Romain. Pascal détailla l'œuvre d'art.

- N'est-il pas imposant notre Ponce-Pilate?

- Excusez-moi, l'histoire n'est pas mon fort.

- A vrai dire, moi non plus je n'y connais pas grand-chose en histoire. Je me débrouille mieux en art. Stéphane Leroy. Enchantée.

Pascal n'en revenait pas. Jamais il n'aurait pu imaginer qu'une femme puisse passer une telle commande. Il saisissait mieux la motivation de sa cliente bien qu'il était certain que cette femme n'aurait aucun scrupule à entrer dans une boutique rue Saint Denis et annoncer tout haut à la petite vendeuse la liste qu'elle avait déposé hier sur son site internet. Les quelques mots qu'elle avait prononcé la désignait d'emblée comme quelqu'un dont l'assurance n'était pas feinte, habituée à donner des ordres, à l'aise en tous lieux et ne donnant jamais l'impression d'être pris de court. Un mot vint à l'esprit de Pascal : prestance.

Elle portait une longue robe mauve soulignée d'une ceinture ocre à la taille. Ses cheveux blonds tombaient négligemment sur des épaules nues. Son maintien était digne d'une femme d'ambassadeur. Au vu du quartier chic dans lequel se situait l'immeuble, Pascal était convaincu qu'elle était l'épouse d'un haut fonctionnaire. Non, pas l'épouse, elle avait bien dit « mademoiselle ». La fille, alors? La maitresse, plus vraisemblablement. C'était donc elle qui se chargeait des commandes un peu spéciales qu'un homme en vue ne peut, malgré toute la discrétion possible, raisonnablement mener à bien.

Il émanait d'elle une autorité naturelle, telle que la possède les grands patrons de multinationales ou les chefs de partis politiques. Elle se mouvait avec aisance, semblant régner sur son royaume.

Il la suivit dans l'appartement. Une pièce démesurément spacieuse, décorée avec goût et meublée chichement mais uniquement de pièces de collection. Au centre de l'immensité, une large cheminée où une paire de bûches offraient un spectacle sublime. Quelques sculptures ornaient la hotte par laquelle une infime fumée disparaissait. Le sol était en marbre, du moins ça y ressemblait bigrement. Un piano à queue servait de lit à un chat d'une blancheur surnaturelle. Pascal pensa à Léontine. Il avait oublié de remplir sa gamelle avant de partir. Mais la comparaison n'avait pas lieu d'être. Ici, à l'image du décor et de sa maitresse, le chat persan était racé. Son regard de feu ne se posa même pas sur ce livreur négligeable. Tout ce qui entourait, accompagnait cette femme était distingué, digne, élégant. Pas une seule faute de goût, pas un relâchement sans pour autant donner l'impression de s'obliger à quoi que ce soit. Tout semblait naturel, tout *était* naturel. Elle vivait dans un autre monde.

- Puis-je vous proposer quelque chose à boire?

Pascal était subjugué par ce salon de collectionneur. Il n'avait pas encore remarqué les toiles de maître accrochées aux murs, les délires de sculpteur enjolivant la pièce et les meubles d'époque, comme cette table basse en acajou ou ce guéridon incrusté de

pierres précieuses. Mademoiselle Leroy remarqua l'étonnement de Pascal. Elle voulut le mettre à l'aise.

- Laissez donc ce sac pesant ici, fit-elle en désignant d'un regard la livraison qui pendait toujours au bout du bras gauche de Pascal, en indiquant un fauteuil renaissance à proximité. Son visage resplendissait, apparemment sans aucun maquillage ou bien celui-ci était à ce point subtil qu'on ne le remarquait pas.

- Mon « chez-moi » peut surprendre, je l'avoue. J'ai un faible pour les pièces rares. Je vous en prie, ne faites pas attention à cette préciosité. On se croirait parfois dans un musée.

Elle accompagna sa remarque d'un léger rire, comme une fontaine de cristal qui fredonne une fraîcheur au beau milieu d'une canicule infernale.

Pascal était soudain intimidé, autant par la valeur des objets qui l'entouraient - une véritable fortune - que par l'allure de Mademoiselle Leroy. Il avait le tutoiement facile, mais jamais il ne lui serait venu à l'esprit de s'adresser à elle autrement que par le vous qu'on réserve aux personnes inaccessibles. Il se sentait tout petit, infime, face à cette beauté romaine et il pensa à un mot de Guitry : parmi toutes ces richesses, ces bijoux, ces œuvres d'art, vous êtes le plus beau spécimen. Non, décidément, il ne pouvait mettre sur le même plan ces antiquités dignes du Louvre et cette hôtesse remarquable. La tête lui tournait, il était enivré.

Elle revenait d'un coin dissimulé avec un grand verre de jus de tomate. Son pas était celui d'une princesse. Son maintien, celui d'un top model. Son charme digne des meilleures amantes.

- Tenez! Pour votre remarquable service.

Pascal balbutia que c'était tout naturel. Qu'il la remerciait de lui avoir fait confiance. Un vrai larbin devant une personnalité qui en impose se dit-il.

Elle sourit puis partit d'un rire tellement pur, à peine plus appuyé que l'instant d'avant.

Cette femme ne peut jamais être vulgaire pensa-t-il. Même son rire est aristocratique.

- Je ne sais pas ce qui vous déstabilise le plus. La décoration de cet appartement ou bien le contenu de la commande, un peu particulier je l'avoue.

Un sourire de connivence s'installa quelques secondes sur ses lèvres légèrement humides. Elle accompagna ce signe du même regard qu'on partage entre témoins d'un même secret.

Tandis qu'il sirotait le meilleur jus de tomate qu'il lui ait été donné de déguster de toute sa vie, elle se confia brièvement.

- Vous m'avez tiré une épine du pied selon l'expression, n'est-ce pas? Je me voyais mal aller chercher tout cet... attirail moi-même. Et je ne pouvais pas non plus demander à la femme de ménage ou au chauffeur d'aller faire cette course si particulière. Vraiment, vos services sont parfaits. Il ne manque rien, je suppose.

Pascal était charmé. Elle s'exprimait si aisément, avec une telle contenance. Il n'aurait jamais pu penser qu'une femme put le troubler autant. Elle le remarqua. Elle pouffa, puis reprit, mutine.

- Vous devez vous faire un film, non?

- Pas du tout. C'est que...

- Allez, ne me dites pas qu'en venant vous ne vous êtes pas imaginé à quoi serviraient tous ces... objets?

- Pas dans le sens où vous le pensez. J'ai juste une incertitude concernant les... les boules reliées entre elles.

- Ah? Les boules de Geisha?

- Joli nom.

- Et jolies sensations aussi.

Pascal avait maintenant l'impression que la chatte jouait avec la souris. Et la souris c'était lui!

Elle continua sur ce registre, sans le mettre mal à l'aise, mais en provoquant un trouble, un peu gêné d'être là.

- Je vous proposerais bien de rester ce soir, mais c'est tout à fait impossible. Il n'y aura ici que des femmes.

Il allait trouver un prétexte pour s'échapper lorsqu'elle changea de regard. Ses yeux reprirent de la distance tout en gardant une chaleur que l'on réserve habituellement aux familiers.

- Allez, je vous taquine. Merci encore.

Elle le raccompagna à la porte donnant sur le palier et glissa discrètement un billet vert dans la poche de son blouson.

Pascal donna un coup d'œil aux trois chiffres imprimés et lui retourna le pourboire.

- Non, c'est beaucoup trop, et je n'ai pas l'habitude d'accepter de telle gratifications. De toute façon, j'applique une marge pour les livraisons, ne vous inquiétez pas.

Elle parut surprise. Une ride se forma entre ses sourcils. Elle n'avait pas l'habitude que quelqu'un lui tienne tête, même pour une vulgaire question de pourboire et spécialement un simple livreur rendu au rang de domestique. Une nouvelle facette de son comportement était sur le point de se manifester. Après avoir expérimenté l'amabilité de convenance, la fausse camaraderie, la contenance d'une grande dame et son côté malicieux, allait-elle faire exploser sa véritable nature de femme donneuse d'ordres, voire de la chef qui tance sans états d'âme son petit personnel?

Un léger sourire apaisa les traits de son visage, devenu un instant plus sévère, mais toujours aussi envoutant.

- Vous savez, le monde se résume à deux types de gens. Ceux qui acceptent ces gratifications comme vous les nommez et acceptent ainsi d'être au service de ceux qui refusent tout pourboire, tout compromis. Je vous souhaite un agréable weekend.

La porte se referma. Elle ne lui avait pas tendu la main. Si elle reconnaissait sa qualité d'homme libre qu'on n'achète pas, elle lui en voulait aussi de s'être hissé à son niveau à elle.

## - 3 - Piscine

Il régnait une ambiance bon enfant autour du grand bassin de la piscine municipale de Sarcelles. Des nageurs au corps athlétique déambulaient sur le carrelage entourant l'étendue d'eau. Un public modeste mais motivé suivait les rencontres sur un écran géant disposé à l'autre bout de la salle qui résonnait de bruits d'eau et d'exclamations réverbérées dans cet espace clos.

Pascal était en maillot. Sa carte de membre privilégié l'autorisait à prendre place sur les quelques bancs qui bordaient le fond du bassin. Munis d'un tuba, une poignée de spectateurs s'immergeaient aux côtés des entraîneurs et des joueurs remplaçants.

Le hockey subaquatique était commode pour un résident francilien. La moitié des meilleures équipes nationales venaient de la proche banlieue. Toute la journée de ce samedi, les dix équipes qui représentaient en quelque sorte la Ligue Un de ce sport totalement méconnu s'étaient affrontées.

Une voix de haut-parleur annonça la dernière rencontre opposant Pontoise à Saintes. Il était dix neuf heures trente. Pascal s'immergea dans le bassin alors que les deux équipes plongeaient dans un tumulte total. Six joueurs par équipe, vêtus de maillots distinctifs, noirs pour l'équipe vendéenne et blancs pour les banlieusards. Les participants effectuèrent quelques brasses dans le rectangle d'une vingtaine de mètres sur quinze pour s'échauffer, trouver leur marques et leur souffle. Puis au signal de l'arbitre, les six joueurs de chaque équipe vinrent se poster au fond de la piscine, la main droite posée sur leur ligne de but. L'un des deux arbitres présents dans l'eau (un troisième restait en dehors du bassin), arborant un bonnet rouge et un maillot jaune tendit alors son bras droit, main ouverte et les six hommes poissons se dispersèrent au fond du bassin. La tactique de Pontoise était habituelle. Trois joueurs partaient à l'avant, ce seraient les attaquants, tandis que les trois défenseurs restaient en retrait.

Saintes avait adopté une stratégie toute différente. Les baigneurs s'étaient disposés sur trois rangs, deux ailiers, deux milieux et deux défenseurs. Pontoise entendait prendre le match en main d'emblée, Saintes jouait davantage sur la défensive.

Pascal était pris par le match. Il ne pouvait expliquer son engouement pour ce sport. Il l'adorait. Il avait découvert ce jeu un peu par hasard. Il avait fait la connaissance d'un jeune homme musclé comme un nageur professionnel. Il était fasciné par les pectoraux du sportif mais aussi par ses mains superbes, de vraies paluches qui n'avaient pas leur pareil pour les caresses mais qui devaient terroriser les futures baguettes. Francis était, en effet, apprenti boulanger. Un après midi, il l'avait accompagné lors d'une rencontre amicale, contre l'équipe d'Aix-Marseille. Ca avait été une révélation. Pascal ne pouvait en déterminer la raison exacte. Petit, ses parents n'allaient pas en vacances au bord de l'océan, il n'avait pas d'attirance particulière pour l'élément liquide. Peut-être sa passion fugitive pour le bel éphèbe en était la raison? Mais il avait été inoculé par ce puissant virus et, une fois leur relation achevée, il continua d'assister aux matchs de hockey. Il regrettait tout de même que ce sport étonnant n'ait pas la représentation qu'il méritait.

Régulièrement les joueurs remontaient à la surface prendre une respiration, le reste du temps ils évoluaient en apnée. Quelques années auparavant et encore lors de certains matchs, les joueurs disposaient d'un tuba. Mais c'était moins spectaculaire.

Le palet glissait à la vitesse de l'éclair et les douze concurrents faisaient preuve d'une agilité et d'une rapidité époustouflante. De vrais dauphins.

L'ailier droit de Pontoise fila comme une sole, intercepta le palet qu'il envoya d'un vif coup de crosse au centre de la cage de buts de l'équipe de Saintes. L'arbitre leva les deux bras, mains ouvertes.

Un à zéro.

Des clameurs parvinrent de la salle. Le public au sec avait suivi l'action sur l'écran géant et manifestait son enthousiasme.

Tous les joueurs reprirent alors leur position de départ.

Le même attaquant de Pontoise marqua deux autres buts presque coup sur coup. La messe était dite.

Acculés, les joueurs vendéens laissèrent un seul joueur en retrait, gardant leurs deux arrières et postant maintenant trois hommes à l'attaque. Leur petite crosse tenue par la main enveloppée d'un gant bleu, les participants virevoltaient en tout sens. Soudain l'arbitre leva son bras droit et sa main effectua de rapides va et vient. Arrête de jeu. Les joueurs entourèrent l'homme de loi du bassin. Celui-ci frappa sa main droite de son poing gauche indiquant une faute pour l'équipe de Saintes. Le palet ne pouvant être ni soulevé par la crosse ni touché par le bras ou la main intentionnellement.

A la mi-temps, le score était sans appel. Quatre à zéro. Pascal remonta sur le bord du bassin. La pause ne dura guère. Emporté par l'effervescence d'un match pourtant gagné d'avance, il était tout à sa passion.

La rencontre reprit. Saintes subissait. On avait déjà fait rentrer trois des quatre remplaçants. Si le match ne comptait pas plus de deux mi-temps d'un quart d'heure, les prouesses aquatiques fatiguaient rapidement les joueurs. Les premières fautes se développèrent. Il y eut une obstruction, un joueur de Saintes empêchant son adversaire de jouer alors qu'il n'était pas en possession du palet. Puis ce fut la « règle du coin ». Afin de se réorganiser, l'équipe de Saintes retint le palet dans un coin du bassin suffisamment longtemps pour être sanctionnée.

Le second arbitre tendit ses deux bras, paumes dirigées vers les fautifs. Coup franc. De plus, la faute excluait pour deux minutes le joueur incriminé. Il sortit de la piscine sous une huée à peine marquée et vint s'asseoir sur une chaise en bois disposée au bord du bassin. C'était la prison, comme dans tout match de hockey.

L'auteur de trois buts se mit en position. Tout alla très vite et Pontoise aggravait le score.

Malgré son enthousiasme immodéré pour ce sport, Pascal commençait à s'ennuyer. Contrairement aux rencontres précédentes qui étaient suffisamment équilibrées, ce match virait à la curée. Pontoise désirant marquer le maximum de points, étant à égalité de victoires avec leurs concurrents directs, l'équipe tenante du titre, Fontenay. Seule la différence de buts désignerait le vainqueur de ses championnats de France.

Il ne restait que trente secondes dans la partie, les arrêts de jeu étant décomptés lors des deux dernières minutes. Cela donnait un suspens dans les réunions serrées, ici ça avait l'air d'un gadget, une de ces règles qui régissent le football américain où le chronomètre s'arrête sans cesse.

Pascal laissa vagabonder ses pensées. Il n'était plus au jeu. Il essaya de se rappeler son premier match, celui auquel Francis l'avait convié. L'ambiance était bon enfant, on sentait l'amateurisme candide qui enveloppait tout sport méconnu. Tout le monde semblait se connaître autour du bassin, les joueurs, les entraîneurs mais aussi le public, essentiellement composé d'habitues. Pascal avait eu l'impression d'entrer dans une grande famille. Dès lors il s'était intéressé aux divers championnats, à commencer par le titre mondial. Depuis 1980, ils avaient lieu tous les deux ans. L'Australie et la Nouvelle Zélande se partageaient allégrement les titres.

Il y a quinze ans, la France était devenue championne du monde, l'année même où

l'équipe de Zidane enflammait le pays tout entier. L'exploit n'avait pas eu le même retentissement que la victoire du onze de France. Pourtant, il fallait véritablement parler d'exploit dans un sport qui voyait la domination sans partage des anglais, inventeurs du jeu en 1950 par Alan Blake et des équipes du sud, Australie en tête, donnant au néo-zélandais Taylor Benson le statut de héros dans ce sport confidentiel. La France allait renouer avec le titre mondial dix ans plus tard.

Pascal était plongé dans ses pensées davantage que dans le grand bassin lorsque l'arbitre posa une main sur l'autre, effectuant un T.

Fin du match.

Dans l'équipe de Pontoise, c'était l'euphorie d'une victoire éclatante, le plus gros score de toutes les rencontres de ce Samedi et, de surcroît, l'obtention du titre. Le public applaudissait les vainqueurs. Les dix nageurs paradaient au bord de la piscine, leur torse dégoulinant d'eau chlorée, leurs lunettes de protection relevées sur la tête débarrassée pour certains du bonnet de plongée. Pascal jeta machinalement un œil sur le panneau du score. Il n'avait plus suivi la progression lors des dernières minutes, se concentrant sur le ballet des joueurs au fond du bassin, scrutant les gestes techniques.

Dix à zéro.

Alors lui revint en mémoire cette phrase aux accents métalliques entendue il y a tout juste vingt quatre heures.

« Troisième rencontre des championnats de France de hockey subaquatique. Pontoise bat Saintes dix à zéro ».

## - 4 - Un Dimanche de pluie

Allongé sur son lit, Pascal ne dormait pas. Il manipulait le galet entre ses doigts dans l'obscurité. Nul besoin de lumière pour détailler l'objet car il n'y avait vraiment rien à voir. Il l'avait examiné plus tôt avec une loupe de philatéliste. A part ces trois stries d'où était parvenu le son nasillard, on ne remarquait aucune anomalie dans le galbe parfait de ce que Pascal appelait déjà le Galet Prémonitoire.

Il y avait de quoi être troublé tout de même. Prévoir la victoire de l'équipe de Pontoise, donnée comme l'une des favorites, contre celle de Saintes était un jeu d'enfant. Imaginer au point près ce score sans appel, c'était autre chose. Mais ce n'était pas tout.

En rentrant ce soir, il avait saisi machinalement le galet posé sur la table basse, auquel il n'avait plus accordé d'intérêt depuis la veille. Il était presque brûlant, comme hier lorsque le message avait été délivré. Il pensa que ce changement de température était le signe équivalent à une sonnerie sur un appareil commun. Si la veille, il avait légèrement vibré, Pascal n'avait pas remarqué aujourd'hui le moindre tressautement. A peine l'avait-il empoigné qu'une voix comme échappée de tuyaux en cuivre annonçait:

« Ligne B du RER. Panne électrique générale. »

Demain c'était Dimanche. Il n'avait aucune raison d'emprunter les transports en commun. Il se déplaçait de toute façon la plupart du temps sur son vélo de livraison.

Il s'endormit, le galet serré dans sa main gauche. Il avait retrouvé son aspect glacé aussitôt le message terminé.

Ce fut un Dimanche de pluie et de vent. Les pressions atmosphériques avaient chuté pendant la nuit, le vent avait tourné et l'air s'était radouci. Au petit matin, une pluie fine et dense dégoulinait sur la capitale, n'épargnant aucun recoin. Vers midi, l'ondée se transforma imperceptiblement en vraie averse, n'octroyant aux passants pressés aucune accalmie. Les cols étaient relevés, les chapeaux maintenus par une main gantée, car le froid s'était imposé en milieu d'après midi. Un temps à ne pas mettre un chien dehors.

Pascal fit un brin de ménage. L'avantage de vivre dans un petit studio est de réduire la surface à briquer. Vers onze heures, il s'attaqua à préparer un vrai tajine au mouton. Il y abandonna deux bonnes heures pendant lesquelles il passa quelques coups de fil.

Julie, sa meilleure amie, passait le weekend au soleil. Elle s'était tenue au courant de la météo, elle, et avait mis les bouts, direction les coteaux de l'Ardèche où résidaient ses parents. Deux heures et demie de Tgv, pas de quoi se priver.

Julien était à Londres pour signer un important contrat. C'était un très bon musico qui accompagnait les meilleurs lors de séances d'enregistrement. Depuis peu, il avait la bougeotte et espérait décrocher un engagement pour la prochaine tournée mondiale d'un groupe majeur dont Pascal avait oublié le nom.

Louis répondit depuis sa couette qu'il allait se faire l'intégrale de Star Wars. Les six films, dans l'ordre chronologique. Pascal imagina la petite chambre de son copain résonner aux vibrations de son imposant système Dolby pro-logic dernière génération. Ses voisins, un couple d'une cinquantaine d'années, s'ils n'étaient pas partis à la campagne allaient sûrement apprécier!

Il laissa quelques mots sur le répondeur de Bertrand dont le message avait encore changé. Tous les mois ou presque, les correspondants éventuels de Bertrand avaient la

joie et la surprise de découvrir une nouvelle ambiance.

« Bonjour. Je suis actuellement en train de donner un coup de main à Bruce Willis pour sauver le monde. Laissez quand même un message, je vous rappelle après l'apocalypse » faisait une voix posée, à la manière du commanditaire de Mission Impossible.

« Actuellement par huit mille mètres de fond au large de Tahiti, mon scaphandre m'interdit de vous répondre. Laissez un message en articulant le mieux possible » avec une voix qui semblait parvenir réellement des profondeurs, hachée par de bruyants souffles causés par les bouteilles à oxygène en action.

« Bertrand Monnier. Injoignable. Répondeur. Message. Rappel. Amitiés » imitant un robot futuriste.

« Impossible de répondre présentement à votre appel sûrement très important. Je garde mes enfants illégitimes jusqu'à Lundi. Veuillez rappeler alors ou laissez un message » faisait une voix débordée et essoufflée au milieu de cris de centaines d'enfants.

« Liaison Mars via plateforme Lunaire cinq point deux momentanément surchargée. Prière de laisser un message sur la boîte vocale à ondes inter cosmiques » donnait une voix échappée des meilleurs films de science fiction ou plus simplement d'une communication avec Cap Canaveral.

Pascal tomba sur le dernier en date et laissa un court message.

Un quart d'heure plus tard, le voyageur interstellaire rappelait.

- Alors, ce voyage sur Mars?

- M'en parle pas. Une tempête de rayons électromagnétiques de tous les diables, une pluie de micro météorites d'enfer et un froid glacial.

- Pareil ici.

- Bon, alors qu'est-ce que tu voulais mon grand?

- Rien. Juste que je suis en train de préparer un tajine de derrière les fagots. Si ton voyage interplanétaire t'a creusé l'estomac, tu es le bienvenu.

A quatorze heures trente, Bertrand faisait son apparition dans le minuscule studio qui embaumait les senteurs d'Afrique du Nord.

- Oh, la vache! Tu t'es fait livrer depuis Marrakech ou quoi?

- Hé dis donc, je n'ai pas la passion des voyages comme toi!

Pascal savait pertinemment que Bertrand n'avait pas dépassé la porte d'Orléans ou si peu. Son humour seul le propulsait à des millions de kilomètres.

- En tout cas avec toi, il ne faut pas mourir de faim. T'as vu l'heure? T'es venu à pieds ou sur les mains?

- M'en parle pas! Je suis resté coincé presque deux heures dans ce putain de R.E.R.

- Ah oui, c'est vrai, la panne. J'ai oublié de te prévenir.

- Comment? Ils l'avaient annoncé? C'était pourtant une belle pagaille, tu peux me croire.

- Non, non. Enfin. Bon, je vais te montrer un truc.

- Si ça ne te fais rien, ton truc tu me l'exposera plus tard. J'ai une faim de loup avec tout ça!

- Il arrache gentiment ton Sidi Brahim!

Bertrand faisait tourner lentement le nectar à la robe pourpre dans son grand verre comme s'il était un expert en œnologie. Cependant, s'il ne rechignait pas à lever le coude, on aurait pu lui faire avaler n'importe quoi, du moment que le taux d'alcool était suffisant.

Il avait décrété, à la fois par politesse et pour excuser le contretemps dont il n'était pas responsable après tout, qu'un tajine était bien meilleur une fois réchauffé.

- Comme tous les repas conviviaux, précisa-t-il avant d'ajouter l'œil malicieux, c'est pas comme ces mets à la mode que l'on grignote du bout des doigts, les sushis par exemple.

Il avait été le seul à rire franchement, Pascal s'était contenté d'un demi sourire. Voyant l'effet raté, Bertrand avait appuyé sur la blague.

- Sushis, réchauffer des sushis, tu saisis?

Pascal saisissait surtout que Bertrand n'avait pas changé. La finesse n'était pas son fort.

Alors que Pantagruel se resservait pour la deuxième fois, Pascal avait posé le petit galet sur la table.

- C'est quoi, ce machin? Un souvenir de tes vacances au Touquet?

- Examine-le plus précisément et dis moi ce que tu en penses.

Bertrand palpa l'objet noir et lisse, le fit jouer entre ses doigts à la manière d'un prestidigitateur puis, en un éclair, il tendit ses deux mains vides, doigts écartés. Le galet avait disparu.

- T'es toujours aussi fort, Bertrand. J'ai rien vu.

- Je sais.

En sirotant son second verre, Pascal repensait à sa première rencontre avec cet énergumène.

Julie l'avait trainé dans un cabaret de Montmartre.

- Tu sais, si tu veux me montrer des nanas à poil, je ne pense pas que cela me fasse ni chaud ni froid.

- Gros nigaud! Tous les cabarets ne sont pas des repaires de vieux papys vicieux qui veulent se rincer l'œil devant une bouteille de champagne. Allez, viens! Tu sera surpris et tu risques de bien t'amuser.

Julie n'avait pas tort. Une succession d'humoristes vraiment décalés, de ceux qu'on ne verrait jamais à la télé. Les sketches, très souvent en interaction avec le public, étaient corrosifs, virulents, empoisonnés. Repeints au noir. D'humour noir. Puis, au milieu de cet acide vraiment très piquant, était apparu un fantaisiste un peu particulier. Il agrémentait son sketch sur un pauvre type qui essayait de faire le tour du monde en présentant une kyrielle de petits tours bluffant au beau milieu des spectateurs qui étaient secoués de rire... lorsqu'ils n'étaient pas la victime désignée de l'humoriste prestidigitateur.

Installé à peine dix secondes à leur table, il avait dépouillé Pascal de tout ce qui trainait au fond de ses poches. A la fin de son numéro, c'était la confusion totale. Tous les portefeuilles des clients, leurs clés, leurs paquets de chewing-gum, ajoutés à quelques objets volontairement placés par le faux magicien, des préservatifs, des menottes, des sachets symbolisant des drogues dures, tout avait été mélangé. Les clients durent eux-mêmes rendre à leur véritable propriétaire le contenu de leurs poches. On n'avait pas autant ri depuis bien longtemps. La force du tour de Bertrand c'est qu'il faisait s'esclaffer le public pendant le sketch, mais surtout après lorsque chacun partait à la recherche de ses propres objets disséminés dans les poches du public. Quelques clients avaient mal pris la plaisanterie au début, mais bien vite durent se joindre à la liesse environnante s'ils ne voulaient pas passer pour de tristes rabat-joies dans un cabaret branché, aux artistes d'avant-garde et au public ayant avant tout de l'humour et suffisamment de dérision pour rire d'eux-mêmes.

Pascal avait sorti de ses poches un string, un porte carte-bleues bien fourni, un jeu de cartes et un antique portable. Le jeu de cartes était la propriété d'un homme en pull au

col roulé, affichant la soixantaine sportive, le portable était celui d'une dame sans âge qui était encore secouée de rires et la collection de cartes de crédits revenaient à un jeune homme au costume bleu idéalement coupé. Personne n'avait réclamé le quatrième accessoire. Pascal récupéra ses clés, un stylo et son portefeuille dans un méli-mélo insoupçonnable.

- Je te l'avais bien dit. On s'est bien amusé, non?

Sur le trottoir, Julie avait pris son bras. Ils étaient bien fatigués et firent signe à un taxi.

- Pas la peine, c'est occupé. La lumière rouge.

Cependant le véhicule s'était arrêté. La porte arrière s'ouvrit sur le visage de Bertrand qui les invitait à prendre place.

- Vous ne trouverez plus de taxis à cette heure-là. Montez!

Pascal regardait Bertrand examinant le galet.

- Ce que je peux te dire c'est que ce n'est pas un accessoire de magicien. On dirait du matériau brut, absolument pas façonné, mais le polissage, c'est vraiment curieux. Dis donc, tu ne serais pas en train de me montrer un morceau de météorite, toi?

- Et comment tu expliques les prévisions?

- Ca, c'est un vrai casse-tête. On a voulu te faire une blague.

- Justement, je pensais un peu que ça venait de toi.

- Désolé, vieux. C'est pas mal joué, mais c'est pas moi. Comment ont-ils pu connaître le score du match de ton truc sous l'eau?

- Mon truc sous l'eau, ça s'appelle du hockey subaquatique.

- Ouais, ouais, le hockey subamachin. Dix zéro, putain, c'est une leçon.

- Mais pourquoi tu as dit « ont-ils ». Tu crois que c'est une organisation?

- Apparemment ça a l'air complexe ton truc, là.

- Et la panne de ce matin?

- Ca, c'est facile. Imagine que ton gars bosse à la maintenance du réseau ou, mieux, que ce soit un groupe de terroristes à la petite semaine. Ils peuvent déclencher le blocage quand ils veulent.

- D'accord. Mais dans ce cas, pourquoi moi? Ils auraient plus intérêt à envoyer un machin pareil à un flic ou à une personne en vue.

- Pas faux. Reste le canular, mais là, ils emploient vraiment les grands moyens. Tu as gardé l'emballage d'envoi?

- Oui, attends, il doit être par là. Mais il n'y a rien à voir.

- S'il a transité par la poste, y'a forcément un code à barres pour le suivit automatique. J'ai un pote qui bosse là-dedans. On pourrait remonter à la source.

- A la source de quoi? On aura le bureau de poste où a été fait l'envoi, c'est tout. A ce niveau, tu penses bien que l'expéditeur a dû brouiller les pistes. Pas folle la guêpe.

- Pas faux.

Bertrand prit un air réfléchi. Et, dans le plus grand sérieux, il articula.

- Non, vraiment je ne vois que l'hypothèse d'un envahisseur extra-terrestre qui veut semer la panique avant de débarquer.

Pascal haussa les épaules.

- Et comment sont diffusés les messages?

- Par les petites stries sur le côté-là, tu vois.

- Oui, non. Je veux dire, à quelle heure, qu'est-ce qu'ils disent? Ils mentionnent quoi exactement.

- Rien, juste l'essentiel. Une vraie dépêche de l'AFP. Avant-hier, j'ai eu le score du match, c'est tout. Hier, ça a simplement annoncé une panne sur le réseau RER.

- A quelle heure?  
- Ca, ils le disent pas.  
- Non, je veux dire, à quelle heure le message est envoyé?  
- Euh... Je ne sais plus très bien. Vendredi, j'étais vraiment vanné. Il devait être entre huit et neuf heures. Hier, c'était à peu près à la même heure.  
- Bon, là, faut que je me sauve. Note bien l'heure exacte s'il y a un message ce soir. Tu me tiens au courant, hein?  
Sur le pas de la porte, ils se firent une bise d'au-revoir comme deux bons vieux amis. Pascal se souvenait qu'à une époque pas si lointaine, ils s'embrassaient d'une tout autre façon.

Le soleil perça enfin les nuages dominicaux au moment où il disparaissait à l'horizon. Pascal n'avait pas bougé de la journée, n'avait pas mis le nez dehors. Il allait passer une soirée peinard, sûrement devant un de ses DVD préférés ou piocher un bon polar dans sa bibliothèque. Pas la peine de se remettre derrière les fourneaux, il restait suffisamment de tajine pour trois. Il pourrait même conserver le reste dans une boîte en plastique et l'offrir de bon cœur dès demain à l'une de ses clientes familières. Il jeta un regard au galet laissé sur la table qu'il avait débarrassée machinalement après le départ de Bertrand. Il se rendit compte soudain qu'il n'y avait pas de sonnerie. Chaque fois qu'un message lui avait été délivré, il tenait l'objet dans sa main. La chaleur seule de l'appareil déclenchait le processus. Et si il décidait de ne plus le toucher?

Les mots et les phrases défilaient devant ses yeux mais il n'arrivait pas à entrer dans l'histoire. Le galet ébène le narguait depuis la table. Il se leva, choisit la comédie musicale de Woody Allen et bientôt Julia Roberts le regardait avec ses grands yeux. Mais il pensait toujours au portable laissé sur la table. Excédé, il finit par saisir l'objet pour le dissimuler dans la poche de sa veste pendue à une chaise. Aussitôt empoigné, il devint brûlant comme des braises incandescentes. La voix métallique ne tarda pas à annoncer d'un ton neutre:

« Un jeune homme tire sur la foule place Clichy, trois morts. »

## - 5 - Place Clichy

- Et tu ne sais pas à quelle heure ça va avoir lieu?
  - Non, le message ne le dit pas. Juste le lieu. C'est une chance, il aurait pu être moins précis.
  - A ta place, je ferais le pied de grue toute la journée.
  - Et mes clients?
  - Tu n'as qu'à leur passer un coup de fil.
  - T'en as de bonnes, toi! Madeleine a besoin de son journal...
  - Oh la la, la pauvre dame. Privée de ses nouvelles quotidiennes qu'elle ne lit même pas. Et si tu étais subitement malade, qu'est-ce qui se passerait?
  - Ok, tu as raison. Je les préviendrai que je suis cloué au lit toute la journée. J'aurai le double de boulot demain.
  - Ca en vaut la peine, non?
  - Et avec la police, je fais quoi?
  - Qu'est-ce que tu veux faire mon chéri? Allo les flics. Voilà, j'ai reçu par courrier un téléphone qui ressemble à un galet normand bien lourd et qui prédit l'avenir. Venez vite nombreux arrêter le tueur fou qui va sévir dans la journée.
  - Bien sûr, vu sous cet angle.
  - Mais oui évidemment c'est sous cet angle-là qu'ils vont le prendre. Et encore heureux si tu ne finis pas en garde à vue. De toute manière, si tu les préviens, avec cette histoire-là, t'es pas sorti des emmerdes, tu peux me croire!
- Allez, moi aussi j'ai du boulot et pas le prétexte de vouloir sauver le monde pour y échapper. Bisou!
- Et, au fait, ton weekend?
- Julie était déjà sur le palier.
- Oh, rien à dire. Un grand beau temps et papa qui s'est découvert la passion des bonzaïs!

Julie s'était envolée. Toujours enjouée, portant la vie à bout de bras. Combien de fois elle l'avait tiré de sa mélancolie. Elle était tout pour lui : la sœur qu'il n'avait pas eue, la confidente des petits et grands cafards, la camarade de shopping, celle qui partageait ses joies et ses peines, la compagne idéale, sa meilleure amie. Il l'avait appelée le soir même, juste après la prédiction, lui demandant si elle pouvait venir partager son petit déjeuner. C'était une de leurs joies communes. S'attabler devant un repas géant, le premier de la journée et rire ensemble. Ca rechargeait les batteries comme un vrai coup de fouet.

Il lui avait alors raconté en détail les trois prédictions, dont deux s'étaient révélées exactes, sans gravité toutefois. Là, c'était différent. Il était question de la mort de trois personnes. Il eut encore un frisson rien qu'en y pensant.

Sa première pensée fut de prévenir la police. Mais Julie avait raison, il n'y avait aucune matière. Leur parler du galet, le leur confier. Et après? En serait-il débarrassé? Ils avaient convenu ensemble que le mieux était de se tenir non loin de la place Clichy, de bien observer et au moment où Pascal repèrerait un individu douteux, il appellerait Police secours. En espérant qu'il ne serait pas trop tard déjà.

Que faire d'autre? Julie s'était proposée, mais Pascal avait écarté cette éventualité, tout comme celle de venir à plusieurs. C'était s'exposer inutilement. Il n'y a que dans

les films que le héros maîtrise seul le forcené, il n'était pas question d'intervenir ni d'appréhender le tueur, juste être le témoin privilégié qui déclencherait les secours.

Huit heures du matin, la Place Clichy s'anime. Attablé à une terrasse, il tente de se mettre dans la peau d'un tueur fou. A quel endroit il ferait feu. Comment serait-il habillé? Quel serait son comportement? Quelles seraient ses cibles?

Son thé au Jasmin est trop fort, il ne finit pas sa tasse. Il laisse de la monnaie sur la petite table et arpente les abords de la grande place parisienne. Pourquoi n'avoir pas choisi un endroit moins vaste, plus calme. Justement parce qu'ici il y a du passage, qu'un homme peut aisément se fondre dans la foule. Ce qu'il est en train de faire du reste.

Neuf heures. Il commence à bien la connaître cette place. Et si le tueur est en voiture? Non, peu probable. Ce sera un homme jeune en veste et jean. La veste pour cacher le revolver. Il espère simplement que l'homme hésitera avant de passer à l'acte, que la police ait le temps d'arriver. A aucun moment, il n'a trop réfléchi au risque qu'il encourt à se trouver sur les lieux même du drame. Et si il faisait partie des trois victimes?

L'idéal serait de se poster dans l'un des immeubles qui bordent la place. Il aurait une vue quasi imprenable et serait à l'abri d'une balle perdue.

Dix heures. Pascal a les mains moites et son rythme cardiaque s'est imperceptiblement accéléré. Il se revoit le jour de son examen de médecine, spécialité kinésithérapie. Il n'avait rien pu avaler au petit déjeuner. L'unique tasse de café avait atterri dans les toilettes du centre d'examen. L'estomac en compote, la gorge nouée, la bouche sèche, il s'était présenté devant le comité examinateur. Trois personnes qui allaient le juger sur ces capacités. Après un rapide exposé concernant les lésions post-traumatiques intervenues lors d'un accident de surf, il devait prescrire un traitement au patient et lui administrer les premiers gestes, afin de soulager la douleur et restaurer le bon fonctionnement des muscles et des articulations mises en cause. Une entorse au genou droit, une épaule démise et les cervicales légèrement touchées. Il était tétanisé. Ne savait pas par où commencer, ni quoi faire alors qu'il connaissait tous les gestes adéquats. Il avait pris une grande inspiration, fait le vide dans sa tête encombrée de doutes et d'hésitations. L'examinatrice, la seule femme du groupe, celle qui l'intimidait le plus avec son air sévère qu'une paire de lunettes sans monture apparente n'arrivait pas à adoucir, commençait à s'impatienter. Il la vit noter quelque chose sur la feuille blanche posée devant elle. Ce n'était pas bon. Il fallait se reprendre. Alors, il prit une voix qui s'affermait peu à peu et commença un cours rigide. Puis, concentré sur le faux blessé, il se détendit, prit ses marques, devint plus assuré dans ses propos et précis dans ses gestes. Au bout de dix minutes, peut-être moins, il soulageait le pseudo patient avec une pointe d'humour pour calmer la nervosité bien simulée du cobaye. Prévenant envers le contusionné, il n'en oubliait pas tout ce qu'il avait appris en cours et lors des TP. Il était franchement à l'aise, donnant l'impression qu'il avait fait ça toute sa vie.

A côté de la mention très bien sanctionnant son travail, on avait simplement ajouté «doit faire preuve de plus de promptitude face à une situation critique». Ce n'était qu'accessoire. Après tout, il n'allait pas travailler aux urgences, mais dans un cabinet de kiné.

Onze heures. Cette évocation d'un des moments forts de sa vie l'avait rassuré. Oui, il allait repérer très vite l'énergumène soupçonné et alerter à temps la police.

Il avait les yeux partout, repérant les mouvements de la foule, toujours les mêmes. Le ballet incessant des voitures sur la chaussée, tournant autour de la statue du maréchal

Moncey. A plusieurs reprises, il crut discerner un individu solitaire douteux. La clémence de la température aidait à faire le tri. Beaucoup ne portaient qu'un tee-shirt ou une chemise sous lesquels il serait peu commode de dissimuler une arme à feu. Il se rendit compte également que la foule était en grande partie formée de femmes. Le message mentionnait bien un « jeune homme ».

Onze heures quarante deux. Un homme affichant vingt cinq ans venait de le frôler, devant cet abribus. Il portait un long manteau comme Pascal n'en avait pas vu deux depuis ce matin. Il marchait d'un pas rapide mais s'immobilisa à une cinquantaine de mètres, là, juste devant la terrasse du café où Pascal avait siroté une moitié de thé. Il semblait chercher quelqu'un. Il parla même un instant au serveur en gilet bordeaux. Pascal avait focalisé toute son attention sur le personnage. Celui-ci fit demi tour, avançant droit sur lui. Que fallait-il faire? Était-ce vraiment l'homme en question? Ne pas s'affoler. En restant nonchalamment à côté de l'abribus il avait l'air d'un parisien attendant les transports en commun. L'homme repassa devant Pascal sans même le regarder. Sans savoir pourquoi, il le suivit à bonne distance. Était-il devenu fou? Le suspect pouvait à tout moment se retourner et braquer une arme chargée sur lui. Parvenu devant un immeuble, l'homme appuya sur un interphone. Quelques secondes plus tard, la lourde porte s'entrouvrit et il disparut à l'intérieur.

Pascal s'adossa à un tronc d'arbre. Son cœur battait à tout rompre. Des gouttes de sueur trempaient son front. Ses jambes étaient devenues du coton. Il aurait dû emporter de quoi grignoter, n'importe quoi, un chocolat, une barre de céréales, un morceau de sucre. Il traversa en direction du café dans la ferme intention de commander un sandwich. Après ça irait mieux.

Il jeta un œil sur le morceau de ciel que les toits parisiens laissaient paraître. Grand bleu. Pas un nuage.

« Une belle journée pour mourir ».

Oui, c'était dans un western, mais lequel? Ou un film de gangsters avec De Niro plutôt, non? Ce n'était quand même pas signé Audiard, pareille réplique.

La terrasse du café était maintenant au trois quart occupée. Les gens prenaient le soleil devant une bière ou un diabolo menthe. Pascal remarqua plusieurs couples se tenant la main, une vieille dame arborant un chapeau de dentelles, un petit caniche sagement assis sur la chaise à côté d'elle. Il y avait aussi trois hommes en costume, attablés, chacun un portable fixé à l'oreille. Lorsque Pascal passa à leur hauteur, une jeune femme poussant un landau tournait au coin de la rue. Son regard fut attiré par cette intrusion sur la scène de la place Clichy, qui allait aujourd'hui même être le théâtre d'un drame. Une tragédie qui pouvait être évitée. Et ce, uniquement grâce à lui.

Il retourna la tête pour pénétrer dans le café lorsqu'un client sorti précipitamment le percuta de l'épaule. Pascal se retint au chambranle de la porte constamment ouverte depuis ce matin. L'homme fut déséquilibré et s'étala aux pieds des trois hommes aux portables. Un lourd objet métallique s'échappa de la poche ventrale de son blouson, émettant un bruit caractéristique. L'homme se releva avec fougue et empoigna le revolver qui gisait à deux mètres devant lui.

Tout alla alors très vite. Sans savoir pourquoi, Pascal bondit dans le dos du tueur en poussant un cri, mais sans savoir ce qu'il disait. Ensuite, ce fut le noir.

## - 6 - Laura

- Ca va mieux, Monsieur?

Pascal examinait avec un air bête le même serveur qui lui avait apporté un thé trop fort, plus tôt le matin. Un des hommes en costume, un portable dernière génération toujours collé à l'oreille, lui tendit une main de jeune cadre dynamique.

- Je crois que mes collègues et moi vous devons la vie, Monsieur...

Pascal balbutia son nom de famille. Il reprenait conscience.

- Que s'est-il passé?

Le même visage de champion de la libre entreprise lui répondit comme un rapport de police.

- Mes associés et moi étions attablés juste là, deux tables devant, lorsque nous avons entendu votre cri. On n'a pas bien compris ce qui arrivait. John s'est alors levé d'un bond et a ceinturé un individu qui était dans notre dos à Kevin et moi.

Puis, l'homme relève légèrement la tête comme pour se présenter. François. François Gandron, co-président de Plastok intérieurement. Nous fabriquons des jouets pour les enfants de moins de cinq ans. Enchanté.

Il se tut quelques secondes, le temps à Pascal de bien visualiser les informations délivrées, puis il reprit avec l'assurance de directeur de multinationale.

- Si vous avez besoin de quoi que ce soit, un dédommagement, une aide quelconque, n'hésitez pas.

Il tendit une carte où une voiture en plastique rouge et bleue surmontait le nom des deux directeurs avec leur numéro de portable et leur mail. Il reprit d'un ton solennel.

- J'espère que vous allez mieux. Nous vous serons éternellement reconnaissants.

Pascal émergeait d'une petite syncope. A peine deux minutes dans le noir. Juste le temps pour les trois hommes de maîtriser et d'immobiliser le tueur fou, d'appeler la police et de réanimer leur surprenant sauveur. Ses idées n'étaient pas claires. On lui parlait mais il ne comprenait pas tout. Il hochait la tête d'un air entendu. Il devait apprendre sans en savoir la raison ni vraiment qui lui avait révélé ces informations que l'homme au revolver avait perdu son boulot quelques mois plus tôt. Agé de quarante huit ans, il ne retrouvait pas d'emploi. Sa femme l'avait quitté et il était sur le point de se retrouver à la rue. En désespoir de cause, il avait dilapidé ses ultimes économies dans l'achat d'un revolver et avait la ferme intention de vider le chargeur offert par une petite frappe de banlieue pour l'acquisition de l'arme dans le corps de ses deux anciens patrons que la fermeture de l'atelier de Genevilly n'empêchaient pas de dormir sur leur matelas de dollars.

Les trois hommes d'affaires s'éloignèrent en de grandes enjambées. Pascal se vit offrir un gigantesque sandwich tomates/thon et un grand verre de lait. Il pouvait lire de l'admiration dans les yeux du serveur. Celui-ci aurait quelque chose à raconter à sa femme le soir.

Ce qui étonna Pascal à contre coup, ce fut que le serveur ne l'ait pas reconnu. On parle de la légendaire capacité physiologique des serveurs de café, mais celui-ci n'avait pas mentionné qu'il avait déjà servi Pascal trois heures plus tôt.

Deux policiers étaient restés dix minutes afin de prendre la déposition de Pascal. Il ne serait même pas convoqué. Après tout, il n'avait assisté qu'à la première partie de l'attentat manqué.

Bien entendu, il ne mentionna pas l'existence du galet aux prédictions, ni la réelle

raison qui l'avait poussé à arpenter toute une matinée les abords de la place Clichy.  
Tout est bien qui finit bien.

Vers treize heures, il appela Julie. Elle explosa de joie.

- Tu te rends compte que tu es en passe de devenir un héros national?

Il répondit en déguisant sa voix façon Sylvester Stallone:

- Je n'ai fait que moi devoir, colonel.

- En tout cas, ce soir je t'invite pour fêter ça. Et tu me raconteras tout en n'oubliant aucun détail.

- Ce qui est sûr, ajouta-t-il, c'est que les prévisions peuvent être déjouées.

Il livra Madeleine qui s'imaginait déjà voir le portrait de Pascal en première page de son quotidien préféré.

- Attendez Madeleine, ce n'est que l'édition du jour. Il n'y a que les faits survenus hier. De toute façon, je ne suis pas sûr que ça intéresse beaucoup les journalistes. Vous savez, quand il n'y a pas de mort ni même de blessés, ils ne se déplacent pas.

- Ah, c'est bien le monde d'aujourd'hui, tiens! Que des mauvaises nouvelles dans les journaux. Et après on s'étonne que les gens n'ont pas le moral.

Pascal voulut ajouter que le sensationnalisme ne datait pas d'hier, mais il se ravisa. Il était trop heureux pour gâcher le plaisir que Madeleine avait à le prendre pour le héros du jour.

Finalement, il put faire sa tournée de livraisons diverses dans l'après midi. Son emploi du temps lui permettait de boucler une journée en quelques heures seulement. Il n'était pas du genre à se surcharger de travail, privilégiant les rapports humains à une sorte d'usine à livraisons. Il lui arrivait souvent d'aller faire un tour au parc avec Solange, une vieille mamie aux cheveux bleutés qui avait une passion pour les vieux films en noir et blanc et l'acteur Pierre Blanchar. Ou alors, c'était une partie d'échecs avec Albert, un retraité des chemins de fer. Une fois, leur partie a duré quelques semaines, à raison d'une douzaine de coups à chaque visite. Elle s'était conclue sur un nul.

Pascal aimait ses clients. Ils étaient bien davantage que de simples réceptionnaires de marchandises qu'ils ne pouvaient pas transporter eux-mêmes ou, dans le cas d'Elisabeth, jeune femme d'une trentaine d'années, frêle et intuitive, souffrant d'une agoraphobie dépassant tout ce que Pascal pouvait imaginer.

Elle lui avait raconté ses tentatives de sorties dans la rue. Même en ne croisant que de rares passants qui ne lui accordait aucun intérêt, elle était tétanisé, convaincue que tous allaient fondre sur elle. Ce n'était pas la peur d'être importunée, simplement la crainte de devoir les croiser, les frôler peut-être. Quand il lui parlait, Pascal prenait bien soin de rester à distance, au moins deux mètres. Et pourtant il était devenu en quelque sorte un intime de la jeune femme.

Elle n'avait jamais voulu rencontrer des médecins spécialistes des troubles du comportement.

En présence de plus de deux personnes, elle suffoquait, avait de graves crises d'asthme et pouvait aller jusqu'à des accès aigus d'asphyxie. Ainsi, il y a dix ans, elle était restée entre la vie et la mort pendant trois jours dans le service spécialisé d'un des meilleurs hôpitaux parisiens. Depuis, elle avait organisé sa vie en se faisant livrer tout ce dont elle avait besoin. Elle ne sortait jamais de son magnifique appartement au sixième d'un immeuble moderne. Tout le confort était présent.

Si Elisabeth donnait cette impression de fragilité, d'une énorme sensibilité et d'une délicatesse infinie dans le regard, elle était en revanche d'une précision chirurgicale dans son métier, faisant preuve d'un professionnalisme redoutable et d'une rare

agressivité. Elle s'occupait de portefeuilles de clients prestigieux qu'elle faisait fructifier sur les plus grandes places mondiales de la finance. Sous ses dehors de petite fille égarée, elle était une formidable agent de change, reconnue et appréciée pour son sang froid et l'étonnante maîtrise des grands marchés. Ses clients étaient russes, japonais, qataris. Elle gérait ainsi quotidiennement des milliards de dollars.

De sa faiblesse envers la foule, elle avait fait une arme formidablement efficace, planquée derrière les écrans de ses ordinateurs ou dans l'anonymat de sa voix au téléphone.

Cet après midi, Pascal lui livra une commande où rien n'était laissé au hasard.

C'était un trait commun à tous ses clients. Non qu'ils ne lui fassent pas confiance, mais tous avaient en commun une maniaquerie qui frisait parfois l'obsession. Les listes étaient précises quant à leur contenu mais surtout sur les endroits où s'approvisionner.

La palme revenait sans conteste à Elisabeth. Elle précisait régulièrement la provenance de ses livraisons alimentaire. Une côte de bœuf de chez Galataud & frères, une baguette de la boulangerie Marcus à l'angle de la rue Emile Zola, les radis, carottes et autres tubercules devaient être choisis sur le marché de Saint Ouen, mais pour ce qui était des salades rien ne valait celui des Batignoles. C'était comme ça pour tout, absolument tout. Y compris les médicaments qui étaient pourtant rigoureusement les mêmes d'une pharmacie à l'autre.

Mais c'était encore Laura qui enchantait le plus Pascal.

Il allait justement livrer une importante commande dans cette petite rue de quartier au centre de Paris. La circulation y était réduite. Un marchand de primeurs étalait les plus beaux fruits et légumes de Rungis sur une devanture savamment pensée. Le crayon coincé sur le haut de l'oreille, on imaginait Monsieur Paul tout droit sorti d'un film de Marcel Carné. Pascal n'avait d'ailleurs jamais su si Paul était son nom ou son prénom. Peut-être ni l'un ni l'autre. Juste un surnom dans ce quartier qui ressemblait à un village des années cinquante, où tous les résidents semblaient se connaître et s'apprécier. Il existe ainsi des îlots d'humanité au cœur même des plus grandes métropoles. Quoique qu'il fasse, quoiqu'il invente, l'homme recherchera toujours des rapports simples et à taille humaine.

Des enfants jouaient à la marelle, délaissant par les beaux jours leurs manettes de consoles. Un petit square tout proche, ombragé de tilleuls et platanes, était le lieu de rendez-vous des jeunes amoureux transis, des petits vieux venus nourrir les pigeons, un carrefour de landaus où les jeunes mamans s'échangeaient des trucs et astuces en rapport avec l'éducation des bébés. On s'interpellait d'un balcon à une fenêtre. Un air de ritournelle s'élevait parfois d'un rez-de-chaussée.

Pascal adorait ce quartier où tout le monde semblait vivre en harmonie, se saluait, se serrait la main en tenant de la main gauche l'avant bras, s'embrassait pour un oui pour un non.

Laura était à l'image de son quartier. Vive, enthousiaste, pétulante de vie et d'humour. Pascal n'avait jamais rencontré un tel bonheur de vivre. Elle mordait dans la vie à pleines dents. Elle jouissait de chaque seconde. Toujours un sourire, une parole rassurante. Elle n'oubliait rien, demandant des nouvelles de gens à peine entrevus. Elle se passionnait pour tout. Elle était curieuse d'une foule de choses. Cela allait des arts martiaux au hockey subaquatique dont Pascal lui avait relaté quelques matchs. Elle connaissait tout. Avait un avis sur tout. Mais pas ce genre de propos pédants ou cette volonté d'étaler son savoir. Si elle connaissait une quantité astronomiques de choses, elle prenait bien soin de ne pas le montrer ouvertement, mais d'accompagner

ses interlocuteurs sur le chemin de la connaissance. Jamais Pascal n'avait rencontré de personne aussi capable de vous mettre à l'aise, de vous faire sentir intelligent. Son savoir, elle s'arrangeait pour que vous ayez l'impression d'en être le possesseur. Laura vous rendait meilleur. Si un terme devait la caractériser, Pascal pensa aussitôt au mot partage.

En passant devant la petite épicerie, Pascal fut abordé par Monsieur Paul qui bichonnait son étalage.

- Le carton de mademoiselle Laura est prêt. Puis, avec un brin de contrariété dans la voix, il ajouta, je vous attendais ce matin.

- Oui, je sais. J'ai eu un petit contretemps.

- Pas grave, j'espère.

- Non, non. Tout le contraire.

Il s'éloigna en jetant un regard derrière l'épaule à Monsieur Paul dont les yeux formaient deux magnifiques points d'interrogation.

Il grimpa les escaliers par trois fois. Outre le carton qui contenait de l'épicerie fine et un bon cageot de fruits sublimes, Pascal devait apporter les vingt quatre bouteilles d'eau pétillante, des revues en pagaille, deux bouquins empruntés à la bibliothèque du bout de la rue et une lampe girafe.

Laura était assise à une petite table jonchée de bouts de papier multicolores. Des fragments recouvraient également le sol. Une paire de ciseaux à la main, elle taillait d'un geste précis des formes toutes différentes. Lorsque Pascal s'approcha, elle lui lança un bonjour enjoué sans pour autant stopper le découpage qui semblait occuper toutes ses pensées.

Elle ne se leva pas pour lui tendre la main. Laura ne se levait jamais pour saluer ceux qui lui rendaient visite.

Ce n'était pas par manque de politesse.

- Alors, ça avance cette mosaïque? demanda Pascal en ramassant les papiers tombés au sol comme on rassemble les feuilles du parc à l'automne.

- Laisse, je t'en prie. Je n'ai pas fini de toute façon et il faudra recommencer dans une heure. Et puis, j'aime bien me sentir au milieu de ce capharnaüm. Ca me donne le sentiment d'avoir prélevé la substantifique moelle de toutes ces couleurs.

Elle se tourna légèrement vers la gauche et Pascal suivit son regard. Appuyé contre le mur, une gigantesque fresque reposait. Déjà, elle était abondamment colorisée de milliers de petits fragments découpés au millimètre et ajustés, collés, formant une mosaïque de formes et de couleurs éclatantes.

- Quand tu partiras, tu voudras bien l'installer? Je vais la terminer surement ce soir.

Pascal jeta un bref regard sur l'autre table, au fond de la pièce. Elle était plus grande, exactement aux dimensions de la toile ou plutôt c'était la toile qui s'ajustait parfaitement à la table où Laura passerait quelques heures à disposer les derniers éléments colorés, donnant la touche finale à une œuvre qui foisonnait de coloris en s'harmonisant impeccablement.

Ce n'était pas son premier coup d'essai. Elle commençait même à être sérieusement coté sur le marché de l'art alternatif. Certaines de ses compositions arlequines représentaient un visage ou un paysage dès qu'on prenait du recul face à ce gigantesque patchwork. Cette dernière réalisation n'évoquait rien de particulier.

- Tu fais dans l'abstrait cette fois?

- Oui. J'en avais marre de refaire la tête de Kennedy, du Ché ou de Staline. Et puis l'arbre aux oiseaux, ça a bien marché, mais faut aller de l'avant, non? Mais, regarde bien la disposition. Bon, ce n'est pas fini, mais on peut déjà repérer le principe.

Pascal recula instinctivement par rapport au tableau. Il ne voyait pas. Aucune forme

générale ne lui sautait aux yeux. L'assemblage était harmonieux, mais ne dessinait aucune autre image que celle de milliers de points entremêlés.

- Tourne-la d'un quart de tour et regarde.

Pascal fit basculer la fresque de deux mètres sur un mètre cinquante et fit quatre pas en arrière. C'était toujours le même tableau mais la représentation était toute différente.

Laura était ravie que cela « marche » aussi bien.

- Tu peux le tourner encore, à chaque fois tu verras quelque chose de différent.

Pascal émit un petit sifflement d'admiration.

- Mais comment as-tu pu faire un truc pareil? C'est fou!

La fresque ne représentait aucune image bien définie, mais proposait une ambiance de formes et surtout de couleurs qui variaient du tout au tout selon l'angle de vue. Il y avait quatre tableaux sur la même toile. Une prouesse.

- Disons que je me suis un peu pris la tête, mais ça va. Je me suis inspiré du principe des anamorphoses...

- Des Anne à Mort quoi?

Laura partit d'un fou rire.

- Des ANA-MOR-PHOSES. Tu sais, ces images ou peintures qui donnent l'impression d'une troisième dimension selon l'angle avec lequel tu les contemples. Là, c'est un peu la même chose. J'ai joué sur les couleurs et leur disposition. Du coup, si tu te places à un endroit différent, tu vois quelque chose de différent. Les couleurs prennent une importance différente selon le point de vue. Je travaille sur le principe d'images imbriquées les unes aux autres. Mon prochain projet sera sûrement dans cette veine là.

Pascal n'en revenait pas. Il avait toujours été subjugué par la folie créatrice de Laura, son œil parfait. Elle voyait toujours les détails qui échappaient au commun des mortels. Il restait interdit devant la dextérité de la jeune femme clouée à un fauteuil. C'était sa croix à elle. Un banal accident de moto à vingt et un ans. La moelle épinière touchée. Quatre mois d'hôpital. Et le verdict qui n'avait pas tardé à tomber : plus aucune sensibilité à partir du bassin. C'est à cette époque qu'il l'avait rencontré. Il effectuait un remplacement en kinésithérapie, son premier métier, celui pour lequel il pensait travailler toute sa vie.

Laura continuait des séances trois fois par semaine mais c'était un autre spécialiste qui officiait. Lorsqu'il lui avait parlé de son intention de se lancer dans la livraison à domicile, Laura se souvenait très bien de ce kiné très sympa qui privilégiait toujours le côté humain même s'il était un praticien particulièrement doué.

- Tu sais, je t'apprécie beaucoup en tant que coursier, mais je te regrette infiniment comme kiné.

- Pourquoi? Quelque chose ne va pas avec Alban?

- Non, non. Il est parfait, Alban. C'est un pro.

- Hé bien, alors?

- Justement, c'est un pro. Il lui manque ce petit plus, je ne sais pas bien le définir. Mais je sais qu'il est parfait, ne t'inquiète pas. Enfin, si un jour ça te prend de vouloir reprendre du service.

Pascal connaissait le point de vue de Laura sur la question. Bien qu'elle soit heureuse de l'avoir comme jambes pour les courses, elle trouvait vraiment dommage qu'un tel talent dans ses mains ne lui serve qu'à transporter des packs d'eau ou les cabas des petites vieilles impotentes. Pascal lui avait alors parlé des cadences infernales qui s'étaient échappées des ateliers de production pour déborder dans bien d'autres domaines, y compris le milieu médical. On faisait de l'abattage sous prétexte de

rentabilité. Il n'en pouvait plus et s'était lancé dans un service peut-être moins prestigieux, peut-être moins essentiel, mais là, il pouvait utiliser son temps comme il le voulait. Il était son propre patron et personne n'irait lui imposer des cadences qui relèguent l'humain à une vie de robot, aussi bien pour celui qui propose ses services qu'à ceux qui en sont les bénéficiaires.

- Tiens, voilà du nouveau matériau.

Il posa la pile de revues sur un coin de la petite table où Laura faisait une pause dans son découpage millimétré. Elle attrapa les premiers magazines de mode, de décoration ou même d'art. Elle feuilleta quelques pages au hasard. Pascal vit son regard s'allumer. Il comprit aussitôt que dans le cerveau en ébullition de la jeune femme, des connections s'établissaient. Le génie créateur se mettait déjà en marche. Des idées fusaient au simple défilement d'images, de couleurs et de formes. Il aurait aimé avoir ce talent là. Il aurait aimé surtout avoir la formidable envie de vivre de cette moitié de femme qui avait plus de tonus et de bonne humeur que ces belles à croquer au corps parfait, aux soucis insignifiants, qui s'étaient étalés sur ces pages glacées.

Un jour, elle lui avait parlé de sa vie quotidienne. Comme ça, juste pour parler à un ami. Pas pour se plaindre. Pascal ne l'avait jamais vu ni entendu s'apitoyer sur elle-même. Elle lui avait raconté avec légèreté tout le processus pour ne serait-ce que vivre normalement. Elle lui avait indiqué ses trucs et ses astuces dans un clin d'œil. Mais ce ton badin avait eu plus d'impact sur Pascal que si elle s'était répandue en jérémiades. Il comprenait l'enfer quotidien d'être paralysé de la moitié de son corps, il imaginait la force de volonté qu'il fallait pour simplement effectuer des gestes réflexes à tout le monde. Laura ne maîtrisait plus ses fonctions d'évacuation par exemple. Pascal avait été horrifié par les détails qu'elle lui donnait. Elle l'avait aussitôt remis en place.

- Tu sais, toute cette mécanique, c'est pas très pratique, mais qu'importe! Mon palais fonctionne toujours parfaitement et ça, c'est merveilleux. Depuis mon accident, j'ai appris à déguster chaque plat, à savourer la bonne cuisine, à apprécier chaque aliment. Avant je ne mangeais pas, j'avalais, j'engloutissais. Je n'avais aucune idée du goût des aliments, de leur saveur. Pareil pour le fromage et le vin. Je détestais ça. Parce que je ne connaissais pas. Je vais te dire une chose qui choque beaucoup les gens : cet accident a été une chance pour moi. Ça m'a ouvert les yeux et tout le reste sur le monde. Avant, j'avais un cerveau et une paire de jambes, mais je ne me servais pas du principal. Je souffrais d'une paralysie en quelque sorte, de celles qui ne se voient pas. Depuis, j'ai multiplié l'acuité de mes sens par cent. Et ça, ça me rend heureuse.

Elle reposa la revue sur la pile de nouveautés.

- Pas mal tout ça. Je pense pouvoir en faire quelque chose.

- Pour ça, je te fais confiance. Je... Il faut que je te dise quelque chose, Laura.

- Ah, ah. Je sais! Tu vas me dire que tu ne peux plus résister à mon charme, à mes charmes (ajouta-t-elle en donnant un regard circulaire à toute sa personne et s'attardant sur sa poitrine). Mais tu vas être déçu, le manège ne tourne plus, ce serait plutôt le train fantôme.

Elle riait comme d'une bonne plaisanterie. Plus sérieusement, elle ajouta,

- Dis moi, qu'est-ce qui ne va pas? Ton copain s'est barré, c'est ça?

- Même pas. Enfin, sur ce plan là, c'est vrai que c'est un peu un temps de vaches maigres, mais je ne me plains pas. En fait, il y a trois jours, j'ai reçu une sorte de téléphone cellulaire par la poste.

Et Pascal lui raconta son weekend et son sauvetage du Lundi matin.

- Dis donc, je ne savais pas que Bruce Willis en personne venait me livrer mon eau

minérale chaque semaine! C'est formidable, ça. Et qu'est-ce que tu comptes faire?

- Comment ça, ce que je compte faire?

- Ben oui. Ce soir, le téléphone va te donner une nouvelle piste pour sauver d'autres gens demain.

Pascal n'avait pas songé à ça. Il n'avait pas pensé que tout allait continuer comme si rien ne s'était passé.

- Peut-être qu'en ayant déjoué ses prévisions les messages n'arriveront plus.

- Non mais franchement, tu ne vas pas me dire que tu crois au destin, à ces trucs débiles?

Pascal resta silencieux.

- Moi je pense que c'est un déséquilibré qui a voulu te faire une bonne blague. Une blague à la con et terriblement dangereuse...

- J'ai réfléchi à ça. Pourquoi en serais-je le destinataire, alors? Si c'est un malade, un sérial killer ou un terroriste, il lui était surement plus pertinent d'envoyer le portable à un flic par exemple. Et puis, si ton hypothèse est la bonne, comme j'ai contrecarré ses plans et que le tueur potentiel est actuellement en garde à vue, tout devrait s'arrêter.

Laura réfléchit à la logique exposée par Pascal. Elle tentait d'y trouver une faille.

- En tout cas, c'est magnifique ce que tu as fait là. Ça ne m'étonne pas du reste. Tu es quelqu'un de bien, Pascal.

- Je crois que dans certains moments, on est comme poussé par une force invisible. Je n'avais pas prévu d'intervenir de cette façon, mais après tout, je n'ai rien fait. Ce sont les victimes qui ont maîtrisé le tueur.

- Enfin, sans ton alarme... Et puis tu as bousculé l'homme qui s'est retrouvé à terre. Désarmé, il lui aurait été plus difficile de mener à bien son délit.

- Ce n'est pas tout à fait exact d'après ce que m'a dit l'une des victimes. En fait, le forcené avait eu le temps de récupérer son revolver et...

- Mais les trois yuppies étaient sur leurs gardes grâce à toi. Sans ce contre temps, le tueur les aurait facilement eu par surprise. En agissant, tu les a interpellé, ils étaient sur le qui vive.

- Je n'y suis absolument pour rien, je regardais ailleurs lorsque je l'ai percuté.

- Mais tu étais là. Ce n'était pas prévu.

- Oui, sans cette prévision, j'aurais été là, à discuter de tout autre chose avec toi et trois hommes seraient actuellement à la morgue, au mieux sur un lit d'hôpital, entre la vie et la mort.

- Tu as changé le futur, d'une certaine façon.

- Je leur ai changé leur avenir, à tous les quatre, et en mieux.

- Les quatre?

- Exactement, le tueur n'a pas tué. Il ne sera jugé que pour tentative d'assassinat, pas pour meurtre.

- C'est juste, mon bon samaritain.

## - 7 - Dure réalité

Il était presque dix neuf heures.

Pascal rentra chez lui, l'esprit léger, flottant sur l'asphalte, pédalant une fois sur deux. Il allait prendre une douche, se préparer. A dix neuf heures quarante, Julie était devant son appartement.

- Alors?

- Les délices de Bombay.

- Ca va être grandiose.

La cuisine indienne flattait particulièrement le palais de Pascal. Julie en était une inconditionnelle également.

Il commanda un assortiment de beignets à base de soja en entrée. Dahi vada et kachori croustillaient tendrement sous la dent. Julie préféra déguster un raita d'ananas que le cuisinier des Délices de Bombay préparait à base de yaourt mais en y ajoutant également des petits cubes de concombre. C'était délicieusement frais.

Pascal enchaina avec de l'agneau Palak qui exhalait toutes les saveurs de sa préparation. Les épinards fondaient sous la langue, on sentait le goût de la tomate parmi des effluves de gingembre, de cardamome, une touche de coriandre, une pointe de safran, une pincée de cumin, un brin de laurier, jusqu'à distinguer le piquant de piments verts. Pascal ne mangeait plus, il visitait un palais du goût, ouvrant sans cesse de nouvelles portes, découvrant des saveurs cachées puis révélées. C'était un feu d'artifice olfactif, un régal des papilles et du palais.

Julie préféra poursuivre végétarien avec un magnifique Shahi Kofta. A base de Paneer, ce charmant fromage de bufflonne aux arômes exotiques, on ajoute pommes de terre, tomates, aubergines et diverses épices. Le chef du petit restaurant ajoutait sa touche personnelle en agrémentant la recette de quelques noix de cajou, d'une poignée de raisins secs et allant même jusqu'à parsemer le plat de myrtilles bien mûres.

Ils parlèrent de tout et de rien, mais leur conversation roulait immanquablement sur les événements du jour.

- Il y aura peut-être un article demain dans le journal.

Il était vingt trois heures passées lorsqu'ils rentrèrent bras dessus bras dessous.

- Tu montes prendre un dernier verre?

- Oh Monsieur, vous avez le ton de celui qui a une idée derrière la tête.

- Parfaitement ma petite. L'idée de vous enivrer pour mieux vous sauter.

- Ben dis donc, ça délire ta langue de sauver le monde. Me sauter! En voilà un vocabulaire. Et où as-tu péché ça?

- Ca se dit, non?

- Mouais, ça se pense certainement, mais je doute que le pire des machos ose encore employer de telles images.

La badinerie se poursuivit dans l'escalier, puis dans le petit studio où, en guise de dernier verre, ils vidèrent une grande choppe de gaspacho chacun. Machinalement, Pascal avait allumé l'écran de télé sur la chaîne d'info en continu, le son feutré mais audible.

Un homme en costume cravate qui, visiblement, ne riait pas tous les jours, annonçait les mauvais résultats de l'économie nationale, chiffres et courbes à l'appui. Puis des images spectaculaires montraient des torrents de boue qui emportaient tout sur leur passage quelque part au fin fond du Chili. Un grand sportif, la tête basse, reconnaissait s'être dopé, puis l'image changea et une présentatrice prit un air grave dans son tailleur rouge à lèvres.

- Revenons à ce tragique fait divers, survenu aujourd'hui même, en plein Paris, place Clichy. Retrouvons notre envoyé spécial sur place, Rémi Grosjean.

- Oui, ici place Clichy, la nuit a fait place au jour. Un jour triste et douloureux.

Le reporter arborait un blouson d'aviateur et son ton était particulièrement étudié pour faire pleurer dans les chaumières.

A l'annonce du mot Clichy, Julie et Pascal se retournèrent, s'avancèrent vers l'écran et montèrent instinctivement le son.

Un magnéto fut envoyé et aussitôt c'était le début d'après midi. Le même journaliste de nuit se tenait devant l'abribus que Pascal reconnu immédiatement. Il n'était alors vêtu que d'une chemise mauve. Il y avait une agitation palpable autour du reporter.

- C'est il y a une demie heure à peine, à quatorze heures huit exactement qu'a eu lieu le drame. Un jeune homme d'une trentaine d'années se poste ici même, sous cet abribus. En quelques pas, il atteint cette terrasse de café où nombre de parisiens prennent le soleil devant leur consommation.

La caméra, à ce moment-là, exécute une rotation pour filmer les tables disposées devant le café que Pascal connaît bien.

- Il sort alors tranquillement un vingt deux long rifle sous les yeux éberlués des passants. Des cris s'échappent soudain alors que l'homme vide son chargeur sur une table. Immédiatement, c'est la panique. Des passants se jettent à terre, d'autres s'enfuient à toutes jambes. L'air de la Place Clichy résonne de plusieurs coups de feu. Après cette folie meurtrière qui n'aura duré en tout et pour tout à peine dix secondes, le jeune homme disparaît sans laisser de traces dans la cohue absolue.

Pendant le speech du reporter, le caméraman zoome sur plusieurs endroits de la place que Pascal connaît maintenant comme sa poche. Un cordon tendu par la police retient la foule des badauds à distance. On assiste au ballet des secouristes qui s'activent sur les blessés. Des personnes choquées sont assises contre deux ambulances. Des psychologues spécialistes des situations dramatiques leur parlent, les rassurent. Et partout, des hommes en uniforme, comme autant d'abeilles bleues dans une ruche. L'envoyé poursuit en regardant ostensiblement sa montre poignet.

- Il est maintenant quatorze heures trente trois. Les secours s'activent place Clichy qui est bouclée jusqu'à nouvel ordre par les forces de police. Le commissaire Pataud que j'ai eu la chance de rencontrer dès mon arrivée sur les lieux du drame, m'assure que tout porte à penser à un cas isolé, perpétré par un déséquilibré. Toutefois les autorités n'excluent pas d'autres pistes mais écartent un acte terroriste. Le carnage a fait deux victimes et quelques blessés pas trop gravement touchés qui ont pris le chemin de l'hôpital le plus proche il y a quelques instants. C'est tout ce que je peux dire pour le moment, ici, place Clichy, en ce début d'après midi ensoleillé, au cœur de Paris. Je vous rappelle si du nouveau survenait. C'était Rémi Grosjean pour i télé.

Fin du magnéto. Le journaliste réapparaissait à l'écran, les traits creusés par plus de huit heures de présence place Clichy.

- Il était un peu plus de quatorze heures cette après midi lorsqu'un individu d'une petite trentaine d'années selon les témoins avait, sans raison apparente et sans sommation, tiré à bout portant sur trois personnes réunies à une table en terrasse. L'homme a réussi à se fondre dans la foule dense et choquée de cette journée

radieuse. La surprise et la rapidité des faits ont pris tous les témoins de court.

Un souffle de vent faisait voltiger une mèche rebelle que le correspondant de la chaîne d'infos tentait de maîtriser, tout en essayant de ne pas perdre le texte de son prompteur et tenir bien droit son micro. Pascal était hypnotisé par l'écran et pourtant il se prit à penser qu'à l'époque des micros-casques incorporés, des micros cravates, on continuait encore à brandir ces énormes sucettes. Ça devait faire sérieux ou bien cela indiquait une précipitation dans le scoop : installer le dispositif d'un micro-cravate nécessite plus de temps...

Un témoignage enregistré avait de nouveau remplacé le journaliste au brushing récalcitrant. C'était un témoignage enregistré peu après le drame. Une dame arborant un tailleur gris sombre parlait, les larmes aux yeux. Son teint était livide.

- Je n'ai pas compris ce qui arrivait sur le moment. J'ai juste entendu quatre ou cinq coups de feu. Tout est allé très vite. Les trois clients attablés à quelques mètres de moi se sont affalés entraînant les chaises et les tables environnantes. Leurs voisins avaient été éclaboussés de sang. Puis il y eut des cris. Certains, choqués, pensaient qu'ils avaient été touchés. En quelques secondes, ce fut le chaos le plus total. Personne n'a pensé à courir après le meurtrier. De toute façon, il était armé. Qui sait ce qui peut traverser un esprit aussi tordu?

Le reporter reprit la parole.

- On ne connaît toujours pas l'identité du meurtrier. La police a lancé un appel à témoins. Les descriptions de l'individu sont contradictoires, certains commerçants affirment avoir repéré l'homme le matin même. En tout cas, les premiers éléments de l'enquête permettent sans aucun doute d'écarter la piste terroriste. C'est un acte isolé de la part d'un déséquilibré. S'il y a du nouveau, je n'hésiterai pas à reprendre l'antenne. Ici Rémi Grosjean, en direct de la place Clichy qui se trouve encore sous le choc de ce triple meurtre incompréhensible.

Dans le dos du journaliste, on pouvait distinguer le ballet des voitures allumées de leurs feux, quelques passants jetaient un coup d'œil intrigué par le dispositif des journalistes, rien qui n'évoque une scène de bataille ni même une stupeur de tous les instants. Sous le choc, plutôt sous la curiosité que provoque régulièrement l'installation d'une caméra de télévision, pensa Julie, autant dégoûtée par ce drame que par le traitement qu'en avait fait le journaliste en quête d'un sensationnalisme de quartier parfaitement déplacé ici.

Pascal était anéanti. Julie n'osait prononcer un mot.

Toute cette liesse depuis ce matin et là, d'un coup, la dure réalité qui reprenait ses droits.

- Ils n'ont pas parlé de la tentative de ce matin.

- Le reporter a mentionné que la police n'excluait pas d'autres pistes et ne souhaitait pas révéler le nom du meurtrier. Peut-être qu'ils ne laissent pas filtrer d'autres informations, comme celle dont tu as été le témoin et l'acteur. Il a tout de même mentionné que des témoins avaient vu l'homme plus tôt le matin.

- Non, le « mien » était plus âgé.

Les deux amis étaient sidérés. On leur aurait coupé les jambes qu'ils n'auraient pas été plus figés, anéantis. Une chape de glace avait enserré d'un seul coup leur cœur et leur esprit. Quand tout à coup Julie s'exclama comme si elle venait de trouver la solution d'une énigme longtemps recherchée.

- Attends! Ta prédiction parlait de trois victimes. Et le reporter n'en a mentionné que deux.

- Alors?

- Hé bien, bon c'est triste, mais ton téléphone ne prédit en rien l'avenir. C'est bien un canular de très mauvais goût, mais déclenché par une personne bien réelle. Peut-être même ce fameux tueur fou. Pascal, tu dois aller témoigner. Il faut que tu parles de ce galet à la police.

Comme pour conjurer le sort, Pascal se saisit du galet. Il était toujours aussi froid. Il était vingt trois heures vingt. Peut-être que l'heure de la prédiction était passée. Peut-être, comme le supposait Julie, qu'il n'y aurait plus aucune nouvelle prévision. Plus jamais.

Alors, l'objet se réchauffa d'un coup. Pascal laissa s'échapper le portable. Par terre, une voix métallique sans aucune émotion émit :

« Intoxication au gaz dans un petit pavillon de Revercourt. Un couple succombe pendant son sommeil au lieu-dit la Chalière. »

Pascal devint livide tandis que Julie s'était retournée devant l'écran de la chaîne d'infos. La même présentatrice en tailleur rouge sang annonçait, le regard triste.

- ...Et l'on vient de l'apprendre : une troisième victime vient de décéder à l'hôpital des suites de ses blessures lors de ce que l'on appelle déjà la tuerie de la place Clichy.

## - 8 - Famille, je vous hais

- Tu sais bien que tu ne nous déranges pas, gros bêta. Ca fait plaisir de te voir.

La voix de sa mère paraissait tremblante toutefois. Il sentait qu'un effort était fait pour surmonter une sorte de peur. Il savait que dans la pièce contigüe devait se trouver son père.

Pascal se sentait toujours un peu mal à l'aise lorsqu'il se rendait à la Chalière, chez ses parents, sans en savoir vraiment la raison ou plutôt en la connaissant très bien. Il avait emprunté pour l'occasion la voiture de Julie. Le hameau était situé à quelques kilomètres à l'ouest de Dreux. A peine une heure de route lorsqu'on s'était extirpé des encombrements parisiens.

Il avait appelé dans la matinée pour annoncer sa venue tout en sachant qu'il aurait aussi bien pu débarquer sans crier gare. Le malaise ne résultait pas d'une quelconque visite inopinée.

Ses parents avaient acheté ce petit pavillon modeste mais confortable dans les années soixante dix, bien avant la naissance de Pascal. Une demie heure de route permettait à son père de se rendre à son travail.

A cinquante trois ans, lors d'un examen de routine, on avait diagnostiqué une maladie des os. Pas un cancer, plutôt une dégénérescence. Pris à temps, on pouvait ralentir le processus. Mais le traitement était lourd et Albert passait de longs moments inerte, incapable de soulever quoi que ce soit. Il s'était donc résolu à quitter son emploi de gratte papier à la préfecture d'Evreux.

Depuis cinq ans, il passait deux fois par mois une nuit entière au service rhumatologie de l'hôpital d'Evreux. On le bombardait de rayons qui devaient fortifier la masse osseuse. De retour dans le modeste pavillon, il suivait un traitement à base de vitamine D ainsi qu'une assistance médicamenteuse qui l'affaiblissait, et surtout, rendait sa peau craquante comme une terre asséchée.

- Ce qu'ils réparent d'un côté, ils le détériorent de l'autre, annonçait-il lorsqu'on s'enquérissait de sa santé.

Sa mère hochait gravement la tête en signe d'assentiment. Elle s'était toujours coulée dans l'ombre de son mari, abandonnant son poste de vendeuse en parfumerie dès qu'il avait été nommé à un poste important à la préfecture. Elle suivait son époux comme un caniche suit son maître.

Ce coup du sort n'avait cependant pas rapproché le père et le fils.

Onze ans auparavant, la rupture avait été inévitable.

La scène, plus odieuse que violente, serait gravée à jamais dans l'esprit de Pascal.

Un dîner parmi tant d'autres.

Sa mère, en bonne maîtresse de maison, avait passé une partie de la journée à préparer le repas du soir. Son père ne rentrait que vers dix neuf heures. Il s'installait dans son bureau pour lire une heure ou deux. On ne dînait que vers vingt et une heures chez les Lambert.

A cette époque, la famille habitait un vaste appartement au centre d'Evreux.

- Tu devrais attendre encore un peu, Pascal. Tu sais bien qu'il va mal le prendre.

- J'ai assez attendu. Tu ne veux quand même pas que j'attende qu'il soit sur son lit de mort, non?

- C'est sûr que ça le finirait.

Le rire partagé avec sa sœur cadette n'avait pas entamé l'appréhension de Pascal mais pas davantage sa détermination.

- Ca ne va pas le tuer quand même?

- Il va être fou furieux. Te jeter dehors.

- Tu sais, avec mes études, je suis plus souvent à Rouen qu'ici. J'aurais même dû le lui annoncer pour mon dix-huitième anniversaire.

- Comme tu veux. Et tu as pensé à maman?

- Elle est moins intransigeante que lui. Je suis sûr qu'elle comprendra.

- Elle a peut-être déjà compris, non?

- Hmm, je ne crois pas. Enfin j'en suis pas sûr.

Le dîner était délicieux une fois encore. On était Vendredi. Pascal ne rentrerait à Rouen suivre son cursus en vue d'obtenir son diplôme de kinésithérapeute que le Lundi. Il lui restait deux jours pour dire la vérité à ses parents. Deux jours plus ce soir. Il savait que s'il ne se lançait pas maintenant, le weekend passerait sans qu'il retrouve le courage de déballer une vérité trop longtemps cachée, escamotée, maquillée.

Le père n'avait pas avalé dix cuillérées d'un velouté au cresson et à l'estragon que Pascal, s'étant raclé la gorge, prenait la parole.

Il avait savamment préparé son speech, choisi les mots, assemblé les phrases comme pour un texte de remerciement. Sauf qu'il ne remercierait pas, ne s'excuserait de rien. Il ne devait pas annoncer sa révélation en baissant la tête, en ayant honte de ce qu'il était. Son père ne l'aurait pas supporté. Quitte à être différent, autant le revendiquer haut et fort. Il savait que Albert, outre ses convictions datant d'un autre âge, avait des principes. On ne se couchait pas devant l'autorité même si on la respectait. Il devait lâcher le morceau en le regardant droit dans les yeux. D'égal à égal. D'un fils à un père, pas d'un sous fifre à un maître.

La phrase avait claqué comme un fouet.

J'aime les garçons, papa.

La cuillère de potage que tenait son père n'arriva jamais à ses lèvres. Il la maintenait en l'air, dévisageant d'un regard perçant son fils.

Son propre fils. La chair de sa chair. Qui lui annonçait là, même pas entre la poire et le fromage finalement, qu'il était homosexuel.

Alors, les images se bousculèrent dans l'esprit du père.

Il vit les grandes folles des cabarets, outrageusement maquillées. Il vit des corps moulés dans du cuir.

Il vit les caresses contre nature.

Il vit l'abjection totale.

Il eut envie de vomir.

Il reposa la cuillère dans son assiette à moitié entamée. Posa délicatement sa serviette sur le bord de la table en la pliant en deux.

Se leva d'un seul mouvement.

Fit quelques pas vers la porte du salon.

Se retourna vers la tablée qui l'observait en retenant trois respirations.

Puis d'un calme infini, comme un mort qui parle, il annonça froidement.

- Il ne sera pas dit que je mets mon propre fils à la rue la nuit venue. Mais j'exige qu'à la première heure demain matin, tu aies quitté les lieux. Je ne supporterai pas plus longtemps la vue d'un... d'un pédéraste sous mon toit. Bonsoir.

La sentence était sans appel. Pascal imaginait aisément son père en juge d'instruction, mieux en procureur de la république. Il n'avait pas élevé la voix, juste prononcé ces mots tranchants et définitifs sans autre explication que la rigueur de sa morale. Sa mère s'était naturellement répandue en larmes, soutenue par sa sœur. Et Pascal avait

passé une mauvaise nuit, désirant tout d'abord quitter le petit pavillon et prendre aussitôt une chambre d'hôtel. Devant les pleurs redoublés de sa mère, il avait consenti à rester une dernière nuit, de toute façon les hôtels les plus proches n'étaient pas à un jet de pierre.

Il ne croisait pas son père le lendemain.

S'il était exclu du domicile familial, on ne lui avait pas coupé les vivres, mais fierté de jeune homme oblige, Pascal avait très vite trouvé un petit job de serveur pour, au moins, obtenir son propre argent de poche. Il multiplia les petits boulots et fut capable de s'assumer seul.

Il n'avait plus remis les pieds dans la modeste maison de la Challière, rencontrant sa mère dans quelques cafés d'Evreux et continuant de partager une plus grande intimité avec Eglantine, comme si son exclusion de la cellule familiale avait renforcée la complicité fraternelle.

Lorsqu'on avait diagnostiqué cette insidieuse maladie des os, Pascal avait passé outre et était venu rendre visite à son père. La parenthèse de dix ans n'avait pas adouci la détermination paternelle, mais avait permis que son fils se tienne dans la même pièce que lui. C'était un progrès. Ce serait le seul. Plus jamais le fils et le père n'auraient de contact physique, se saluant d'un bref mouvement de tête ou d'un simple regard.

Un mur s'était élevé entre eux que rien ne briserait, même pas le passage du temps, l'accumulation des années. Sa mère lui avait avoué que sous sa carapace, son père laissait parfois entrevoir des bribes de regrets, à peine quelques fragments et sûrement pas un commencement de pardon. Le temps faisait son travail d'apaisement, lentement, pas à pas, au compte goutte.

Les visites de Pascal étaient restées exceptionnelles et jamais lors des grandes occasions. La réconciliation n'aurait pas lieu ni à Noël ni à Pâques ni pour un quelconque anniversaire.

- C'est quoi ton plan?

- Justement, il n'y a pas de plan. Pas encore.

Pascal regardait Julie fixement.

Il était bientôt une heure du matin. Les idées, les pensées éclataient dans sa tête comme un feu d'artifice. D'abord une gigantesque illumination puis, plus rien, le noir total. Tout s'était fondu dans l'ombre de la rationalité. Des idées, il en avait eu, toutes s'effondrant à la première lueur cartésienne.

- Tu ne vas quand même pas les kidnapper de force?

- C'est pas mal, ça! Je vais prévenir le groupe terroriste dans mon carnet d'adresses et leur demander de faire un raid à la Challière.

La Challière. Juste deux maisons bordant l'unique petite route campagnarde. Celle des Maisonneuve, un couple de retraités gentillets qui devaient forcément posséder une cuisinière à gaz et celle des Lambert, ses parents.

- Intoxication au gaz. Ca veut dire quoi au juste?

- N'importe quoi. Un robinet mal fermé. Une casserole de lait qui déborde et éteint la flamme...

- Je croyais qu'il y avait des sécurités dorénavant.

- Sûrement, mais va savoir de quand date leur équipement.

- Et comment savoir chez qui cela va avoir lieu?

- Il faudrait trouver un prétexte pour éloigner les deux couples pendant la nuit.

En prononçant cette phrase, Pascal se rendait compte du burlesque de la situation. Impossible de débarquer chez son père et exposer froidement la vérité. On le prendrait

pour un fou. Pour les Maisonneuve c'était encore une autre paire de manches. A part un bonjour-bonsoir et quelques considérations météorologiques, il ne leur avait jamais vraiment adressé la parole.

Julie avait alors jeté une phrase glaciale là, au milieu de la nuit.

- Et si ça se passait cette nuit?

- Pourquoi ça, cette nuit?

- Oui, la prédiction ne donne pas de date.

Pascal entrevit en un dixième de seconde une ambulance garée devant la petite maison de ses parents, les gyrophares de la camionnette des pompiers illuminant la nuit et les Maisonneuve en robe de chambre, debout sur les trois marches de leur véranda, l'incompréhension se lisant sur leur visage.

Au-delà de cette vision, Pascal se rendait compte que les messages avaient atteint un nouveau palier. Ils le concernaient directement maintenant. Le score du match d'un sport qui n'intéressait qu'une infime partie du monde, combien parmi ses familiers connaissaient le hockey subaquatique? Ensuite une panne dans le métro, rien que de très banal, mais qui avait mis en retard son invité du dimanche midi. Puis la grande affaire de cette tuerie. Et maintenant le cordon se resserrait. Comme si ces prévisions se rapprochaient davantage de sa propre vie. Il commençait à se sentir encerclé. Qu'allait-il pouvoir faire? Serait-ce efficace? Jusque là, toutes les prévisions avaient abouti. Mais cette fois, elle ne concernait que quatre personnes. Deux couples. Ses parents et leurs voisins. Ca ne devait pas être si difficile que ça de trouver une solution.

Le cerveau de Julie turbinait à plein régime.

- Le message dit « dans leur sommeil ». Ca peut être une sieste. Tes parents ont l'habitude de se reposer après midi?

- Non, c'est pas le genre. A moins qu'avec son état de fatigue, papa... Par contre les Maisonneuve, je ne sais pas.

- Essaie d'y être pour midi. Ca sera déjà ça de gagné. Normalement la prévision n'est valable que pour la journée, une fois minuit...

- Ca, on n'en sait rien.

- Mais comment penses-tu faire découcher deux couples de provinciaux en pleine semaine?

- A part une alerte nucléaire, je ne vois pas, non.

Ils avaient fini par se coucher. Il était trois heures du matin. Ce n'était pas la première fois que Julie et Pascal partageaient l'unique lit du petit studio. A peine dix minutes après s'être glissés sous la couette, Julie se retourna vers son ami.

- J'ai peut-être une solution pour adoucir ton père.

Pascal ne répondit pas. Il attendait la suite.

- Tu n'as qu'à me faire passer pour ta petite amie.

Et elle se blottit tout contre lui.

- Ca ne marchera jamais.

Elle fit à nouveau demi-tour tout en marmonnant entre ses dents « vraiment, quel gâchis, un si beau mec et gentil en plus ».

## - 9 - Un mardi à la campagne

Il était onze heures cinquante lorsque la petite voiture rouge de Julie se garait doucement sur le parterre de gravillons de la maisonnette. Contrairement à une vogue en vigueur il y a une quinzaine d'années, ses parents n'avaient pas fait installer de véranda devant la porte d'entrée, même devant l'insistance des Maisonneuve.

- Vous savez, c'est bien pratique. Quand on jardine, on a toujours plein de terre sous les chaussures. Et puis ça coupe le vent. Sans penser que ça fait office de vestibule où l'on peut se changer pour ne pas salir immodérément la maison. Et ça fait une pièce en plus.

Madame Maisonneuve était intarissable sur les avantages comparés de sa véranda qu'elle considérait comme le signe d'une réussite sociale.

- D'autant que c'est idéal pour les semis. Au printemps, avec le soleil tout vigoureux, il fait une chaleur d'étuve là-dedans, avait ajouté son mari, toujours niché dans un recoin de leur petit jardin.

Le père de Pascal n'était pas jardinier.

Le court hall suffisait à se débarrasser des vêtements du dehors.

Et les Lambert n'avaient pas besoin d'une pièce en plus.

Sur la droite un champ de fleurs mêlées était le domaine de Denise, la mère de Pascal. Dès les beaux jours, elle revêtait un large chapeau de paille, chaussait une paire de sabots en plastique orange vif, nouait un tablier de gros tissu bleu foncé autour de sa taille et, une paire de sécateurs à la main, s'enfonçait dans cette jungle de couleurs et de parfums. Les abeilles disputaient ce petit paradis aux papillons et à une galerie d'insectes qui aurait fait pâlir d'envie tout entomologiste qui se respecte.

A main gauche, c'était le fief de son père. Une pelouse idéalement tondue, dense et d'un vert presque irréel, offrait sa douceur et son moelleux à un transat en lattes de bois blanc. Un guéridon à portée de main permettait d'y poser un livre ou une boisson. Un court cerisier offrait une ombre à peine voilée. Il régnait dans ce petit paradis un calme tout juste troublé par la brise estivale ou le vol d'hirondelles qui avaient naturellement élu domicile sous l'avancée du toit de la grange des Maisonneuve, de l'autre côté de la tranquille route de campagne qui séparait les deux demeures.

Pascal se félicitait que ses parents aient choisi de vivre ici, loin de l'agitation trépidante de la ville, ne serait-ce que celle d'un chef-lieu de province comme Evreux. Ici, les jours déroulaient leur habitude sous un ciel clément. Le temps semblait s'y être arrêté comme ces michelines qui stoppaient en rase campagne sans qu'on en sache bien la raison.

Il se rappela quelques scènes fugitives de son enfance. Même s'il s'était parfois ennuyé dans cette maison éloignée de tout, il y avait été heureux.

Pascal n'eut pas besoin d'actionner la poignée qui déclenchait un carillon particulièrement énervant, quatre notes d'une ritournelle qui lui trottait ensuite dans la tête toute une semaine.

Sa mère avait ouvert en grand la lourde porte en chêne massif. Il y avait quelque chose de rustique dans ce pavillon pourtant bâti au début des années soixante dix. Et c'est sûrement pour cette raison que les Lambert l'avaient acheté.

L'épaisseur des murs, ses poutres apparentes, même une cheminée et le sol, composé de grandes dalles d'un carrelage imitant la terre battue convenaient idéalement au mobilier classique du couple. Un vaisselier hérité d'un lointain oncle qui menaçait à

chaque fois de s'écrouler, un buffet tout aussi trapu, une table taillée grossièrement, d'épaisses chaises qu'on ne soulevait pas d'une seule main, même les rideaux aux fenêtres avaient la consistance des tissus d'antan.

Pascal aimait ce décor même s'il s'y sentait mal à l'aise.

Il présenta Julie en laissant planer une certaine ambiguïté.

- Julie, une amie, avait-il simplement annoncé et déjà, il avait noté une curiosité dans le regard de sa mère qui s'était attardée à décrypter cette grande fille blonde aux cheveux tombant sur les épaules et au visage sain. Puis elle avait de nouveau tourné son regard vers Pascal comme un clin d'œil invisible.

Elle était visiblement ravie d'avoir son fils à déjeuner. Peut-être resteraient-ils pour le diner.

- Tu aurais pu me dire que tu ne venais pas seul, j'aurais prévu en conséquence.

- Ca ira très bien, maman.

Et se tournant vers Julie :

- Ne comptes pas faire un régime ici. Quand maman prépare un repas pour trois, on peut nourrir largement tout un régiment.

Puis, revenant à sa mère.

- Tu nous a concocté quoi cette fois?

- Ah ça, c'est une surprise.

L'échange fut arrêté net par l'entrée en scène d'Albert Lambert. Il portait un gilet mauve sans manches, une cravate sombre nouait le col d'une chemise d'un blanc cassé. Rasé de près et le cheveux docile.

- Excusez-moi de paraître ainsi. Je vais enfiler une veste.

Il traversa la pièce sans saluer les jeunes gens, ouvrit le pan d'une penderie d'où il extirpa une veste qu'il lissa de sa main droite. Ainsi revêtu, il s'approcha de Julie.

Pascal, intimidé, reprit.

- Papa, voici Julie, une... amie.

- Très honoré.

S'en suivit un flottement, Julie tendant la main dans l'espoir d'y trouver celle du père de Pascal, mais celui-ci n'entendait qu'aller au bout de son idée, exécuter un baisemain avec toute la solennité d'un diplomate. Puis, il se tourna vers son fils déchu, lui accorda un regard interrogatif et tendit sa main que, tout étonné de cette soudaine chaleur, Pascal lui empoigna maladroitement.

- Je constate que tu n'as guère fait de progrès vestimentaires.

Chez les Lambert, en effet, on ne se présentait pas à table sans avoir revêtu cravate et veste et être correctement chaussé.

Pascal avait pourtant troqué ses Nike quotidiennes contre une paire de mocassins bruns, échangé son Jean pour un pantalon droit au pli impeccable et camouflé son t-shirt sous une chemise sobre fermée par une cravate que Julie lui avait aidé à nouer.

Albert retourna vers la penderie et en sorti une veste bleue nuit qu'il tendit à son fils.

- Respectons au moins les convenances.

Au-delà de cette pique, Pascal y voyait plutôt un signe de détente. Les rares visites précédentes n'avaient pas déclenché une telle sollicitation, juste un mépris à peine formulé par des paroles blessantes ou, le plus souvent, pas un seul mot.

Bien entendu, le canard aux pruneaux et son assortiment de légumes cuits à la vapeur étaient un régal. La viande avait un fumet incroyable (le secret était de faire mariner les morceaux de l'animal pendant au moins trente six heures dans un mélange d'épices et de condiments que, même sous la torture, Denise Lambert se refuserait à en donner la liste complète ainsi que les proportions idéales). Les carottes, navets,

citrouille, céleri et choux fleur gardaient une belle apparence (on aurait dit qu'ils posaient pour une séance photo), conservant une consistance parfaite tout en étant moelleux à souhait. Le dessert, une île flottante, pouvait figurer parmi les meilleures réalisations d'entremets que Pascal avait jamais savouré. Mais, plus que les aliments, la conversation était parfaite. Légère et parfois même drôle.

Julie plaisait. Si bien que la mère de Pascal proposa une promenade digestive qui emporta tous les suffrages, y compris celui, tant redouté, du père.

Pascal n'avait jamais mis les pieds dans cette campagne qui avait un air normand. Sous le soleil éclatant, l'herbe des prés était plus verte, les haies regorgeaient d'oiseaux piaillant leur joie de vivre et les bois longés, puis traversés, étaient une paix pour l'âme. On parlait peu. On profitait.

Dans une montée, à peine une côte, juste une légère déclivité, le père de Pascal proposa son bras à Julie. Pascal n'en revenait pas. Son stratagème fonctionnait au-delà de ses espérances. Il amena délicatement la conversation sur les Maisonneuve. En sortant tout à l'heure, il n'avait observé aucun mouvement de l'autre côté de la petite route.

- Ils sont absents depuis ce weekend. Ils sont allés rendre visite à leur fille, près de Rennes. Je pense qu'ils seront de retour Mercredi ou Jeudi.

Julie regarda attentivement Pascal. Le problème était donc résolu. On n'aurait pas à trouver une excuse abracadabrantesque pour les faire sortir de chez eux. Seulement, les voisins absents, la terrible prédiction concernait exclusivement les parents de Pascal. Julie eut un frisson qu'Albert traduisit par les conséquences d'un petit vent frais qui montait de la Meuvette, le ruisseau qu'on longeait depuis Revercourt.

Si la logistique s'en trouvait simplifiée, cette épée de Damoclès pesait lourdement sur l'esprit des deux jeunes gens. Impossible de laisser les parents de Pascal passer seuls la nuit dans leur pavillon. Cependant, si Albert semblait tolérer la présence de son fils sous son toit lors du déjeuner ou sa compagnie pour une promenade dans les environs, qu'en serait-il s'ils annonçaient qu'ils comptaient dormir ici cette nuit?

De retour dans la petite maison, la mère de Pascal prépara le thé qu'elle servit dehors, dans l'espace de prédilection de son mari. Celui-ci, aidé de son fils, avait déplacé puis disposé sur l'impeccable pelouse une table-guéridon et quatre chaises. L'après midi s'achevait ainsi, dans la tranquillité toute retrouvée des rapports entre un père et son fils. Pascal sentait un poids écrasant libérer lentement ses épaules comme lorsqu'on vous enlève un plâtre. Il respirait mieux. Et si ce prétexte de vouloir contrecarrer une prévision hallucinante, de vouloir sauver ses parents d'une mort annoncée, allait déboucher sur une détente durable dans les rapports familiaux?

Tandis qu'Albert avait pris place sur son transat, une couverture à carreaux écossais sur les jambes, Denise jetait des regards plein de compassion sur son fils et un peu interrogateurs sur cette grand fille blonde qui l'avait immédiatement séduite. Parfois, il suffit de la bonne personne pour faire changer un homme.

On glissa ainsi tranquillement jusqu'à l'heure du diner, barque familiale qui dérivait sur des eaux calmes. Les mots eux-mêmes ne troublaient plus la quiétude de cette journée en tous points parfaite.

Denise, en se mariant à Albert, avait également épousé nombre de ses idées sur le monde et sur les gens. Fervents pratiquants, ils n'oubliaient jamais une messe dominicale et récitaient un bénédicité abrégé avant chaque repas. Cependant ils n'étaient pas de ces collectionneurs d'images et de bibelots religieux. Denise portait constamment une petite croix en or que le col d'un chemisier ou d'une robe masquait à la vue d'autrui, excepté peut-être quelques jours de grande canicule. Seul un tableau à vocation religieuse était accroché dans leur chambre à coucher.

Ils vivaient selon des préceptes souvent archaïques au vu du monde actuel. Des règles bien strictes dictaient leur quotidien et ils entendaient, spécialement Albert, les faire respecter à leurs invités tant que ceux-ci évolueraient sous leur toit. Ainsi, n'étant pas officiellement fiancés, condition sine qua non d'une nuit passée dans la même chambre, Julie et Pascal ne pourraient dormir ensemble.

Et ce fut le seul argument opposé à cette simple question venant de Pascal, alors qu'il terminait sa dernière bouchée d'un camembert coulant à souhait.

- On est vannés. Et si l'on restait dormir ici?

Son père le regarda d'une manière insistante comme pour lui rappeler qu'il était toujours persona non grata sous son toit, du moins lorsqu'il y dormait.

Pourtant, il avait soulevé un tout autre prétexte.

- Je connais les mœurs dissolues de ton époque mon cher fils, mais ici nous respectons encore quelques principes élémentaires quant à la conduite de deux jeunes gens n'ayant pas échangé de sacrements définitifs.

Julie ne comprenait pas, n'osait pas comprendre. Pascal ne s'était pas attendu à ça. La question ne s'était évidemment jamais posée lors de ses jeunes années. Sa mère vola au secours des jeunes gens.

- Albert, nous pouvons installer le petit matelas de la buanderie et Julie profitera du lit de la chambre d'amis.

- Dans ce cas...

Vingt deux heures tapaient au clocher de Revercourt.

Son père s'était retiré dans son bureau pour consulter de vieilles archives tandis que Pascal et sa mère déplaient draps et couvertures au rez-de-chaussée, dans cette petite pièce aménagée d'une manière tout à fait spartiate. L'immense chaudière faisait face à une machine à laver, à côté d'un évier et tout un bric-à-brac de jardinage, des fauteuils de jardin empilés, une série de cagettes assemblées comme une pile de lego. Pourtant une propreté étonnante régnait et Pascal comprenait mieux le terme plus approprié de buanderie à la place du terme crasseux et humide de cave.

- Il s'est pris de passion pour le second Empire.

Pascal connaissait l'engouement de son père pour l'Histoire de France avec un H majuscule. Il avait même publié à compte d'auteur un manuscrit de plus de mille cinq cent pages sur la triste période de la Terreur qui faisait suite à l'élan populaire de 1789. Toute la famille avait lu l'épais volume. Il avait une plume, c'était indéniable. Un style très dix neuvième, ampoulé et engoncé dans des expressions vieillottes et passées, s'étirant le long de phrases trop longues. Passé ces remarques de pure forme, cela se laissait lire agréablement. Son père avait fait la synthèse de cette époque en mettant en scène un jeune révolutionnaire fougueux et intransigeant qui apprenait que la politique broyait les uns pour édifier les autres, que les amis d'hier pouvaient devenir les ennemis mortels du lendemain et que les pactes se rompaient à la vitesse d'un cheval au galop. Eglantine avait confié à Pascal que cela sentait la naphthaline, mais se serait bien gardée de faire la moindre remarque désobligeante devant son père. Sa mère acquiesçait à tous les honneurs qu'on pouvait exprimer sur la prose de son mari, soulignant l'emploi d'une langue que les auteurs contemporains malmenaient outrageusement et la maîtrise parfaite d'un style impeccable au service d'une intrigue rondement menée. Pascal, lui, n'avait vu qu'une critique très vive et sans complaisance de la révolution russe et du système soviétique. Les ponts entre les deux événements lui avaient crevé les yeux. Cette toute puissance bureaucratique, le reniement des anciennes amitiés, le jusqu'au-boutisme d'idées fortes qui perdaient toute leur humanité à être dépecées ainsi. Pascal savait l'horreur et l'abjection qu'éprouvait son père pour le communisme et n'avait pu s'empêcher de remarquer ici

et là des détails troublants, comme si l'histoire se répétait indéfiniment, les faits se télescopant à plus d'un siècle de distance.

- Aura-t-on droit à un nouveau roman sur Napoléon III?

Sa mère pouffa.

Juste avant qu'elle n'aille se coucher, la mère embrassa son fils sur le front en lui glissant, complice :

- Tu sais, je t'ai observé toute la journée. Elle est très bien cette Julie. Je pense que ton père s'était déjà un peu adouci envers toi et là, il est sous le charme. Mais je ne suis pas dupe. Je suis ta mère avant tout. Je sais que tout cela n'est que représentation, je me trompe?

Pascal embrassa à son tour sa mère en souriant. On ne pouvait berner sa propre maman. Mais, cette confiance lui rappela d'autres pensées.

- Et papa? Je veux dire, ça va?

Denise prit un air sombre.

- Allez, va! Il est bien le père de son fils. Il ne l'a pas montré, mais ces jours-ci il est très fatigué. Le traitement, de plus en plus lourd, ne lui laisse aucun répit. Cette promenade lui a fait du bien, mais il a du s'allonger à l'heure du thé, tu as vu. Et ce soir, sous prétexte d'aller s'enfermer dans son bureau, il est allé directement dans notre chambre et s'est mis au lit. Il ne me le dit pas, mais je sais qu'il souffre le martyr bien souvent. Je repère certains tics, des ébauches de grimaces. Il sait se contrôler mais je le connais aussi bien que toi et je sais observer les gens que j'aime.

Une larme perla dans son œil droit. Pascal la prit dans ses bras.

- Je sais maman, je sais.

Cette fois la partie était acquise. Pascal tendit l'oreille. Aucun bruit. Toute la maisonnée dormait. Il se leva et par acquis de conscience vérifia les brûleurs de la cuisinière, le joint de la bouteille de butane et même les braises qui rougeoyaient dans la cheminée. Aucun risque. De toute manière, le danger ne venait pas des flammes mais d'une intoxication au gaz.

Il se recoucha sur un matelas un peu dur et dormit d'une seule traite.

Une fine pluie tombait lorsqu'il émergea dans la cuisine le lendemain matin. Ses parents prenaient leur petit déjeuner vêtus de robes de chambre très élégantes.

- Je vais aller réveiller Julie, proposa sa mère.

- Laisse-la dormir encore un peu. Il n'est que sept heures trente.

Pascal croyait avoir mal entendu. Son père, si strict en ce qui concerne l'heure du réveil, qui avait fait sienne la devise qui proclamait que l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt, lui qui accordait aux convenances une supériorité à toute épreuve, et celle qui demandait d'être tous présents lors des repas n'était pas la moindre, lui qui régnait sur cette maison comme un vrai patriarche, concédait à une telle dérogation, la proposait même.

Julie lui avait carrément tapé dans l'œil, oui!

Mais Pascal buvait du petit lait. Toute la famille était là. Aucun accident mortel n'avait eu lieu pendant la nuit. C'était gagné. Les prédictions pouvaient s'avérer fausses. Il suffisait de le vouloir vraiment pour changer les choses. Et, aussitôt, il repensa à ce drôle de portable. Il l'avait laissé chez lui, à Paris. Y avait-il eu un message hier au soir? Tout cela n'avait plus vraiment d'importance. En était-il si sûr? S'il pouvait influencer la marche des choses, c'était bête de se priver de sauver des vies aujourd'hui. Il prit la décision de rentrer immédiatement à Paris. Il n'était peut-être pas encore trop tard.

Il prétextait l'obligation d'être à Paris avant neuf heures pour faire réveiller son amie.

Ce fut un petit déjeuner fantastique. Les plaisanteries fusaient, une décontraction comme rarement l'avait constaté Pascal émanait de son père. C'était fantastique. Non seulement, on avait évité le pire cette nuit, mais cette visite avait été profitable à tous points de vues. La glace se rompait enfin entre le père et le fils.

Au moment des au-revoir, Albert murmura à l'oreille de son fils.

- Reviens quand tu veux et... ne cache plus ton amie Julie.

Alors, sa mère signala :

- Tiens, c'est bizarre, les Maisonneuve sont rentrés cette nuit.

D'un seul mouvement, Julie et Pascal tournèrent la tête vers la petite maison qui, volets qu'on laisse fermé lorsqu'on s'absente, avait dans leur regard un air de tombeau.

Pascal trouva un prétexte pour en savoir plus.

- Tu crois qu'ils sont levés à cette heure-là, j'aimerais leur dire bonjour.

Ce fut au tour des parents d'avoir un air stupéfait. D'abord leur fils leur ramenait une fille à la maison, la première qui franchissait à son bras le seuil de leur chez soi, et maintenant il s'enquerrait de la santé des voisins à qui il n'avait pas adressé un mot depuis de si longues années.

Denise Lambert trouvait son fils changé. Elle qui l'avait toujours considéré comme son petit garçon, qui le voyait encore comme ça jusqu'à hier, se rendait compte que Pascal était devenu un adulte. Il avait mûrit. Elle se sentit fière tout à coup, comme soulagée quelque part.

- En général, ce sont des lève-tôt, mais ils ont dû rentrer assez tard et il ne serait pas correct de les déranger en plein sommeil.

Pascal prit un air léger en répondant que ce n'était pas important après tout. La petite voiture rouge disparut sur l'étroite route.

De sombres pensées traversaient les esprits de Julie et Pascal tandis qu'ils se rapprochaient de la capitale. Aucun n'osait prononcer des mots de peur qu'en les révélant, leur pressentiment ne s'accomplisse.

- Tu n'avais pas emporté le portable?

- Le galet? Non, je n'y ai plus pensé.

- Tu crois qu'un nouveau message...

- Je ne sais pas. D'habitude, les messages sont délivrés le soir, mais jusqu'à présent, je le tenais dans la main. Comme il n'y a aucune sonnerie.

- Donc, si tu ne le touches pas, il n'y aura pas de nouvelle prédiction?

- Probable. Ça ne veut pas dire qu'elle n'aura pas lieu. Je ne le saurai pas, voilà tout.

- ...Et tu ne veux pas courir le risque.

- Julie, les prévisions deviennent de plus en plus graves. Il est maintenant question de morts. Et cela se rapproche de mon cercle d'amis, ma famille. Cette nuit, mes parents auraient pu...

- Je sais, je sais. Mais pour l'instant, rien n'indique que les voisins... Ils ont dû rentrer tard et se mettre directement au lit.

- Ou se faire une infusion en utilisant le gaz pour faire chauffer l'eau, puis mal le refermer. Ou bien peut-être qu'une fuite...

Julie voulut dévier la conversation. Tous deux pensaient la même chose. Les trois prévisions précédentes s'étaient révélées exactes.

- Tu n'as aucune idée d'où peut provenir cet objet?

- Bertrand est passé Dimanche. On a examiné l'enveloppe matelassée. Rien. Juste un code à barre qui ne donnera que le bureau de poste où a été fait l'envoi, rien de plus. Les empreintes relevées seront les miennes et celles du facteur, des préposés qui trient le courrier. Ce que je ne comprends pas c'est que ce soit adressé à moi. Je ne suis ni

flic ni super héros.

Julie eut un rire.

Toute cette histoire était folle. Fallait-il en parler à la police? Autant entrer dans un commissariat et annoncer tout de go qu'on était témoin de l'arrivée des petits hommes verts en plein Paris.

Pascal eut l'impression que Julie lisait dans ses pensées.

- As-tu pensé à confier le galet à la police? C'est peut-être la solution, non?

- Oui, mais c'est trop tard. Comme je te l'ai dit, les prévisions se rapprochent des gens qui m'entourent, elles me concernent directement. J'aurais trop peur de manquer de leur venir en aide.

- Mais, apparemment quoi que tu fasses, ce qui doit arriver finit par arriver. La vraie question est de savoir ou non ce que réserve l'avenir.

- Triste constat, oui. Je plains les médiums.

Ils eurent un rire nerveux. Julie ajouta.

- A ta place, je me débarrasserais de cet objet de malheur.

- Tu as certainement raison. La politique de l'autruche.

Ils étaient devant l'appartement de Pascal.

Il se penchait déjà pour embrasser Julie sur la joue droite.

- Je viens avec toi.

Et comme si la même pensée avait traversé leurs deux esprits au même moment.

- Je ne suis pas sûr que la prochaine prévision ait lieu maintenant, à neuf heures du matin.

Pascal enfonça la clé dans la serrure de son appartement, tourna. La porte s'ouvrit et Léontine miaula un bonjour d'altesse.

- Oui ma grande, je suis de retour. Il m'arrive encore de découcher, tu vois.

Il posa son sac en se baissant pour caresser l'épaisse fourrure tricolore et se dirigea directement vers la table sur laquelle le narguait déjà le petit galet. Il l'empoigna d'un main résolue à ne pas se faire marcher sur les pieds, d'un air « on va voir si tu peux te moquer encore longtemps de moi comme ça ».

Mais le galet restait désespérément froid entre ses doigts.

- Je te l'avais dit. La prédiction a lieu le soir entre neuf et onze heures. Là, c'est trop tard. Ou trop tôt.

- Il n'y aura peut-être plus jamais de prévisions, le rassura-t-elle.

Les voisins de tes parents ne sont rentrés que pendant la nuit, peut-être même au petit matin. La prévision n'a pas eu lieu.

Mais tout ce que Pascal voyait maintenant c'est que, qu'il le sache ou pas, chaque jour des drames surviennent. Les journaux en sont remplis jusqu'à la gueule. Le monde entier charrie des tragédies quotidiennes contre lesquelles on ne peut rien. Même en le sachant à l'avance. Il eut l'air abattu. C'était ainsi, on ne pouvait rien y changer.

Alors il pensa effectivement à se débarrasser de l'encombrant galet. Peut-être irait-il le confier à la police. Mais comment leur expliquer?

Julie était repartie. Elle ne pouvait se permettre le luxe de manquer deux jours de suite son boulot. Il consulta son site internet. Deux commandes attendaient pour ce matin. Plus les huit livraisons aux habitués. Il avait du pain sur la planche et avait bien l'intention de se jeter dans la circulation à grands coups de mollets. Il voulait exorciser ses pensées morbides en sentant le vent lui gifler la figure, il voulait se replonger dans une aide, certes modique, mais indispensable à ceux qui ne pouvaient bouger. Servir à quelque chose et ne pas attendre désespérément que l'avenir impose sa loi.

Au moment de franchir sa porte d'entrée, il se rappela qu'il avait machinalement

glissé le galet dans la poche de son jean. Il voulut l'extirper pour ne pas le garder sur lui toute la journée. Maudit galet. Il fallait s'en débarrasser au plus vite.

Le portable était chaud. Aussitôt la voix métallique annonça.

« Une vieille dame logeant boulevard des Capucines décède suite à une crise cardiaque ».

Ca recommençait. Enfin, ça continuait. Encore et encore.

Pascal fit l'inventaire mental de ses mamies. Boulevard des Capucines, il ne voyait pas, non. Ah si, peut-être. Mais oui, bien sûr!

Il ne prit pas la peine d'attendre l'ascenseur, dévala l'escalier, enfourcha son vélo et pédala à toutes jambes, comme sur la dernière ligne droite d'un sprint. Il brûla deux feux rouges, remonta une rue à contre sens, slaloma entre les voitures engoncées dans une circulation ralentie et empestant les gaz d'échappement.

Le gaz...

Son portable vibra dans sa poche revolver.

- Allo? C'est maman. Vous êtes bien rentrés? Figure toi qu'il est arrivé quelque chose d'affreux dans la nuit. Les Maisonneuve...

Pascal allait presque répondre que, oui, il savait.

## - 10 - Le rire de Colette

38 boulevard des Capucines. Neuf heures quarante du matin. Était-il trop tard? Colette lui avait laissé le code d'entrée. Il poussa la lourde porte et, une fois encore, délaissa l'antique ascenseur pour grimper au pas de course les deux étages d'un escalier aux marches de granit rose.

Il sonna, tambourina à la large porte aux moulures alambiquées. Il tenta d'ouvrir la poignée ressemblant à une rosace. Elle tourna et l'épaisse porte s'ouvrit sans aucun grincement.

Il s'avança lentement, comme un intrus, appela doucement puis d'une voix plus forte. Colette vivait seule dans cet immense appartement.

Pascal se souviendrait assez longtemps de leur première rencontre.

Fraichement débarqué de Rouen, son diplôme de kiné en poche, il était « monté » à Paris. Sans savoir vraiment en fait ce qui le poussait à ce déménagement, il pensait vaguement que c'est là qu'il fallait être. Il n'avait pas la détermination de ces artistes pour qui la capitale était le passage obligé.

« C'est là que ça se passait ».

Sa spécialité ne demandait pas à tout prix de travailler même dans une grande ville, ses passions ne nécessitaient pas de vivre dans la foule francilienne et son petit ami de l'époque habitait Rouen. Était-ce une façon de lui signifier que la relation touchait à sa fin? Oui, c'était bien ça finalement. Pascal n'était pas venu à Paris pour y chercher un idéal mais bien pour fuir une certaine médiocrité de sa vie provinciale. Cette vie étriquée, il n'en connaissait pas les raisons tout comme on se sent à l'étroit dans un costume sans pour autant bien identifier les endroits qui engoncent. Peut-être voulait-il se perdre dans l'anonymat parisien, mais Rouen répondait amplement à cette volonté. Inconsciemment il cherchait quelque chose qu'on ne trouve nulle part sauf au fond de soi : un sens à sa vie.

A l'époque il ne formulait aucune de ces hypothèses. Il se laissait porter par le courant. Un courant qui lui faisait remonter les lacets de la Seine jusqu'à l'île de la cité.

Sur les quais, il aimait flâner dans la légèreté des dimanches. Il observait les gens. Et après tout, c'était peut-être ça son secret, le fond de sa détermination. Regarder la foule hétéroclite gaspiller son temps libre dans des activités futiles, sans se rendre compte que le plus superficiel était l'observateur lui-même. Il aimait observer le Trocadéro et ses hordes de patineurs, se plaisait à arpenter tous les jardins de la capitale et leurs cohortes de promeneurs indécis, conductrices et même de plus en plus souvent conducteurs de poussettes d'enfants, amoureux se tenant par la main de peur que leurs cœurs ne s'éloignent trop, petits vieux en équilibre précaire sur une canne qui leur était devenu indispensable. Il n'y avait rien de plus palpitant que cette foule qui attend au feu rouge et, lâchée comme un départ de marathon, s'élance sur des passages protégés aux airs de couloirs d'une finale de cent mètres. Souvent Pascal étudiait l'essaim qui piaffait et pariait sur son champion, un géant au costume sombre muni d'un attaché case, une jeune femme fumant nerveusement ou un jeune homme au crane rasé. Le feu passait au rouge, la foule s'élançait et Pascal jubilait : son poulain était arrivé premier sur le trottoir d'en face. Toutefois, son lieu de prédilection pour examiner les badauds se situait en bord de Seine.

Toutes les catégories sociales semblaient s'être donné rendez-vous sur les berges interdites à la circulation. Toutes les activités se mélangeaient dans un tableau bigarré.

Pascal aimait se poster en hauteur et admirer ses contemporains. Un vieux monsieur avait dénoué une cravate qui lui donnait le feu aux joues, une mère de famille tentait désespérément de rameuter ses cinq chérubins aussi turbulents que leur jeune âge leur permettait, quatre adolescentes gloussaient en pratiquant le même passe temps que Pascal, un athlète au torse nu bronzé et parfaitement musclé driblait sans s'arrêter avec un ballon de foot. Il y avait les parties de pétanque qui n'avaient malheureusement pas la saveur de celles, plus méridionales, où les éclats de voix rythment le temps qui passe à l'ombre des tilleuls. Ici, c'était Paris et une certaine réserve de bon ton patronnait ces champions du jeu de boules aux gestes millimétrés et aux expressions furtives et presque chirurgicales. Bien loin des extravagances marseillaises, ici tout se focalisait dans la posture exagérée. Plus loin, un groupe aux tenues criardes étiraient leurs membres au ralenti devant un prof de yoga new-age. Des pères jouaient avec leurs fils, des anciens se souvenaient, toute une jeunesse espérait. Et puis la profusion de ces peintres du dimanche qui immortalisaient toutes ces scènes parmi les odeurs entêtantes d'huiles et de dissolvant. Pascal peignait dans sa tête. C'était encore mieux.

C'est en remarquant un groupe la tête en l'air qu'il eut la curiosité de relever la nuque, lui qui s'obstinait à pencher son regard sur le dimanche de cette population variée. Alors, il vit un oiseau multicolore effectuer des aller/retour à une vitesse folle. Pascal essayait de suivre le mouvement, mais impossible. Il repensa alors aux hirondelles de son enfance, lorsque toute la famille quittait la Normandie pour un vague et lointain oncle dans le Gers. Les oncles habitent toujours à plusieurs heures de route de chez soi et sont, comment dire, dépayés.

Le cerf-volant, taillé en pointe, avait ces accélérations du volatile, ces piqués qu'on pense définitifs, on voit déjà l'écrasement, et puis au dernier moment le rétablissement ahurissant, des changements de direction comme si l'aile rebondissait contre un mur invisible.

C'était beau. C'était magique. Pascal était ensorcelé. Il ne pouvait plus détacher son regard du bel oiseau de papier. A un moment, il crut le vol terminé lorsque le cerf-volant plongea dans la Seine. C'était la fin. Il ne restait plus au guide qu'à ramener lentement le fil qui empêchait l'aile d'aller voler dans les cieux, de rentrer les épaules sous la déception du public et peut-être bien une pointe de désaveux qui engloiterait le conducteur sous une honte qu'il devrait boire en solitaire, désormais abandonné du regard enthousiasmé et envieux d'une foule bien versatile.

Prestige et décadence. L'histoire du monde résumée en quelques minutes.

Alors que Pascal imaginait la cruelle déception du public et l'humiliation de l'auteur de ces si belles arabesques, la toile surgit des flots dans un bond digne des plus valeureux dauphins.

Alors les berges ne furent plus qu'un seul applaudissement, comme à l'opéra lorsque, sa scène achevée, la cantatrice récolte les ovations pour l'excellence de son chant et cette note tenue si haute pendant de si longues secondes que, jusqu'au treizième rang, on en avait le frisson.

C'était le clou du spectacle et l'aile déchet lentement comme un bolide qui rentre aux vestiaires. Le cerf-volant effectua un dernier virage au ralenti et, le bras tendu, une silhouette si frêle l'attrapa fermement.

Pascal n'avait, jusque là, pas porté attention au propriétaire du cerf-volant, tout entier happé par les circonvolutions du papillon de papier. Un petit bout de femme toute

ridée mais au maintien parfait pliait méthodiquement l'aile multicolore. Ses gestes étaient précis, c'était une habituée. Il n'aurait certainement pas osé descendre de son balcon pour aller la féliciter de son adresse, de sa virtuosité et la remercier du superbe spectacle qu'elle avait offert à une foule de badauds un dimanche après midi. Quelques minutes plus tard, la petite mamie remontait d'un pas léger la rampe d'escaliers qui montait depuis les quais. Pascal, toujours appuyé sur la rambarde ne put à ce moment s'empêcher de dire quelques mots à la conductrice de l'aile volante. De fil en aiguille, ils avaient marché jusqu'au boulevard des Capucines. Colette, puisque elle ne voulait pas qu'on l'appela autrement, lui avoua sa passion pour ces ailes volantes et, de manière générale, pour tout ce qui flottait dans les airs. Au fil des dimanches, la vieille dame au physique fané mais à l'esprit encore vert, lui avait raconté des bribes de sa vie. Un vrai feuilleton et, au bout de quelques semaines, Pascal ne savait plus ce qui le passionnait le plus : être le témoin des prouesses aériennes de l'engin voltigeant ou écouter religieusement les différents épisodes vécus par ce petit bout de femme.

Durant la seconde guerre mondiale, on n'avait pas voulu d'elle à la Royal Air Force en raison de sa trop petite taille (« à peine un mètre soixante » avant que je ne me tasse indiquait-elle l'œil pétillant) mais surtout parce qu'elle était une femme.

Des femmes pilotes ce n'était pas l'exception pourtant, mais en temps de guerre une galanterie mal placée ou un relent de machisme sous-jacent interdisait l'espace aérien au beau sexe.

Elles restaient au sol, le plus souvent en tant que secrétaires. Colette avait au moins la possibilité de toucher les oiseaux d'acier.

Pourtant, il s'avéra qu'un jour on fit une entorse au règlement. Tous les pilotes l'appréciaient. Elle était un mécano hors pair et extrêmement rigoureuse quant au check up des appareils. Un bombardier vérifié par Colette était un gage de sécurité pour son équipage. Avant la guerre, Colette baignait dans le monde de l'aviation, effectuant des loopings et des figures de gymnaste dans le ciel bas de l'île de France lors de réunions de voltige.

Ce fameux jour, par manque de pilotes capables, coincé par une météo capricieuse, on lui permit de décoller, de franchir la Manche, survoler la Belgique et lâcher sa cargaison de bombes sur la capitale Nazie. Pour couvrir le délit, on ne mentionna pas son nom sur les registres. L'administration n'y avait vu que du feu, mais tous les pilotes et mécanos présents savaient que ce jour-là, un petit bout de femme avait survolé une moitié d'Europe et apporté sa précieuse contribution à « l'effort de guerre ».

Le secret fut bien gardé.

Aucune médaille ne vint orner sa jolie poitrine d'alors.

Quelques mois plus tard, la paix revenue, ses anciens collègues de la Royal firent pression sur le gouvernement de sa Majesté, sans toutefois avouer la supercherie car il leur en aurait coûté cher, à eux comme à elle et, comme l'administration anglaise ne pouvait reconnaître officiellement cette falsification qui aurait entraîné des réprimandes, des blâmes, voire bien davantage, on lui attribua une décoration pour « services rendus lors des combats en tant que mécanicienne de l'aviation britannique ». La reine elle-même lui accorda une entrevue.

Quand Colette narrait cet épisode, une larme lui venait à l'œil.

Mais Pascal n'était pas au bout de ses surprises.

Dans les années cinquante, Colette continua à travailler pour l'aéronautique. Parallèlement, elle poursuivit son engagement dans les réunions un peu partout sur le territoire français, effectuant les loopings les plus fous. C'était sa récréation. Le reste

du temps, elle oeuvrait à l'élaboration de nouveaux appareils. Pilote d'essai. Elle s'exila un moment aux Etats-Unis. C'est là-bas que ça se passait, reconnaissait-elle.

Puis il y a eu les fabuleuses années soixante. J'étais trop vieille pour grimper dans une fusée et les astronautes étaient tous bardés de diplômes... tandis que je n'avais que mon certificat d'études. Ce fut le grand regret de toute ma vie. S'échapper de l'atmosphère. Ca doit être quelque chose. J'ai eu la chance de parler avec quelques-uns des hommes qui sont allés faire « un petit tour dans l'espace » (elle aimait cette expression, ses yeux brillaient quand elle la prononçait avec envie). Ils étaient métamorphosés. Comme s'ils avaient vu Dieu en personne.

A plus de quatre vingt ans, elle continuait à vivre la tête dans les nuages, en tenant au bout de son frêle bras le fil d'un cerf-volant qui lui rappelait sans doute ses acrobaties de jeunesse.

Colette avait vécu sa vie dans le ciel et elle allait, aujourd'hui même, rejoindre des cieux plus profonds. Peut-être irait-elle enfin au-delà de la stratosphère, découvrir le vrai visage de Dieu?

Pascal pensait déjà à elle à l'imparfait alors qu'il avançait de plus en plus doucement dans l'appartement, comme s'il voulait retarder le plus possible l'irréversible vérité.

Il poussa la porte du vaste salon. La télé à écran géant était allumée. Un cosmonaute se tenait au bord d'une capsule que Pascal identifia comme une tête de fusée munie de deux rampes semblables à celles qui permettent de sortir d'une piscine. Il s'apprêtait à plonger dans le vide sidéral. Et il le fit! Une caméra fixée sur la capsule le montra s'élançant dans le noir total, happé par les ténèbres. Au loin on remarquait une sphère bleutée. Pascal, malgré les circonstances, était hypnotisé par cette image irréaliste. Durant quelques longues secondes, il ne pensa plus à Colette, à l'atroce crainte provoquée par ce silence dans le grand appartement vide. Un homme en combinaison d'astronaute s'élançait vers notre bonne vieille terre. Elle allait l'engloutir comme un vulgaire moucheron. L'image était irréaliste. Comme si un homme avait décidé de tomber sur la Terre, traversant toute l'atmosphère. Cela avait des airs de réalité pourtant mais Pascal comprit que ça devait être une scène d'un film à grand spectacle. Quelqu'un frappa dans ses mains. Un faible applaudissement tout d'abord qui s'affermi ensuite. Pascal sortit immédiatement de sa léthargie, s'avança de quelques pas pour découvrir Colette, enfoncée dans un grand fauteuil qui l'avait dissimulée jusque là. Elle faisait face à l'écran sur lequel l'homme en combinaison traversait telle une fusée qui rentre au bercail les différentes couches de l'atmosphère.

Sur le visage de la vieille dame, deux larmes tombaient, elles, au ralenti.

- Ah, Pascal. Désolée, je ne vous ai pas entendu entrer. Regardez, regardez Pascal. Mon rêve enfin réalisé.

Le jeune homme ne savait que répondre. Colette était visiblement bouleversée. Elle reprit, lentement, des trémolos dans cette voix d'habitude si claire, si nette.

- Si vous saviez à quel point cela me rend heureuse. Je n'ai pas ressenti un tel bonheur devant une télévision depuis le 21 juillet 1969. Il y a tellement d'immondices diffusées par cette boîte qu'on oublie parfois qu'elle peut se révéler une source de joie incomparable.

Le reportage montrait maintenant l'homme volant débarrassé de son casque qui le faisait ressembler à un gigantesque insecte futuriste. Le visage carré et réjoui, il répondait calmement aux questions des nombreux journalistes. Un petit médaillon repassait les images du saut le plus impressionnant au monde jamais réalisé.

Colette, encore émue, commentait.

- N'est-il pas beau, cet homme? Il ressemble à s'y méprendre à tous ces jeunes américains qui tentaient leur chance, mais dans l'autre sens, à la découverte de

l'univers, du moins de la proche banlieue de notre bonne vieille terre. Il n'est pourtant pas américain, Autrichien je crois.

Elle tendit la télécommande vers l'écran et l'image disparut.

- Je suis heureuse, Pascal. Vraiment heureuse. Enfin quand je vous dis que cet Alex a réalisé mon rêve, ce n'est pas tout à fait exact. Je vous l'ai déjà raconté, n'est-ce pas?

Oui, Pascal savait. Le fantasme irréalisable. Mais, à la vue de ces images, existe-t-il quelque chose d'impossible pour la détermination humaine, après tout? L'ambition merveilleuse de Colette était de traverser le ciel, emportée par une montgolfière un peu particulière. S'élever de plus en plus haut jusqu'à sortir de l'enveloppe protégeant le globe. Réaliser ce que cet homme venait d'accomplir en sens inverse et à une allure plus nonchalante.

Elle se leva, lui tendit une main encore tremblante, puis, comme sortie de son extase, elle revint totalement à la réalité.

- Mais il n'y a pas de livraison aujourd'hui ou bien dois-je comprendre que je perds la tête?

Pascal sourit. Colette, cette grande émotion digérée, était redevenue telle qu'il la connaissait, telle qu'il l'appréciait. Un petit bout de femme dynamique, enjouée et aux idées parfaitement claires et exprimées avec la plus grande précision. La prévision aurait sans doute lieu, mais ce n'était pas ici et il en éprouva un large soulagement.

- Non, non, Colette. Rassurez-vous, j'étais dans le quartier et je ne passais que pour vous dire un petit bonjour.

La vieille dame le regarda plus attentivement pendant deux secondes, ne croyant pas un mot de l'excuse de Pascal.

- C'est gentil, ça.

Elle avait retrouvé toute sa vitalité d'octogénaire.

- Vous boirez bien un verre de lait?

Pascal n'avait jamais vu Colette boire autre chose que ce breuvage qu'elle aromatisait à sa convenance ou se contentait le plus souvent d'avalier nature.

Elle s'affairait dans le coin cuisine, toujours impeccablement astiqué. L'idée qu'un jour, peut-être pas si lointain, où Colette ne pourrait plus effectuer ses tâches ménagères seule, où elle n'aurait plus la force d'aller sur les bords de Seine faire décoller son cerf-volant le rendit soudain très triste. Nul doute que privée de l'usage de ses membres, l'esprit de la vieille dame ne survivrait pas à un repos forcé. Il se doutait même qu'elle faisait appel à lui plus par amitié que par réelle nécessité. Il la ravitaillait en packs de lait quasiment chaque semaine.

- Quel parfum?

- Pardon?

- Ho, mon petit Pascal, vous êtes ailleurs ce matin. Vous êtes sûr que ça va? Vous m'inquiétez depuis tout à l'heure. Vous n'êtes pas malade, un souci peut-être. Vous savez, une vieille peau comme moi peut tout entendre.

Pascal sourit à nouveau. Quelle vitalité, quelle volonté. Un modèle.

- Ca va, Colette, ça va.

Colette n'en croyait évidemment pas un mot.

- Alors, votre verre de lait? Nature ou bien... bergamote, vanille, épices?

- Nature avec une pointe de zeste de citron si vous avez.

- Tout ce que tu veux mon garçon. Mais asseyez-vous, c'est compris dans le service!

Ils eurent un rire partagé. Un simple rire de connivence qui exprime mieux un état d'esprit que les mots les plus longuement choisis. Un rire qui mourut sur leurs lèvres, le regard absent, puis sans en savoir la raison (peut-être cette vision de l'homme traversant l'atmosphère pour Colette et le soulagement de la savoir en pleine forme

pour Pascal), qui reprit, enfla et s'épanouit dans un réel fou-rire, un de ceux, irrésistibles, qui vous tord le ventre, vous coupe la respiration, vous donne le feu aux joues.

Pascal se tenait les côtes, haletait, essayait de trouver de l'air comme ces alpinistes parvenus au sommet de l'Himalaya. Colette tentait de parler, peine perdue. Les mots restaient en travers de sa gorge. Des larmes vinrent inonder les deux visages cramoisés comme après avoir couru un cent mètres. Pascal reprenait enfin son souffle pour mieux replonger dans des tressautements qui amusaient davantage la vieille dame. Elle eut une quinte de toux qui renforça le tyrannique rire, incontrôlable. A cet instant, n'importe quoi déclenchait de nouvelles salves impossible à endiguer. Lorsque Colette porta sa main droite au niveau de sa poitrine, ils riaient encore. Lorsque Pascal aperçut le regard apeuré de la vieille dame, ils riaient toujours. Lorsque Colette chuta de sa chaise, le bras gauche paralysé, Pascal ne riait plus du tout.

Un grand saut d'eau glacée reçu en plein visage n'aurait pas été aussi radical.

Colette était encore secouée de soubresauts, vestiges de ce mémorable fou-rire qui les avait entraînés tous les deux vers des chemins bien dangereux pour une dame de quatre vingt neuf ans. Une bave mousseuse s'échappait de ses lèvres. Pascal disposa le corps de la vieille dame selon les recommandations d'usage, lui apporta les gestes d'un professionnel, gestes qu'il n'avait pas oublié. Tout revenait instantanément. Il composa le numéro des urgences avec un calme qui l'étonna à postériori.

Il ne pensait plus. Il n'était plus que dans l'action.

Le rire avait totalement cessé, Colette gisait inerte sur le sol. Pascal inspira une grande bouffée d'oxygène. Il en aurait besoin. Il tenta un massage cardiaque. Aucun effet.

Il recommença avec assez de vigueur sans pour autant s'acharner. Rester calme était le principal atout d'un bon secours. Ne surtout pas s'affoler. A ce moment, il comprit qu'il était bien plus difficile de porter secours à des personnes proches, des amis ou de la famille, qu'à de parfaits inconnus. Les gestes devaient s'affranchir de toute émotion pour être les plus efficaces possible.

Il se reprit, mit de la distance dans sa tête. Il continuait le massage inlassablement, la vieille dame toujours inanimée. Les minutes s'allongeaient. Que faisaient les secours? Avait-il donné la bonne adresse? Une fois de plus, la prévision avait-elle vu juste?

Colette cracha soudain. Son torse se gonfla. La machine était repartie. Faiblement. Il fallait faire preuve de tout le tact et la détermination comme lorsqu'on démarre un feu de brindilles. L'attiser suffisamment sans l'étouffer.

Pascal pratiqua le bouche à bouche qui redonna un peu de couleur aux joues devenues livides de Colette. Lui était en nage. Le fou-rire puis son intervention ne lui avaient accordé aucun répit. Cette fois, il était vraiment acteur du drame. Il devait sauver cette vieille dame pour conjurer le sort.

Il prit son pouls. Très faible, comme un moineau blessé. Mais ce petit souffle de vie était un espoir. Il fallait s'y accrocher. Il fallait que Colette y croit surtout.

Pendant toutes ses actions, il n'avait cessé de lui parler. De poser des questions auxquelles elle ne répondrait pas. Pour se rassurer lui-même, comme un coach encourage son poulain. Pour ne pas perdre le fil qui les reliait, tous les deux.

Le pouls cessa. Pascal reprit le massage cardiaque. Il ne fallait pas abandonner maintenant, c'était trop bête. Et les minutes défilaient. Il lui semblait que la matinée allongeaient ses heures interminables, irrévocables, inexorables.

Il intimait à Colette de tenir bon, s'encourageait à poursuivre cette lutte contre la mort.

Le cœur ne repartait pas. Le visage de Colette était devenu gris. Un gris de cimetière. Des bruits derrière lui.

La porte qui s'ouvrit à la volée.  
Deux urgentistes déboulaient dans la pièce.  
Et tout alla très vite.  
On brancha le défibrillateur.  
Pascal aida à déplier le brancard.  
On installa Colette précautionneusement.  
Déjà on dévalait les escaliers.  
L'ambulance attendait sur le trottoir.  
Gyrophare, sirène.  
Elle disparut dans un ronflement de moteur poussé à son maximum.  
Pascal remonta les étages sans penser à prendre l'ascenseur. Il était vidé comme après un combat. Un combat vital. Il mit un peu d'ordre dans l'appartement, referma à clé. Et prit la direction de l'hôpital le plus proche.  
On ne lui permit pas de voir Colette. Même la famille. Elle est en soins intensifs. Le diagnostic est positif. Elle doit s'en sortir. Vous êtes la personne qui lui a donné les premiers secours? En ce cas, veuillez attendre, le docteur Longjumeau voudrait vous parler.  
Assis dans le couloir, Pascal attendait. Il s'écoula une petite heure. Un grand type à la blouse ouverte s'arrêta à sa hauteur. Pascal leva la tête sur le badge « docteur Longjumeau, cardiologue ».  
Dans le bureau du praticien, Pascal réitéra ses questions sur la santé de Colette. Le médecin le rassura et le félicita de son action.  
- Sans vous, c'est à la morgue qu'elle aurait atterri.  
Cela ne rassurait pas pour autant Pascal.  
Le cardiologue lui posa une série de questions auxquelles Pascal ne savait que répondre la plupart du temps.  
Avait-elle de la famille? Il n'en savait rien.  
Des antécédents cardiaques? Pas qu'il sache, vu le passé de la dame.  
Il fut plus disert et plus précis quant aux circonstances de l'accident.  
- Un fou rire? Vous m'en direz tant! Mourir d'un fou rire à 89 ans, ça le fait, non?  
Devant la mine fermée de Pascal, le cardiologue stoppa aussitôt la plaisanterie au goût douteux.  
- Je peux la voir?  
Le docteur Longjumeau considéra Pascal quelques secondes.  
- Allez, suivez-moi!

Colette était allongée sur un petit lit tout blanc. Un goutte à goutte pendait d'une perfusion, une multitude de fils étaient reliés à des appareils qui sanctionnaient le bon rétablissement de la vieille dame.  
Rassuré, Pascal quitta le centre hospitalier tout en notant le numéro de Longjumeau.  
- N'hésitez pas à me joindre sur mon portable. Je suis là jusqu'à vingt heures.  
- Un portable dans un hôpital?  
Le cardiologue haussa les épaules.  
- Vous savez, les patients sont à peine sortis d'un état comateux qu'ils ont déjà l'appareil à l'oreille, alors...

Pascal était en proie à divers sentiments tout au long de cette journée. Encore une fois il avait essayé d'empêcher l'inéluctable de se réaliser. Y avait-il réussi? Tant que la journée n'était pas finie, il y avait la crainte d'une rechute. Même si Colette était d'une santé robuste, elle n'avait plus vingt ans, son cœur surtout.

N'y tenant plus, Pascal composa le numéro du docteur Longjumeau au milieu de l'après midi.

- Elle se porte comme un charme. Elle a d'ailleurs demandé de vos nouvelles et vous est reconnaissante. Elle fait déjà de nombreux projets en argumentant qu'un bon fou rire c'est une année de gagnée.

Pascal sourit à cette évocation. Ca faisait bien longtemps qu'il n'avait ri comme ça. Là, cinq heures plus tard, il sentait ses abdominaux encore sensibles.

Son ami Louis le cinéphile et clown amateur à ses heures lui avait démontré tous les bienfaits du rire. Il travaillait dans un vidéo club et passait quelques soirées, déguisé en clown (nez rouge, gigantesque sourire dessiné au rouge à lèvres, chapeau capable de faire jaillir eau, fumée et confettis, vêtements amples et chaussures démesurées), dans les services cancérologie de plusieurs hôpitaux parisiens. Il faisait un numéro adapté à chaque patient, surtout des enfants. Leurs rires étaient ses applaudissements, leur façon de dire merci.

- Le rire est le plus fort anti dépresseur qui existe. Aucune molécule synthétique ne peut lutter face à lui. Mais s'il apaise le stress et guérit le vague à l'âme, le rire agit aussi physiologiquement.

Et il avait réussi à faire rire aux larmes Pascal.

Dix minutes plus tard, calmé, Louis lui avait pressé le ventre: une douleur tirait son abdomen.

- Normal, les muscles abdominaux travaillent mieux qu'en séance de musculation quand tu ris. Et l'hyper ventilation te permet de mieux respirer, comme dans un ample bâillement. Les muqueuses sont dégagées, le sang circule mieux. Des endorphines sont libérées comme lors d'un effort sportif soutenu. Bref, une séance quotidienne de rire t'aide à vivre mieux et plus longtemps. Ca devrait être remboursé par la sécu.

Pascal avait alors imaginé une ordonnance un peu particulière.

Rire matin, midi et soir, sans restriction. Aucun effet secondaire à redouter à part un optimisme retrouvé. Pas d'accoutumance excepté l'envier de recommencer le plus souvent possible.

Pascal effectua ses dernières livraisons le coeur léger, l'esprit rassuré.

Il était de retour chez lui avant dix sept heures. Il appela Louis.

- Salut! T'as prévu un spectacle ce soir?

## 11- Clownerie

Un inconnu lui faisait face dans ce miroir de chez « Masques et compagnie », le plus grand atelier de déguisements de France, situé en proche banlieue. Ici, on cousait, on ajustait, on reprenait des milliers de costumes. Du sur-mesure. Dans les sous-sols, des allées interminables desservaient des milliers de tenues qu'on louait aux théâtres ou pour un tournage de cinéma.

M & C n'approvisionnait que les professionnels, mais Louis connaissait bien plusieurs employés de cette caverne d'Ali Baba. On fit une exception pour déguiser Pascal.

Une blouse faite de petits carrés de toutes les couleurs lui donnait un air d'arlequin, tandis qu'un bonnet le transformait en chauve dont la chevelure rousse et touffue s'était développée en broussailles tout autour du crâne lisse. Le visage peint en blanc laissait apparaître uniquement ses yeux. Un nez rose pouvait clignoter sur commande et un sourire immuable ornait sa bouche même lorsqu'il boudait.

Une collerette à la Henri IV n'arrêtait pas de bouger lui interdisant la vue de ses chaussures d'un vert éclatant, véritables palmes qui plus d'une fois manquèrent de le faire trébucher.

Louis avait fixé plusieurs accessoires sur cette tenue qui ne passait pas inaperçue dans les couloirs de l'hôpital Necker. Une rose à la boutonnière pouvait bondir de plus d'un mètre grâce à un ressort actionné par une petite pression que Pascal manipulerait discrètement.

- Qu'est-ce que je dois faire, s'enquit Pascal. Je ne sais pas faire rire, moi.

- Détrompe-toi. Tout le monde sait faire rire. Tu n'as qu'à me suivre, tu seras mon faire valoir.

Les deux clowns pénétraient dans les chambres occupées le plus souvent par des enfants. Bon nombre d'entre eux résidaient ici une bonne partie de l'année, certains bardés de tuyaux, d'autres simplement attristés, tous ayant perdu cette flamme de l'enfance qui brille dans les yeux des petits garçons et des petites filles qui n'ont pas d'autres soucis que de trouver de nouveaux jeux à partager. Les regards de ces petites têtes posées sur des oreillers blancs étaient déjà ceux d'adultes.

Mais quelque chose s'allumait lorsque les deux personnages déguisés entraient dans la pièce. Les quelques visiteurs, le plus souvent les parents des malades, le personnel, aides-soignantes, infirmières ne pouvaient s'empêcher de pouffer devant la dégaine des deux hurluberlus. Louis changeait sa voix, faisant monter ses réflexions de deux ou trois octaves. Et c'était parti. L'enfant commençait à esquisser un sourire de surprise voyant débarquer un tel duo. Il n'en fallait pas davantage à Louis pour virevolter dans la chambre, faisant son show, jamais le même d'une chambre à l'autre.

- Tous les enfants ne rient pas de la même chose. Les adultes, c'est pire. Voilà pourquoi il est plus difficile de faire rire que de faire pleurer.

Pascal ne comprenait pas. Pour lui, une comédie était bien plus simple qu'un drame qui faisaient venir les larmes. En résumé, la Liste de Schindler avait demandé à Spielberg bien plus d'efforts que Arrête-moi si tu peux, du même réalisateur.

- C'est la plus grande mystification que le monde de l'art et la culture nous a gratifié depuis que le monde est monde. Les amuseurs ont toujours eu mauvaise presse. Coluche n'a été encensé qu'après son rôle dramatique dans Tchao Pantin et il est devenu une référence grâce à son action pour les Restos du Cœur. Ceux qui font venir

les larmes reçoivent Oscars et toutes les récompenses du métier. Pourtant il est bien plus difficile de faire rire que de provoquer la tristesse. Et la raison est tout simple.

Si on pleure toujours dans les mêmes circonstances, on ne rit pas des mêmes choses. Il faut savoir s'adapter. Il n'existe pas de blague universelle, à part celle de la peau de banane peut-être. C'est même pas sûr. Raconte une anecdote amusante à cent personnes, tu en auras toujours deux ou trois à qui cela ne fera pas rire. Et puis, le rire est antérieur aux larmes. C'est la première émotion que l'homme ait connue. Lorsque nous rions, nous redevenons des hommes des cavernes et ça ne nous plait pas. Voilà pourquoi l'intelligentsia méprise le rire.

Pascal chercha des exemples à opposer à cette thèse. Il n'en trouva pas.

Les deux clowns passaient de chambre en chambre.

- On n'en fait pas un peu trop, là?

- Penses tu! Plus c'est gros, plus c'est drôle. Ces enfants n'ont pas le loisir de rire beaucoup en ce moment, certains n'ont même jamais connu les joies d'une enfance toute simple, sans hôpital, sans traitement, sans examens, sans douleur. Alors, lorsque le rire est déclenché, tu peux y aller à fond.

Et c'était vrai. La simple intrusion des deux olibrius dans la chambre trop stricte, trop sérieuse d'un hôpital sans âme, déclenchait les sourires puis les rires. Le show n'omettait aucun effet, même les plus faciles, les plus téléphonés.

Les enfants en redemandaient.

Les accessoires connurent un grand succès. Le chapeau de Louis qui envoyait de la fumée bleue ou verte, qui arrosait de faux pipi ou qui explosait carrément, laissant sortir une bosse qui grandissait à vue d'œil recueillait des applaudissements. Mais la rose sauteuse de Pascal était aussi appréciée à sa juste valeur. Il se prit au jeu et s'amusa comme un petit fou.

- Ca faisait quelque temps que je n'étais pas venu ici, précisa Louis. Il y a beaucoup de nouveaux pensionnaires. Ca me désole tous ces nouveaux cas déclarés. On dirait que notre civilisation court à sa perte. On avale tant de cochonneries, on respire un air immonde et on a tous une vie de fou, y compris les enfants qu'on ballote d'une garderie à une maternelle en leur faisant faire le plus d'activités possibles. On a tous peur que nos chérubins deviennent débiles à ne rien faire, rien que jouer. Mais le jeu est l'activité principale des enfants. C'est même la base de la vie des mammifères et, à trop vouloir péter plus haut que son cul, l'humain a tendance à oublier un peu trop vite, un peu trop souvent, qu'il n'est qu'un mammifère.

Tandis qu'il se démaquillait, Louis devisait comme un vrai sociologue. Ne l'était-il pas, en effet?

- Il y a deux mois, j'ai animé un nouvel atelier. C'était à la défense, dans le quartier des affaires. J'avais une vingtaine de petits patrons d'entreprises, de grands cadres de l'administration, des gars avec des responsabilités comme ça (et il tendit son bras droit tandis que sa main gauche, doigts serrés, se posait au niveau de l'épaule). Tu sais pourquoi il étaient là?

Tous sortaient d'une dépression, assortie parfois de tentatives de suicides. Des mecs mal dans leur peau. Aussi perdus que des pauvres chômeurs en fin de droit. Et pourtant tu verrais leurs responsabilités, ça te ferait peur.

Et tu sais ce qu'on a fait toute la journée? Neuf heures de temps. On a joué, mon pote! Ouais. A des jeux de société tout bêtes, certains même assez crétins. Pour exorciser le trop plein de responsabilité, évacuer le sérieux de leur vie. Pendant toute une journée, je n'ai eu devant moi qu'une équipe de gamins de sept ans, pas une poignée de dirigeants de la cinquième puissance mondiale.

C'était ça, l'objectif. Les faire régresser. Dans le bon sens du terme, tu vois? Leur

faire reprendre conscience qu'ils ne sont que des humains à peine sorti de l'âge de pierre et qu'ils ont besoin de chaleur humaine et de jeux. Des rapports simples.

Ca fait deux mois. Et hier matin, je reçois un rapport émanant de l'institut qui avait mis ce projet en place, sans trop y croire. Dix neuf des vingt personnes présentes se sentent mieux sur leur lieu de travail. Et pour cause : six d'entre eux ont carrément changé de job. On me demande déjà de mettre en place quatre nouvelles sessions. Tu sais, je crois même que je vais planter mon boulot au vidéo club. Ca commence à me gaver de ne plus louer que des films de cul ou des merdes de baston.

Les deux amis dinèrent ensemble dans un petit restau chinois de la rive gauche qui ne payait pas de mine mais où le spectacle était dans l'assiette.

- Tu vois, en ce qui concerne la gastronomie, je dirais que c'est l'exact inverse de la clownerie : mois c'est clinquant, mieux ça marche.

Au moment de se quitter, Pascal avoua qu'il avait passé une excellente soirée... y compris le diner chinois. Il ne mentionna pas une seule fois les péripéties du galet. Il avait même oublié de prendre des nouvelles de Colette.

Les deux hommes se séparèrent sur le trottoir qu'une récente averse rendait luisant comme dans les films des années trente.

Louis lui narra une dernière anecdote.

- Tu savais que le rire peut tuer?

Pascal pensa qu'il ne croyait pas si bien dire.

Devant l'étonnement de Pascal, il enchaina.

- Un type voulut un jour perpétrer le crime parfait. Il choisit sa victime, une jeune femme qu'il ne connaissait même pas. Il la séduisit. Il était pas mal de sa personne. Il la fit venir chez lui. Lui offrit le fameux dernier verre qui n'est, comme chacun le sait, qu'un préambule à de plus tendres activités. Il lui demanda de se déshabiller et pour l'encourager, il se dévêtit de concert. Il l'attacha à une chaise. Après un refus de principe, la jeune fille, toute émoustillée, se laissa faire. Il avait bien lié les bras et les jambes avec des foulards de soie très douce. Des liens qui ne laisseraient aucune trace si la victime se débattait. Alors, il commença à lui prodiguer des chatouilles de plus en plus légères, aux endroits les plus irrésistibles. La jeune fille riait aux éclats, ne comprenant pas très bien cette nouvelle déviance sexuelle ni où il voulait aller. Très vite, elle s'époumonait à ne plus pouvoir reprendre son souffle. Elle essayait de prononcer quelques mots pour qu'il arrête. Au bout de dix minutes, son visage était rouge à éclater. Elle se tortillait sur son siège afin de se défaire des liens, d'échapper à cette torture, mais les attaches étaient solides. Son rire n'était plus de plaisir mais de douleur. Son ventre la torturait, ses poumons ne trouvaient plus assez d'air, sa gorge se nouait. Bientôt ses membres se secouèrent de spasmes, sa figure devint violette, puis bleue du manque d'oxygène qui asphyxiait ses poumons, faisait accélérer son cœur. Son tortionnaire avait stoppé depuis quelques minutes les chatouillements mais elle continuait de suffoquer. Il se tenait là, devant elle, les bras croisés. Elle rendit son dernier souffle dans un hoquet immonde. De la bave sortait de sa bouche. Ses yeux étaient révulsés. Une vraie crise cardiaque.

L'homme détacha précautionneusement les liens. Aucune marque aux poignets ni aux chevilles. Il la rhabilla et la traina dans la cage d'escalier où il la disposa comme si elle avait eu un malaise en grim pant les marches. Puis tranquillement, il appela police secours et le Samu. Il fut entendu comme témoin par un inspecteur de la brigade. Aucune charge ne fut retenue contre lui. On conclut à une crise cardiaque, étayée par le fait, et le jeune n'en savait rien, que la jeune femme prenait des médicaments et que son taux d'alcoolémie dépassait de peu la limite ce soir-là.

- Et ça c'est passé quand? Comment es-tu au courant?

- Ca ne s'est jamais passé, gros nigaud. C'est simplement le sujet d'un roman que j'essaie d'écrire.

Pascal était bluffé.

- Et... il s'appelle comment, ton roman?

- A mourir de rire.

## - 11 - Visite nocturne

Tard le soir, il s'était rendu à l'hôpital. Les visites n'étaient autorisées que jusqu'à vingt et une heures. Il appela le docteur Longjumeau sur son portable mais celui-ci était sur répondeur. Visiblement, l'appareil était un téléphone professionnel qui ne quittait pas l'enceinte de l'hôpital. Une fois rentré chez lui, le médecin était injoignable. Il demanda des précisions au standard sans plus de succès. Il erra un temps dans les couloirs déserts. Se renseigna auprès d'infirmières à l'étage où était hospitalisée Colette. Il se fit vertement tancer.

- C'est un hôpital ici, Monsieur, pas un parc de loisir ni un musée. Les visites sont autorisées de treize heures à vingt et une heures. Veuillez quitter immédiatement les lieux.

Il monta toute une histoire, parlant de sa grand-mère victime d'une crise cardiaque dans la journée, qu'il avait traversé toute la France pour venir et qu'il était franchement désolé, mais il n'avait pu arriver plus tôt. Il avait des accents sincères, ce qui l'étonna le premier. Cette séance de clownerie lui avait donné le goût de l'artifice, l'envie de jouer un rôle. L'infirmière inspecta le visage de Pascal. Elle n'était pas véritablement convaincue mais consentit à se renseigner. Elle avait pris sa garde nocturne il y a deux heures.

- Vous savez quelle chambre c'est?

Officiellement, dans son rôle du petit fils choqué, il répondit qu'il ne savait pas.

- Eh bien suivez-moi. Mais je fais là une exception au règlement, que ce soit bien clair.

L'infirmière consulta un registre et ils se rendirent rapidement chambre 2056.

La chambre était vide.

- Elle a bien été admise à la suite d'un accident cardiaque?

Pascal dû réfréner son envie de répondre immédiatement par l'affirmative.

- C'est ce qu'on m'a dit par téléphone, oui. Son ton était hésitant.

La jeune femme passa un coup de fil, tournant le dos devant Pascal. Elle fit quelques pas dans le vestibule en prononçant des mots sans suite.

- Oui... Je vois... Ok... Vous êtes sûr? Hé bien merci tout de même.

Quand elle se retourna, Pascal avait disparu.

Il avait compris.

## - 12 - Inéxorable

Dans son petit appartement, il faisait les cent pas. Obsédé par toute cette histoire. Cela n'aurait-il jamais de fin? Il n'en pouvait plus. Quoi qu'il fasse, le destin lui échappait. Pire, on lui laissait entrevoir une issue favorable pour ensuite le plaquer au sol, écrasé par le poids de la fatalité.

Il se sentait dans la peau d'un auto-stoppeur sur une route déserte. Une des rares voitures s'arrête enfin. La portière passager s'ouvre, l'invitant à monter. Mais au moment où il arrive à la hauteur du véhicule, essoufflé d'avoir couru pour ne pas retarder son heureux bienfaiteur, l'automobile redémarre dans un ronflement de moteur et le rire moqueur du conducteur.

Il regarda le galet qui semblait le narguer, posé sur la table. S'il n'y touche pas, il n'y aura pas de message. A quoi bon savoir ce qui va arriver à l'avance puisque, de toute façon, cela se passera quoi qu'il arrive. On ne peut pas modifier l'avenir.

Lui revint en mémoire le scénario de ce film à succès, surfant sur une science fiction de pacotille. Le héros, projeté dans un passé récent, influe sur le cours des choses et finit par changer le présent.

Les machines à voyager dans le temps ont toujours eu la faveur des studios de cinéma. N'est-ce pas merveilleux de se dire que les choses ne sont pas immuables? Qu'on peut changer l'histoire mieux qu'avec de simples « si » de conversation de comptoir.

Pascal repensa à sa vie. Il avait fait des choix. Une multitude. Rien que pendant cette journée écoulée cela se chiffrait par dizaines. Quelles étaient les implications finalement? Qu'est-ce qui avait changé dans sa vie? Et dans combien de vies était-il intervenu? Pouvait-il mesurer le poids des décisions qui influençaient le cours des choses? On avait choisi pour lui dans son enfance. Choisisait-on encore de la suite de son existence?

Ce soir, Pascal était défaitiste. Si l'on pouvait modifier le présent en remontant le temps, ce ne pouvait être que dans les studios à Hollywood. Il était même persuadé que nos choix d'aujourd'hui n'avaient qu'une faible influence sur demain. Il était découragé, déprimé, anéanti.

Il se souvint de cette nuance qu'un ami, fêru de romans policiers, lui avait transmise un soir.

- Tu sais, un polar, c'est toujours un peu la même rengaine. Un crime. Des suspects. Une enquête. Des rebondissements. Un coup de théâtre. Fin. Et puis il y a les vraiment très bons polars. L'auteur n'hésite pas à avouer d'emblée qui a fait le coup, le lecteur est immédiatement dans la confiance et c'est encore plus fort parce que, là, l'intensité psychologique est à son comble. On sait où l'on va mais on se demande bien comment et si on va arriver à bon port.

Pascal fit demi tour. Il souleva le galet maudit à l'aide d'une pelle à tarte et le jeta dans le sac plastique qui servait de poubelle. Il ficela le tout. Descendit sur le trottoir et balança le sac d'immondices dans la première benne venue.

Lorsqu'il remonta, son esprit était débarrassé d'un grand poids. Oui, il y aurait d'autres victimes demain. Chaque jour, le monde apporte son lot d'atrocités. Personne n'y peut rien.

Il était presque minuit. Pascal sirotait une tisane devant un vieux film en noir et blanc pêché sur une chaîne de télé qu'il n'aurait su nommer. Sur l'écran, les personnages jouaient avec la lumière et les nuances étaient plus importantes qu'avec une pellicule

couleur. Le jeu d'ombres révélait les sentiments des protagonistes. La lumière, tellement travaillée, devenait un personnage à part entière. Pascal n'avait jamais remarqué ces détails. L'héroïne portait des toilettes superbes, son amant un costume tombant impeccablement et un large feutre qui dissimulait plus ou moins une partie de son visage. Pascal comprit l'intention du metteur en scène. En assombrissant de temps en temps la face du héros, on donnait le sentiment au spectateur que l'homme cachait des choses. La lumière ou l'absence de lumière révélait les sentiments des protagonistes. Fort. Très fort.

Il voulut appeler Julie, mais au même moment, le portable sonna. Il décrocha aussitôt, persuadé que c'était elle qui appelait, traduisant une sorte de transmission de pensée.

« Pascal Lambert inculpé d'assassinat sur la personne de Julie Galant. »

## - 13 - Préphone

- Allo, Julie? Je ne te dérange pas? Il faut absolument que je te voie demain matin.

- C'est encore cette histoire de prédictions?

- Oui, c'est absolument ça.

Il raccrocha. Avala deux somnifères et tomba dans un profond sommeil.

Il était neuf heures et le soleil brillait de toutes ses forces. Après un petit déjeuner dont il avait le secret - ce matin : lasagnes de courgettes et poireaux, côtelette de porc et tartines grillées englouties à l'aide d'un énorme pichet de thé vert - il s'était douché, habillé et était sorti de son appartement en prenant l'escalier de service. Il n'avait pas refermé la lourde porte donnant sur la rue qu'un homme d'une cinquantaine d'années, un chapeau mou masquant l'absence de cheveux et une cravate stricte sur un costume sévère, l'abordait.

- Monsieur Lambert. Pascal Lambert?

- Oui, c'est moi. Que me voulez-vous?

- Je dois vous parler. C'est assez urgent.

- Il se trouve que j'ai une journée chargée, justement. C'est à quel sujet?

- Accompagnez-moi jusqu'à ma voiture. Nous serons plus tranquille pour bavarder et vous pourrez bénéficier du transport.

En temps normal, Pascal n'aurait jamais suivi l'inconnu. Il aurait menacé d'appeler les forces de l'ordre et aurait continué son chemin. Mais, ce matin, il était un autre homme. Tout lui semblait futile, superficiel et dérisoire. Tout, excepté une seule chose, une seule personne : Julie.

Une spacieuse berline noire aux vitres teintées les attendait. On pensait immédiatement à un milliardaire désœuvré plutôt qu'à un inspecteur de la police. Les sièges en cuir crème étaient vraiment confortables. L'homme ouvrit une petite trappe entre les deux et proposa :

- Vous désirez boire quelque chose? Vodka, jus de fruits, expresso...

Pascal repensa à son copieux petit déjeuner, il avait lui-même pressé les deux oranges bien juteuses à la pulpe délicieusement acidulée. Il déclina l'offre.

L'homme sortit une petite pastille à la menthe qu'il suçota pendant tout l'entretien. Pascal sentait les émanations mentholées lui titiller les narines, mais c'est surtout les paroles de l'inconnu qui le mirent mal à l'aise.

- Monsieur Lambert... ou puis-je vous appeler tout simplement Pascal?

- Si vous voulez, Monsieur...

- Mon nom n'a aucune espèce d'importance, vous savez. Pascal, pensez-vous que l'humanité a un but, une intention?

- Vous ne m'avez tout de même pas fait monter dans cette luxueuse berline pour parler philosophie?

- Pascal, c'est au contraire une question de la plus haute importance. Etes-vous convaincu que l'homme doit s'extraire de sa condition animale pour accéder à un nouveau degré de spiritualité?

- Ne me dites pas que vous êtes un de ces prédicateurs qui annoncent la bonne parole de Jésus ou d'un autre gourou illuminé.

- Je ne crois pas, Pascal, que le Christ fut un... illuminé, comme vous semblez le penser. Mais la question n'est pas là. Qu'importe l'étiquette de la bouteille, le principal est le breuvage qu'elle contient. Pourquoi, à votre avis, une conscience s'est-

elle développée dans le cerveau humain? Développée à ce point que nous sommes en train de disserter sur l'avenir de l'humanité par exemple.

Pascal ne voyait absolument pas où l'homme voulait en venir. Il se doutait pourtant que ces considérations philosophiques n'étaient qu'un préambule.

- En fait, je ne me suis jamais posé la question. Vous savez, je suis plus terre à terre que vous ne le pensez.

- En êtes-vous vraiment si sûr, Pascal?

L'homme avait l'œil brillant de celui qui connaît un secret et qui veut le faire partager à un élu de son choix. Quel lui voulait cet étrange personnage? Qu'avait-il à lui vendre?

- Je ne suis pas un commerçant, Pascal, pas un banal vendeur de tapis. Et pas davantage un recruteur quelconque pour une de ces dangereuses sectes qui annoncent l'apocalypse pour demain afin de détrousser ses proies. Mon rôle est totalement désintéressé. Enfin, en ce qui concerne tout ce qui matériel. La poussière retourne à la poussière, pour rester dans le domaine religieux. Il existe quelque chose de plus, comment dire, de supérieur à toute cette vulgarité.

A ce mot, sa bouche avait eut un rictus de dégoût.

Il regardait Pascal fixement.

- Vous n'avez pas répondu à ma question. Pensez-vous que l'humanité ait une intention?

- C'est plutôt à Dieu qu'on prête ce genre de volonté, non?

- Laissez Dieu où il se trouve, sûrement nulle part d'ailleurs ou dans la tête de ceux qui veulent une réponse trop facile à leur angoisse.

- Qu'entendez-vous par « intention » de l'humanité?

- C'est tout simple. Les animaux, du moins ce que nous en savons, ne connaissent que le présent, un peu le passé, dans lequel ils piochent leur expérience mais jamais le futur. Il n'y a pas de préméditation chez l'animal. C'est ce qui le rend heureux d'une certaine façon. Ne pas se soucier du lendemain.

- Bien heureux les simples d'esprit.

- Oui, tout juste, Pascal. Encore la religion, n'est-ce pas? Je ne dis pas qu'elle est nocive mais elle apporte de mauvaises réponses tout en posant les bonnes questions, je dois le reconnaître. La plus grande peur de l'homme c'est sa mort. Et depuis toujours, enfin depuis que l'homme s'appelle l'homme, il a voulu trouver des réponses à cette ultime question : qu'y a-t-il après le grand saut?

- Vaste sujet.

- Comme vous dites, Pascal. De tout temps, l'homme a voulu contourner le spectre de la mort. Voilà le terreau de toutes les religions. Apporter une réponse simple, comprise par tous, spécialement les plus humbles.

L'homme au chapeau mou se tut. En l'observant attentivement, on discernait des rides sur les ailes du nez. De minuscules ridules qui se plissaient lorsqu'il semblait réfléchir à quelque chose. Ce n'était pas commun. Toute son attitude était d'un grand calme, un peu de cette sérénité qu'on ne voit que chez les moines bouddhistes, pourtant il était clair qu'il n'utilisait que rarement le premier degré.

- Certains ont trouvé dans l'art un moyen d'échapper à l'oubli.

- Dans l'art?

- Parfaitement. Il y a plusieurs moyens d'échapper à la mort sociale. La plus répandue est de faire des enfants et permettre à son ADN de survivre. C'est le fondement de la nature, de la vie. Se reproduire et tout mettre en œuvre pour que ce soit moi plutôt qu'un autre qui féconde la femelle.

- C'est un peu machiste comme réflexion, non?

- Dans un sens, oui. Mais n'oublions pas les stratagèmes mis en œuvre par elles. Je parle de la nature en général, pas des relations hommes-femmes, que ce soit bien clair.

- Et l'art dans tout ça?

- Hé bien, c'est une façon de passer à la postérité. Mozart, Van Gogh et Voltaire existent encore même si leurs squelettes commencent à prendre de la bouteille. Mais il y a d'autres moyens d'accéder à un niveau supérieur. Contrôler sa vie et sa destinée par exemple.

L'homme au chapeau commençait à intéresser Pascal. Il ne pensait plus du tout à Julie. La discussion allait prendre une tournure plus familière aux préoccupations qui le tourmentaient depuis moins d'une semaine.

- Maintenant, une nouvelle question, Pascal. Pensez-vous que le futur soit écrit?

- Le futur sera ce qu'il doit être, non? Qui peut savoir ce qui se passera demain? Et qui a envie de savoir?

- Très juste, très juste. Vous êtes quelqu'un de brillant, Pascal. Si, si, ne démentez pas. Un sourire démoniaque était apparu sur le visage qui ne laissait trahir aucune émotion, d'où aucune expression n'était lisible. L'homme communiquait uniquement avec ses mots. Pas un trait ne corroborait ou bien n'infirmait ses dires comme c'est généralement le cas. Cet homme pouvait mentir sans qu'un détail ne le dénonce. Une machine.

- Pourtant, c'est grisant de connaître à l'avance ce qui va se passer, non?

Pascal se sentit soudain envahi d'un souffle glacé sous le regard perçant de l'homme. Il lui semblait que cet inconnu savait tout. Vraiment tout. Il en eut un frisson qui n'échappa pas à son interlocuteur.

- N'est-ce pas? Ça fait froid dans le dos quand on y réfléchit bien. Surtout lorsqu'on fait mieux qu'y réfléchir d'ailleurs. Il faut le vivre. Mais, qu'y a-t-il de si effrayant, après tout? Les ingénieurs de Météo France prédisent bien le temps qu'il va faire et les moyens technologiques modernes leur permettent d'avoir raison à 95%. Les experts peuvent connaître à plus ou moins longue échéance le cours de l'économie mondiale. Des chercheurs, sur la base d'études poussées et grâce à de précieux calculs peuvent déterminer quel sera la direction que prendra telle ou telle région du monde. On peut agir ainsi sur quantité de choses. Demain n'est pas si aléatoire.

Pascal voyait clairement maintenant où il voulait en venir. Il repensa à Julie. Au galet.

- Tout ne pas se prévoir, vous le savez bien.

L'homme ignora sa réflexion en forme de question.

- Connaissez-vous la prospective, Pascal?

Et sans attendre une hypothétique réponse, l'homme enchaina.

- La science des prévisions. D'énormes sommes d'argent sont mises en jeu. Parce que connaître l'avenir est l'enjeu de... demain, justement.

A nouveau l'homme s'interrompt. Non qu'il chercha ses phrases. Il semblait bien au contraire maîtriser parfaitement tout son discours, comme si celui-ci avait été écrit, relu et écrit à nouveau, peaufiné. Il ménageait tout simplement ses effets. Comme le meilleur des acteurs, il savait jouer avec les pauses et les silences. Cependant son visage restait de marbre et son ton n'avait aucune modulation.

- A l'époque de l'homme des cavernes, celui qui avait le pouvoir était celui qui avait le plus de muscles, qui savait le mieux manier le gourdin. Le plus violent en somme. Lorsque l'homme s'est sédentarisé, ce pouvoir est passé dans les mains des propriétaires terriens. Celui qui nourrissait.

Avec l'avènement de la religion le pouvoir est venu sur les épaules des hommes d'église. Celui qui avait les réponses aux questions. Puis on a compris que le plus grand pouvoir était celui du peuple lui-même et sous couvert de démocratie, la

politique a pris le dessus. Celui qui représentait le peuple.

- Vous oubliez les guerres, la force qui a toujours dominé le monde.

- Non, je ne les oublie pas. Faire la guerre, taper sur son voisin, ce n'est pas ça le pouvoir. La preuve irréfutable est que tous ces conflits sanctionnent les méchants, ceux qui ont tort, en dernier lieu.

Pascal réfléchit. En effet, toutes les guerres voyaient, au final, la bonne cause l'emporter. Sauf...

- Je ne pense pas que les amérindiens furent les méchants. Et pourtant on leur a volé leur terre et réduits à néant.

- Le constat est correct, mais ce n'est par la guerre ou la violence que les blancs ont saccagé ces populations comme ils ont saccagé la nature. C'est par la science. Ce fut le nouveau pouvoir. Les peuplades sud-américaines furent décimées davantage par le virus de la grippe que par les baïonnettes des conquistadors.

On arrive alors au XX<sup>e</sup> siècle et cela prend plus de finesse. L'information. Que ce soit par l'éducation (les jeunesses Hitlériennes ou les camps de rééducation du président Mao), la presse et la radiodiffusion (le « j'accuse » de Zola ou l'appel du 18 juin 1940) ou encore la publicité qui nous dicte ce que nous devons consommer, ce que nous devons faire, ce que nous devons penser.

Une nouvelle pause. L'homme laissait Pascal digérer toute la démonstration.

- Et, à votre avis, quel sera le prochain pouvoir?

Pascal n'avait pas besoin de répondre. Il savait déjà que l'homme allait lui parler du galet. C'était sûrement lui l'expéditeur. Cela devenait passionnant. Il aurait dû être déjà aux côtés de Julie pour la protéger, mais il savait qu'il était plus utile d'écouter les révélations que son interlocuteur ne manquerait pas de lui faire.

- Le futur n'est pas écrit, non. Le destin n'existe pas. Pour schématiser, il convient d'imaginer un arbre gigantesque. Le tronc c'est le présent. Les racines, le passé. Les branches, l'avenir. Encore que l'image ne soit pas tout à fait exacte. Le tronc est le résultat des racines. Du point de vue où l'on se place, toutes les racines semblent coïncider en un seul point et c'est normal. Tout ce qui s'est déroulé dans le passé aboutit à aujourd'hui. Mais on oublie, de par notre position privilégiée, toutes les racines perdues qui n'ont abouti à rien, tous ces passés qui ne sont pas devenu des futurs.

Quel serait le présent actuel si une météorite n'avait pas causé l'extinction des dinosaures? Sûrement qu'ils auraient disparu un jour ou l'autre, enfin un siècle ou l'autre. Mais quand? Dans quelles conditions? Et en laissant la place à quoi, à qui?

Chaque jour des milliards de milliards de possibilités influent sur la seconde suivante, que dis-je le millième de seconde. Le fait que nous ayons cet entretien change forcément le futur.

Pascal commençait à avoir la sensation que sa tête tournait, prise dans un tourbillon vertigineux. L'homme démontrait sa théorie et il imaginait le monde avançant sur une route parmi les milliards de possibilités qui s'offraient à lui, comme à un gigantesque carrefour et cela, à chaque millième de seconde. Un aiguillage démesuré qui se présentait à chaque instant avec d'infimes subtilités. Une idée lui revint.

- C'est comme cette histoire improbable du battement d'aile du papillon...

- ...Qui provoque un tsunami à l'autre bout du monde, termina l'homme. Bien sûr. Mais il n'y a rien d'improbable dans cette idée, c'est même la base de notre raisonnement. Chaque geste que nous faisons, le plus petit incident de notre vie a une conséquence. Souvent cela nous dépasse puisque nous n'en avons pas conscience.

- Là, je ne comprends pas. On serait alors tous irresponsables, agissant sans se rendre compte des conséquences?

- Parfaitement. Je vais vous donner un exemple. Vous croisez un sdf qui fait la manche. Vous lui donnez quelques pièces. L'homme qui n'a pas mangé depuis deux jours, entre dans une boulangerie et achète une baguette. Sur le comptoir, il repère une annonce qui demande des bras pour décharger une cargaison. Il se fait embaucher. On le remarque dans son travail et on lui propose à nouveau de nouvelles manutentions. Conscientieux et capable, en quelques mois il dirige lui-même une équipe de manutentionnaires. L'idée lui vient alors de montrer sa propre société. Lorsque vous croisez à nouveau cet homme à qui vous aviez donné deux euros, il est le responsable d'une importante société de déménagement à laquelle vous faites appel. Mais pendant tout ce temps, vous ne saurez jamais que vous êtes à l'origine de ce bouleversement dans la vie d'un homme, et dans la vie de plusieurs autres, par ricochet.

Pascal était pensif.

- Belle leçon sur l'aumône.

- Attendez! Il se peut également qu'après avoir empoché votre pièce, l'homme traverse sans attention la rue qui le sépare de la boulangerie et se fasse renverser. Ou qu'il investisse dans un litre ou deux de vin plutôt que dans un morceau de pain. Coma éthylique. Il peut aussi déclencher par sa seule présence dans la boulangerie une altercation. Et avez-vous pensé que ces deux euros que vous lui avez donné, vous ne les donnerez pas au prochain clochard que vous croiserez qui, lui, aurait eu la chance de notre premier scénario.

- Hou lala, ça donne le tournis.

- Tout à fait. Mais revenons à ce qui nous intéresse.

Le regard de l'inconnu avait pris un air sérieux et perçant, comme s'il essayait de communiquer avec Pascal directement par la seule pensée. Sa voix retrouvait du même coup des intonations plus graves. L'amusement était passé, on allait parler de choses importantes.

- Vous possédez quelque chose de très précieux, Monsieur Lambert.

Porté par la discussion légère qui venait d'avoir lieu, Pascal pensa instinctivement que l'homme voulait lui parler de dons qu'il détenait au fond de lui-même, comme tous ces charlatans qui vous font croire en votre propre richesse pour mieux vous dépouiller de votre pécule.

Pascal essaya de répondre comme un enfant à qui le maître aurait posé une question de Géographie ou d'Histoire.

- La possibilité d'intervenir sur mon propre futur et celui des gens que je croise?

- Oui, fit l'homme visiblement agacé. Mais cela tout le monde le possède. Vous, vous détenez un objet unique.

Pascal vit le galet posé sur la table de son salon, il le sentit devenir chaud dans sa main, l'entendit annoncer une nouvelle catastrophe avec cette voix métallique. L'objet démoniaque. Machinalement, il répondit.

- Je ne l'ai plus, si c'est du galet que vous voulez parler.

L'inconnu montra immédiatement des signes d'anxiété, comme s'il traversait une zone de turbulences intérieures.

- Vous ne l'avez plus?

Sa voix n'était plus aussi sûre d'elle. Les traits impassibles de son visage commençaient à se contracter.

- Qu'en avez-vous fait, Monsieur Lambert?

Le ton devenait presque menaçant, intimidant.

- Je l'ai simplement jeté. En fait, je ne veux pas savoir ce qu'il va arriver puisque, de toute façon, on ne peut rien changer au futur.

Il se garda bien de parler de l'annonce concernant Julie. Maintenant, il doutait que

l'homme était l'expéditeur de l'objet.

- Jeté où?

- Dans ma poubelle, là où il aurait dû rester depuis le début.

- Et elle est où cette poubelle?

Pascal consulta tranquillement sa montre. Il avait la douce sensation que c'était lui, maintenant, qui dirigeait la conversation. Il possédait cette profonde sérénité qui n'appartient qu'à ceux qui dominent une conversation.

- A l'heure qu'il est, je dirai qu'il est en train d'être incinéré dans un des nombreux centres de traitement des déchets de la capitale.

- Il n'y a pas un moment à perdre. Suivez-moi!

Mais Pascal demeurait tranquillement assis dans la luxueuse berline de l'homme au chapeau.

- Vous ne comprenez pas, Monsieur Lambert, ce n'est pas une simple question de vie ou de mort, même d'un de vos proches. C'est de l'avenir du monde que je vous parle, peut-être même de la survie de l'univers.

Pascal regardait, amusé, cet homme si sûr de lui il y a encore cinq minutes, réagir comme le dernier des angoissés traité au prozac. Un moment il avait cru à ces histoires de prospectives, que le futur était juste une voie possible parmi des milliards de possibilités et qu'on pouvait, si humble soit-on, le modifier. Mais à présent, il comprenait que l'inconnu s'était échappé d'un quelconque centre de traitement psychiatrique. C'était un fou, certes, mais il était peut-être dangereux.

- Vous me prenez pour un détraqué, un névrosé et sûrement paranoïaque au dernier degré, Monsieur Lambert. A votre place, je ne sais pas comment je réagissais, je vous l'accorde. Pourtant il n'y a rien de magique dans tout ceci, tout au contraire. Les meilleurs scientifiques du monde se penchent en ce moment même sur le problème. Des sommes astronomiques sont en jeu. Comme je vous l'ai déjà dit, le prochain pouvoir sera détenu par celui qui pourra prévoir les grandes orientations à venir, celui qui saura anticiper et choisir la bonne voie.

L'homme arrêta soudain son discours. Il regardait Pascal comme s'il avait pitié de lui, comme s'il se rendait au chevet d'un malade du cancer en phase finale. Il reprit sur un ton didactique.

- L'enjeu est plus économique que politique, vous savez. Rappelez-vous comment on imaginait l'an 2000 dans les années 50 ou 60. Vous êtes peut-être trop jeune, mais seulement 40 ans avant le XXI<sup>e</sup> millénaire, on représentait une société ultra robotisée où l'on allait passer son weekend sur la Lune, où l'on régissait la météo comme on plante du maïs, où l'on ne mangerait que des pilules et on se déplacerait dans des voitures volantes à mac dix. Et pourtant, personne, absolument personne, n'avait prévu la domination du téléphone portable ni de l'internet. Croyez-moi, Monsieur Lambert, les enjeux sont considérables.

- Et vous pensez qu'un simple galet récepteur peut vous annoncer quel sera le mode de vie dans cinquante ans? Pour le moment, il s'est contenté de prédire la mort de gens proches pour le lendemain, avec une redoutable efficacité je dois le reconnaître.

- Peut-être n'avez-vous pas su l'utiliser, cet objet?

- Désolé, il ne m'a pas été livré avec le mode d'emploi.

L'inconnu au chapeau regardait Pascal, amusé, de ce regard qu'ont les adultes devant un enfant qui doit reconstituer un puzzle simple ou introduire des formes géométriques dans les emplacements prévus.

- Vous ne vous êtes jamais demandé qui vous avait fait parvenir ce... galet comme vous dites.

Pascal rebondit sur l'hésitation de l'homme concernant le nom du portable.

- Comment l'appelleriez-vous?
- Quelque chose comme un Préphone. Nos amis américains aiment utiliser le terme Fare, une contraction de Fate Receiver, récepteur du destin si vous préférez.
- Si je comprends bien, je n'ai pas eu l'honneur de posséder un objet unique?
- En effet. Il existe une dizaine de Préphones semblables au votre dans le monde. Cela reste tout de même rare et, donc, précieux. Nous n'avons pas idée de qui aurait pu vous envoyer cet objet ultra secret, utilisant les dernières innovations techniques. Nous espérions remonter jusqu'à lui par votre intermédiaire.
- Tout à coup le discours de l'homme semblait faux à Pascal. Comme répété, peu naturel, un speech d'homme politique qui doit minimiser les mauvais résultats de son économie ou le ralentissement des réformes promises.
- Si c'est de la haute technologie, vous ne devriez avoir aucun mal à le localiser. On est bien capable de nous jours de retrouver un simple portable par les signaux réguliers qu'il envoie.
- Vous ne comprenez pas, Monsieur Lambert. Le Préphone n'est pas un simple téléphone comme vous dites et, de surcroît, il n'émet aucun signal, il se contente de réceptionner, c'est tout.
- Je l'ai bien entendu émettre des messages, moi.
- Ce n'était qu'une option, une sorte de rapport si vous voulez.
- Le Préphone permet de collecter tous les futurs possibles au niveau mondial, mais on peut aussi le programmer pour ne s'intéresser qu'à un lieu précis.
- L'homme sentait qu'il ne servait à rien d'entrer dans des considérations techniques ultra secrètes d'une part et auxquelles Pascal n'y entendait de toute évidence absolument rien. Il fit un geste de la main comme pour balayer l'air devant lui.
- Bref, le Préphone est avant tout un récepteur comme je vous l'ai dit. Il collecte des milliards d'informations et les recoupe, en affine des possibilités, et grâce à un programme très élaboré est capable de se frayer un chemin parmi toutes les hypothèses. Ainsi, l'annonce d'un tel fait à vingt quatre heures devient plausible. Inéluctable même.
- Ca, j'avais constaté merci.
- Pascal repensa soudain à la soirée d'hier.
- Mais, attendez! Comme je vous l'ai dit, j'ai jeté ce... préphone et j'ai quand même reçu une prédiction sur mon propre cellulaire.
- Et alors? Cela ne change rien à l'affaire. Un préphone peut renvoyer son signal sur n'importe quel récepteur dans un rayon de quelques dizaines de mètres, comme une connexion Bluetooth par exemple. Vous auriez tout aussi bien pu recevoir le message par l'intermédiaire de votre récepteur télévisuel ou n'importe quel poste de radio.
- L'homme eut l'air excédé.
- Ce n'est pas ce qui nous intéresse, Monsieur Lambert.
- Hé bien, moi, ce qui m'intéresse, c'est que ma meilleure amie doit mourir aujourd'hui. Et j'ai bien envie de mettre tout en œuvre pour la sauver, voyez-vous.
- Il avait déjà enclenché la manette d'ouverture de la porte de la grosse berline allemande. La portière s'ouvrit avec un bruit mat, comme étouffé, une preuve qu'on était en sécurité lorsqu'on la refermait sur soi.
- Réfléchissez-y bien, Monsieur Lambert. Vous ne pourrez pas changer le futur. Personne n'en est capable à ce niveau. Il faut remonter plus en amont pour influencer la cascade de faits qui aboutissent à un tel événement. Rappelez-vous l'histoire du battement d'aile du papillon. Pour que votre amie échappe à son destin (le mot parut lui écorcher les lèvres), il faut remonter dans le temps, assez loin, très loin même, juste avant la date de votre rencontre.

- Qu'est-ce que vous me chantez là? Je vais essayer de la sauver et vous ne pourrez pas m'en empêcher.
- Je sais tout cela, Monsieur Lambert, à la différence de vous qui continuez d'avancer avec vos œillères. Tout ce que vous arriverez à faire c'est confirmer la prédiction du Préphone.
- Et pourquoi faudrait-il remonter justement à notre rencontre, à Julie et moi, pour avoir une chance de tout changer.
- Parce que, en ce jour lointain, elle avait rencontré son meurtrier. Vous, Monsieur Lambert.

## - 14 - Le destin de Julie

Pascal marchait dans Paris, ne sachant où aller, ne se rappelant plus les détails des rues. Il avait oublié ses gestes effectués ce matin même avant son entrevue avec ce personnage si singulier. Il ne savait plus où il avait laissé son vélo, avait oublié son programme de livraisons pour la journée. Il avait même un doute sur sa propre identité. Quoiqu'il en pense, l'entrevue l'avait sérieusement ébranlé.

Des techniciens, des scientifiques avaient mis au point une machine capable de se frayer un chemin dans le labyrinthe inextricable des futurs possibles et, à l'occasion, de pouvoir changer le cours des choses. L'inconnu lui avait bien précisé que tout fait a une ascendance, plus ou moins longue. Un simple accident de la circulation mettait en cause les véhicules impliqués certes, leurs pilotes et leurs états émotionnels et affectifs, lui-même résultat de plusieurs autres faits. On ne conduisait pas sa voiture de la même façon si l'on venait d'apprendre la victoire de son équipée préférée que lorsque votre femme venait de vous quitter. L'état mécanique du véhicule résultait lui aussi d'un nombre considérables de paramètres. La chaussée, l'environnement. Combien de sorties de routes dues à une plaque d'huile causée par qui, quand et pourquoi? De combien de secondes fatales d'inattention, le départ d'un vol de buse sur le bas-côté, un panneau publicitaire accrocheur ou une masse nuageuse ressemblant à un baba au rhum en étaient la cause? A toutes ces données, il fallait leur trouver une cause, un départ, un moment T où l'on peut changer le cours des choses en jouant sur un simple détail. Pour éviter un carambolage sur l'A10 un Jeudi martin quatorze Avril, aux alentours de neuf heures trente, il fallait modifier des variables parfois jusqu'à vingt ans en arrière.

- Actuellement, les américains développent des stratégies visant à modifier de grandes catastrophes naturelles qui doivent avoir lieu dans les années 2080 à 2100. Les Chinois jouent sur l'évitement de conflits en extrême orient à l'horizon 2050 et Israël tente d'apaiser les tensions qui existent au moyen orient depuis plus de deux mille ans. Mais pour cela, il aurait fallu qu'ils possèdent des Préphones au temps du Roi Salomon.

Les propos du mystérieux inconnu à la grosse berline rebondissaient encore dans sa tête. Il essayait de se convaincre qu'il avait rêvé cette entrevue, que tout cela n'était que pure imagination, fantasme. Mais le Préphone existait bien, il l'avait tenu dans sa main, il avait entendu ses prémonitions dramatiques et inéluctables.

Pascal était convaincu maintenant par tout le discours de l'homme inconnu. Les spécialistes Américains, Chinois, Israelites travaillaient dans le plus grand secret à changer le futur, pour leur propre intérêt. Et pourtant, Pascal refusait de croire au destin. Le message du Préphone hier soir était clair : il serait le meurtrier de Julie. Quand, comment et pourquoi, ça il n'en savait absolument rien.

Mais il lui était inconcevable d'endosser une telle responsabilité. Julie était la personne qui comptait le plus pour lui. Elle avait toujours été à ses côtés. Comment et surtout *pourquoi* en serait-il contraint à lui nuire? Il ne pouvait s'agir que d'un accident. Il mettrait tout en œuvre pour éviter cette catastrophe. A la différence des événements précédents, il était le maillon central cette fois. Lui seul était en cause. Et il pourrait changer l'avenir, cette fois.

Une cour de récréation avec ses piailllements et ses conciliabules, ses jeux de ballons

(les garçons) et de corde (les filles), ses tractations (une revue cochonne échangée contre cinq paquets de chewing-gum) et ses intimidations (si tu ne me files pas ton stylo Batman, je demande à mon frère de te casser la gueule). Bref, l'atmosphère bruyante d'un milieu de matinée. Pascal est solitaire, adossé au muret qui sépare l'établissement ébroïcien de la grande rue non moins grouillante. Ce matin, aucun des garnements, ses souffre-douleur sans rémission ne vient l'importuner. Il respire l'air soufflé par une petite brise de printemps et, mentalement, compte les jours d'ici la fin Juin. Sa délivrance. Ses parents ont encore parlé de retourner en Savoie pour trois semaines en Aout. Il avait aimé ces grands espaces l'an passé et, plus que tout, l'impression d'évoluer en trois dimensions, l'arrière pays Normand restant désespérément plat.

D'ici là, il ira certainement passer le mois de Juillet chez son oncle, quelque part dans le Sud Ouest. Pascal n'arrive pas bien à situer l'endroit sur la carte de France de son Atlas, cadeau de Noël. Il sait que par beau temps, on aperçoit les cimes Pyrénéennes, crêtes déchiquetées comme les dents d'une scie gigantesque posée entre la France et l'Espagne. Mais l'horizon est loin et, depuis la cour de la ferme, ce ne sont que des croupes de verdure et de plantations, blé, maïs, orge, maraichage. Cela n'a pas la grandeur des panoramas alpestres mais c'est toujours mieux que cette cour de récréation qui est son enfer. Ce serait même le paradis s'il n'y avait tous ces animaux, en premier lieu les deux chiens, un berger dont il ne sait la provenance et un border-collie aux yeux vairons, un amour de chien mais la peur du petit garçon lui fait considérer le gardien des troupeaux comme un ennemi. Alors, Pascal reste le plus clair de son temps dans le grenier de l'immense grange, trois fois plus volumineuse que la maison mal éclairée par des fenêtres minuscules et voilées de lourds rideaux opaques. Là, il invente quantité de jeux à partir d'un seul dé retrouvé dans une vieille boîte à chaussures. Le hasard du petit cube en bois se substituant à un réel adversaire. Le hasard, seul compagnon de jeu des enfants uniques. Ou bien l'imagination. Combien d'étapes du Tour de France Pascal a rejoué sur les talus avoisinants, traçant des routes aux multiples lacets sur la terre rouge ou ébène des monticules entourant la ferme. Les grimpeurs de son imagination remportaient toujours la victoire, partant de loin, échappée au long cours, ou bien s'extrayant avec violence du peloton réduit dans le dernier kilomètre. Il avait même changé les noms des champions, mêlant les syllabes. Van Zoote, Delgaldos, Thévenaut, Fignolle, et les plus récents, le Roi Induras, les italiens Chiappocini, Bugnatto et le grimpeur de poche Pantanelli, le Russe Abdoujaruski, le Suisse Romingubler, sans oublier les sprinters français Jalavé et Moncassot.

Les jours de repos, Pascal descendait au bord du ruisseau et pataugeait dans ce qui restait d'eau toute l'après midi. La demie heure nécessaire au retour séchait ses vêtements. Car les mois de Juillet étaient caniculaires en Gacogne, il fallait attendre la disparition du soleil derrière la colline où les pommiers n'offraient que des fruits encore minuscules et bien verts (Pascal avait été malade comme un chien après avoir avalé à grands coups d'incisives trois futures Grany Smith) pour qu'une relative fraîcheur s'installe pour la soirée. En revanche, passé minuit, l'air devenait plus frais, comme s'il descendait des lointaines montagnes qu'il imaginait saupoudrées de neiges éternelles.

Pascal pensait au prochain été, là, épargné par ses tortionnaires habituels. Il n'avait pas vu s'approcher une petite fille toute frêle et aux couettes lui donnant un air vieillot.

- Tu peux me dire où c'est les cabinets?

Elle avait certainement bien réfléchi à qui poser la question, la petite nouvelle.

Elle était arrivée le matin même. On lui avait désigné une classe, presque au hasard. Madame Leducq avait pesté, argumentant qu'elle devait déjà se coltiner trente et un garnements et pas des plus faciles, alors merci bien.

Monsieur Grossard n'avait rien dit, s'était juste contenté d'hausser les épaules, mais le personnel de l'établissement ainsi que tous ses collègues se méfiaient de lui. Il avait une réputation de dénonciateur. Devant chacun, il ne faisait aucun commentaire mais, par derrière, il ne se gênait pas pour se plaindre à l'administration, mettant souvent en cause ses collègues.

Monsieur Duchemin avait fait valoir qu'il avait un bon collectif, que « ça tournait » bien, surtout en maths et en français (il ne se résignait pas à employer les termes enfantins mais bien plus proches de la réalité de calcul et d'orthographe qu'utilisaient chacun des enseignants).

Mademoiselle Piquet avait peur que la venue d'une fille au milieu de « ses garçons » comme elle appelait sa classe ne perturbe l'équilibre de son groupe, lourdement chargée en testostérone. Sur vingt quatre élèves, vingt et un étaient des « p'tits gars » et elle avait pris l'habitude d'englober les trois fillettes dans les mêmes qualificatifs masculins. Elle n'employait jamais le mode féminin, arguant de « mes garçons, nous allons parler aujourd'hui du Roi Henri IV ». Au fil des mois, les trois filles s'étaient vues traiter comme des garçons à tel point que, dans leurs rédactions, elles n'accordaient même plus les participes passés quand il s'agissait d'elles-mêmes ou d'une quelconque créature portant robe ou jupe. D'ailleurs, elles ne s'habillaient plus qu'en jean.

Monsieur Ripoux n'avait « que » vingt sept élèves, n'était pas aussi pervers que Monsieur Grossard, son « collectif » tournait bien mais c'était, selon lui, un gage de meilleure intégration d'un nouvel élève en cours de troisième trimestre, enfin la parité serait parfaite avec l'arrivée d'une quatorzième fille parmi ses élèves. Il accepta la petite nouvelle comme une mère poule tolère le caneton orphelin.

- Je m'appelle Julie.

Et un sourire en métal avait illuminé son visage.

- Qu'est-ce que tu as aux dents?

Cela avait intrigué Pascal, puis l'avait carrément rendu jaloux, Julie lui ayant expliqué, comme le lui avait conseillé ses parents afin d'éviter les quolibets et les moqueries, d'avancer que c'était un privilège de porter un tel attirail, que Julia Roberts en portait étant enfant et que ça lui donnait un avantage déterminant sur tous ses camarades. Du coup, Pascal fit des pieds et des mains auprès de ses parents durant de longs mois pour obtenir cette faveur.

- Mais enfin, mon chéri, elles sont très bien tes dents. Pourquoi veux-tu absolument les redresser. Les petits garçons qui portent ce genre d'appareil ont des dents de travers.

- C'est pas vrai! Et puis elle n'a pas les dents de travers et puis elle est très intelligente, et puis je l'aime et puis plus tard je me marierai avec elle!

Et il était parti en courant, les larmes débordant de ses petits yeux. Les parents n'avaient rien compris mais n'avaient pas voulu remuer le couteau dans une plaie visiblement béante et loin d'être cicatrisée. Pascal n'avait plus jamais soulevé le problème.

Là, dans la cour de récréation, il était subjugué. Avait bafouillé une vague direction à prendre, monter au premier étage et au bout du couloir, à droite.

La cloche avait sonné. Il n'avait revu la petite fille que l'après midi.

- Tu ne manges pas à la cantine?

- Ben non. Je rentre chez moi à midi.

Le soir même, Pascal avait évoqué l'idée de manger à l'école le midi.

- On ne te comprend pas, Pascal, lui répondit son père. Tu nous a dit pourtant que tes camarades n'arrêtaient pas de t'ennuyer... De toute façon, l'année est presque finie, on ne va pas t'inscrire à la cantine pour juste deux mois.

Pascal avait envie de rétorquer que ses camarades ne l'ennuyaient pas, question de vocabulaire. Les méchants n'arrêtaient pas de le martyriser, voilà, c'était plus clair comme ça. Il n'avait pas non plus insisté pour cette histoire de cantine. Pour lui, les adultes dictaient leurs lois de grandes personnes aux enfants. C'était comme ça depuis que le monde était monde. A quoi bon vouloir changer les choses? Il attendrait patiemment de devenir lui aussi, un grand. Alors, il n'imposerait jamais sa façon de voir aux enfants, promis juré.

Pascal ne sut jamais à quoi il avait échappé en ne participant pas à la vraie curée qu'aurait été sa venue dans la grande salle de la cantine. Sûr qu'il n'aurait pas mangé à sa faim tous les jours, du moins aurait-il été privé des délicieux desserts mais point des limaces et tomates pourries que les cadors des tablées faisaient avaler à leurs souffre-douleur à longueur d'année.

De même se posa très vite un problème auquel il n'avait pas pensé, encore moins Julie qui pensait s'être fait un allié dans cette cour de récréation à laquelle elle était totalement étrangère. Les mauvaises plaisanteries, les quolibets, les chamailleries qui étaient son lot quotidien allaient rejaillir de fait sur la petite fille. Un matin, Pascal prit un air sérieux de grand frère et conseilla que Julie et lui ne devaient plus se voir pendant les inter cours, mais juste en dehors de l'enceinte de l'école. Cela éviterait qu'elle ne souffre du statut peu enviable de copine du laissé pour compte, le bouc émissaire du cours élémentaire deuxième année.

Les années passèrent, ils ne partagèrent jamais la même salle de classe, mais devinrent de vrais amis. Il est rare qu'on couche avec une amie d'enfance, comme si le fait de s'être rencontré avant la maturité sexuelle interdisait des rapports plus intimes que ceux, plus chastes, que partagent un frère et une sœur. C'était une vraie frangine qu'avait trouvé Pascal un matin calme dans cette cour de récréation. La sœur qu'il n'avait jamais eu. L'attirance qu'éprouva Pascal plus tard pour les garçons ne froissa donc pas le moins du monde Julie.

Pascal se tourmentait sans fin en cette matinée. La prédiction de la veille était la plus terrible d'entre toutes. Si on lui avait annoncé la fin du monde pour cette après midi, il n'aurait pas été bouleversé outre mesure. Puis cette singulière rencontre ce matin même. Comment cet inconnu était-il au courant pour Julie? Il pensa à une machination. Son côté paranoïaque resurgit : c'était bien ça. On lui faisait croire à un futur déjà écrit et toute une organisation se chargeait de réaliser les prévisions les plus fatales. Comme dans un mauvais canular télévisuel où une équipe au grand complet laissait croire l'inimaginable à un simple cobaye, un individu lambda qui allait devenir, bien contre son gré, la vedette d'évènements extraordinaires. Voilà, c'était ça. Et, au lieu de courir au hasard dans un Paris qui lui semblait subitement étranger, il aurait mieux fait de coller aux basques de l'homme à la grosse berline. C'était lui, la clé de toute l'affaire. Mais peut-être n'était-il qu'un pion lui aussi, un acteur sans travail loué pour l'occasion. Le vrai cerveau se cachait dans l'ombre. Il fallait se méfier des apparences et des conclusions trop hâtives. La réalité devenait évanescence dans l'esprit de Pascal.

On était Jeudi matin. Julie était de garde jusqu'en début d'après midi. Il fonça en direction de l'hôpital. Sur le parking, il repéra la petite citadine rouge, garée au milieu de ses consœurs.

Il eut un flash.

Il se vit au volant de la voiture, Julie à ses côtés, en train de plaisanter, de rire aux éclats même. Puis le bus lancé à toute allure, sur la droite. Bien sûr, Pascal n'avait pas respecté la priorité. Leur conversation était trop drôle pour qu'il suive le code de la route à la lettre. Si l'on parle des dangers du portable au volant, des risques liés à l'absorption d'alcool ou de produits médicamenteux, on ne le dira jamais assez : le fou rire est un vecteur d'accidents très important.

Le bus percuta la berline de plein fouet, enfonçant la portière passager et transmis une partie de son énergie cinétique à la voiture qui partit en tête à queue. A ce moment-là, Julie était encore consciente, le bras droit arraché et les côtes enfoncées, mais consciente. Pascal entendait ses cris de douleur.

Ils percutèrent alors un obstacle. Voiture, colonne Morris, fontaine? Pascal ne saurait le dire. Il avait été secoué dans l'habitacle qui s'était réduit sensiblement. Cela stoppa net la voiture dans un fracas de tôles compressées. Il sentit le volant lui entrer dans l'abdomen. Dans la collision, il avait été déplacé, mais toujours maintenu par sa ceinture de sécurité, si bien qu'il faisait face à Julie. L'horreur absolue avait alors commencé. Dans l'impossibilité de bouger jusqu'à ce que les secours les délogent de leur prison devenue immobile, Pascal se trouvait à dix centimètre du visage de Julie où la frayeur faisait place, lentement, à un étonnement mêlé d'une sorte d'apaisement dans le regard. Un filet de sang n'avait pas tardé à couler des commissures de ses lèvres. Pascal voulait attraper un Kleenex pour nettoyer le beau visage de son amie, mais ses mains refusaient de bouger.

En cet instant critique, il repensait à l'unique fois où il avait posé ses lèvres sur celles de sa meilleure amie. C'était le soir de son quinzième anniversaire.

Quelque chose se produisait dans son corps mais il ne savait pas exactement quoi. Les formes des filles ne l'attiraient pas. Il ne partageaient pas leurs centres d'intérêts, se sentait étranger dans leurs conversations. Il les trouvait souvent bêtes et immatures alors que tout le monde s'accordait à dire que les filles sont plus en avance que les garçons à cet âge-là. Bref, un fossé, un gouffre, un océan se répandait entre lui et le sexe opposé. Excepté Julie. Là était l'énigme. Elle était sa meilleure amie, la seule et l'unique, une sœur à qui l'on confie tous ses secrets. Et cependant, il n'éprouvait pas davantage de désir pour un corps qui prenait forme sous ses propres yeux. Il aurait dû être émoustillé par les poses qu'elle prenait, singeant les mannequins et les top-modèles entrevus lors de défilés de haute couture. Rien.

Le soir de ses quinze ans, Julie s'était approchée.

- J'ai un cadeau pour toi.

Pascal pensa au dernier CD des Cranberries que Julie lui avait offert l'après midi même. C'était une édition limitée qu'elle avait fait venir de Dublin il ne savait pas trop comment. Un second disque reprenait le titre phare en version acoustique, enveloppé dans un emballage qui, déplié, offrait un poster dédicacé par Dolorès O'Riordan en personne.

Devant son interrogation, elle ajouta.

- C'est un cadeau... plus intime.

Elle avait alors pris délicatement son visage entre ses deux mains, Pascal sentait la fraîcheur de ses doigts sur ses joues, remontant jusqu'à ses oreilles, jouant avec ses mèches rebelles. Puis elle avait approché lentement ses lèvres. Il leur avait trouvé un goût de citron, un brin acidulé. Surement le mince rouge à lèvres invisible dont elle peignait ses lèvres lors de grandes occasions exclusivement.

Contrairement à ce qu'il avait pensé, contrairement à ce qu'elle avait pensé, cela n'avait pas déclenché une tempête dans ses hormones, nul tsunami ne lui avait

renversé les sens et pas un seul cyclone n'avait retourné son corps.  
Ils en étaient restés là. Nulle joie. Nulle déception.

Il revécut d'autres instants en compagnie de sa meilleure amie qui, degré par degré, s'éloignait définitivement de lui, de la vie, bloquée à dix centimètres de lui dans cette prison qui devenait, lentement, son cercueil.

Les secours mirent plus d'une heure à découper la tôle autour d'eux. Pascal entendait leurs voix, atténuées, masquées dans un brouillard qui l'enveloppait de minute en minute. Il ne perdit connaissance que lorsqu'il fut délivré.

Julie était morte depuis une poignée de minutes, le visage toujours aussi serein, comme si elle lui disait merci. Ses yeux bien ouverts, semblant continuer un dialogue interrompu par le destin.

Foutu destin.

Elle n'avait pas bougé d'un pouce.

Elle était morte devant les yeux de son assassin.

Son meilleur ami.

Qui n'avait pas respecté une priorité.

## - 15 - Le choc

Pascal vit tout ça en une demi seconde.

Il n'allait pas être le meurtrier de sa meilleure amie. Il fouilla dans ses poches et en extrait un petit trousseau de clés. Parmi celle de son appartement, celle de l'antivol de son vélo et une ouvrant la porte du pavillon de ses parents, se trouvait le double de la clé de démarrage de la petite citadine rouge qu'il utilisait parfois pour accompagner Julie (elle n'aimait pas trop conduire sur de longues distances, sortie des encombrements parisiens elle n'était pas à l'aise sur les petites départementales désertes, sinueuses et souvent traîtres).

Il tourna la clé de contact et entreprit de sortir du parking. Il voulait mettre le plus de distance possible entre cette voiture, parfait instrument de mort, qu'il considérait même comme une arme à feu à cet instant, le pot d'échappement se transformant en canon, entre elle et lui. Il lui téléphonerait, prétextant un impératif. Elle maugréerait un peu pour la forme et elle rentrerait en bus ou en métro. Le bus, même dans un accident, c'était plus sûr.

Il contourna l'allée D, prit le long des bâtiments en verre et accéléra un peu.

Une camionnette de livraison déboucha sur sa droite.

Il donna un coup de volant sans penser à actionner la pédale de freins.

Il dut alors récupérer sa trajectoire pour ne pas emboutir les ambulances garées en rang à sa gauche.

Il jeta alors un coup d'œil dans le rétro, le conducteur de la camionnette lui faisait des gestes peu engageants par sa vitre grande ouverte.

Le choc ramena son regard droit devant lui.

Mais c'était trop tard.

La secousse semblait être feutrée.

Il venait de percuter quelque chose de mou.

Il immobilisa le véhicule dans la seconde et son front vint toucher le pare-brise (il n'avait pas bouclé sa ceinture, trop pressé, attendant d'être sorti du parking pour le faire).

Il se massa instinctivement l'avant du crane tandis qu'il s'extrayait de la voiture.

La camionnette avait disparu. Bizarrement personne n'arpentait les allées du parking.

Il était pourtant midi passé. Les visites allaient commencer, le va et vient du personnel...

La pensée de Julie lui traversa l'esprit.

Non, ce n'était pas possible.

La silhouette recroquevillée à terre indiquait que c'était une jeune femme, mais il fut soulagé de constater que le pardessus n'était pas celui de Julie.

Il fit cinq pas (il les compta) et s'agenouilla en prenant bien garde à ne pas toucher sa victime.

Le visage était en partie dissimulé par des mèches de cheveux éparses. Là, il comprit.

Au même moment une ombre vint se poster devant lui, puis deux autres.

Il entendit des cris.

Une alerte.

Ca bougeait autour de lui.

Pourtant toute cette agitation semblait être assourdie par un voile opaque. Pascal ne percevait les sons et les mouvements qu'au travers d'un mur invisible, comme on

reçoit le brouhaha ambiant du fond d'une piscine.

Un géant en blouse blanche l'écarta doucement mais d'une poigne bien ferme. C'était un infirmier et Pascal eut le temps de noter son badge.

D. Montond. Infirmier diplômé.

Les gestes du jeune homme étaient précis et assurés. Il fit prendre à la victime une position correcte. Pascal entendait déjà le cliquetis du brancard poussé à la course par deux hommes. Tout alla très vite, alors que Pascal restait prostré, assis en boule à même le sol. Personne ne s'occupait de lui. Toute l'attention se portait sur le corps de la jeune femme.

Il n'y avait pas une seule trace de sang. On pouvait penser qu'elle rêvait dans son sommeil, paisiblement. Le brancard disparut. L'infirmier D. Montond se pencha sur l'épaule de Pascal.

- Ca va, Monsieur?

Il l'aida à se relever.

- C'est votre voiture?

Pascal ne répondit pas. Il regardait s'éloigner le brancard au travers d'un voile de brumes, comme une averse. Il s'aperçut alors qu'il pleurait.

L'infirmier lui posait de nouvelles questions, laissées encore sans réponse.

Son regard s'attardait sur les deux hommes en blanc qui poussaient le brancard. La porte vitrée automatique du hall des urgences s'ouvrit, puis se referma derrière eux.

Elle était sortie en courant par l'entrée principale quatre minutes plus tôt, le pardessus de son nouvel amant sur les épaules, pressée de le retrouver pour déjeuner.

Elle rentrait maintenant, allongée dans son coma, par l'entrée des urgences.

Ce fut la dernière fois que Pascal vit Julie.

L'infirmier D. Montond n'eut pas le temps de réagir.

Il cria « Monsieur, Monsieur », mais déjà Pascal courrait à perdre haleine vers la sortie du parking.

## - 16 - Marc Pinson

- Pas de problème, je te rappelle ce soir pour les détails. Ouais, toi aussi, salut! Et... n'oublies pas les cirés, paraît qu'ils annoncent du mauvais.

Marc Pinson raccrocha avec un sourire qui s'estompa rapidement devant l'homme qui lui faisait face.

- Excusez-moi.

Marc Pinson n'aimait pas être dérangé par des appels personnels, spécialement lorsqu'il était en train d'entendre un inculpé. Là, c'était exceptionnel. Martin, un ami de vingt ans, exilé au Brésil, revenait au bercail pour quelques jours. Fêru de pêche au gros tout comme le juge d'instruction, il l'avait contacté pour organiser un long weekend sur les côtes bretonnes.

Le vent du large et les embruns, le goût iodé de la mer, qui avaient envahi l'esprit du juge pendant quelques secondes s'estompèrent aussitôt.

Marc Pinson replongea son nez dans le dossier. Ce n'était pas une affaire facile. Et elle lui tombait sur le nez comme un cheveu au milieu d'une belle assiette de soupe. Une bisque de homard pensa Marc, encore en pensée sur le rafirot loué au vieux Ledouec.

Ce n'était pas un « client » facile non plus. Par certains côtés il lui fit penser au vieux pêcheur breton. Le père Ledouec, enfin on l'appelait comme ça même s'il n'avait jamais été marié, excepté à l'océan (c'est ce qu'il criait à chaque fois qu'on lui demandait sa situation familiale)

- Marié? Des enfants? J'suis marié avec l'océan mon pote et mes gosses s'appellent la Constance, la Charmante et l'Excalibur. C'étaient les noms des trois rafirots avec lesquels il avait écumé toute la côte bretonne, descendant parfois jusqu'au golfe de Gascogne et remontant aux premières passes de la Manche.

La Manche...

- Ah celle là! Une vraie pute, j'peux te dire! Une salope dont t'as pas idée. L'Atlantique lui, c'est un mec, un vrai, pas un branleur. Mais cette petite vermine là, elle te prend comme une sournoise.

Bref, le vieux Ledouec n'aimait pas le bras de mer qui le séparait des british, qu'il ne tenait pas dans son cœur non plus, surtout les soirs de matchs du tournoi des six nations.

Les pensées du juge Pinson volaient bien au-dessus de ce modeste bureau, situé dans la vaste bâtisse accolée au palais de justice. Les couloirs empestaient le moisi. Personne ne savait d'où provenait cette odeur tenace. Marc Pinson avait bien un début de réponse à cette énigme. Les locaux, à l'image de la justice, étaient tout bonnement anachroniques. On instruisait dans des pièces qui sentaient le renfermé pour donner une justice qui aurait eu bien besoin d'un bon coup d'aération.

Il regarda fixement l'individu qui se trouvait assis poliment sur la chaise en face de lui.

Correct, courtois, il l'était. A n'en pas douter. Pas un mot plus haut que l'autre dans ce bureau étriqué qui avait vu bien des mises en examen plus vigoureuses que celle-ci. Les inculpés réagissaient tous de façon différente, mais le juge Pinson parvenait à les grouper dans trois ou quatre catégories générales.

Il y avait les sanguins, qui bondissaient de leur siège à la moindre notification de leurs faits et gestes. Ils se levaient d'un bond, vociféraient, invectivaient, parfois

menaçaient, tout ça sous l'œil vigilant des deux gardes de la paix postés de part et d'autre de la porte vitrée. Ce n'étaient pourtant pas les clients les plus difficiles. Après s'être calmé, ils étaient plutôt coopératifs.

A l'inverse, il y avait les dépressifs, pessimistes quant à leur situation. Complètement dépassés par leur situation, ils geignaient, pleurnichaient, se répandaient. Jouaient-ils un jeu pour se faire plaindre, adoucir la sentence que le juge d'instruction n'allait de toute manière pas donner, juste quelque peu influencer la suite de leur parcours judiciaire. Ils n'étaient pas de mauvais chevaux, mais il était tout de même plus difficile de leur tirer les vers du nez que ceux de la première catégorie. Ils se voyaient en victimes de leur propres actes.

Un troisième groupe était plus retord. Ceux-là étaient souvent des récidivistes. Marc Pinson commençait à en connaître une bonne louchée depuis bientôt vingt ans qu'il officiait pour démêler le vrai du faux et établir un dossier pas trop bancal pour la chambre d'accusation. Ceux-là entraient dans le bureau du juge comme dans leur propre maison, débonnaires, sûrs d'eux, en terrain conquis. Ils avaient l'habitude de la machine judiciaire, des procureurs impitoyables, des avocats véreux, même les robes des magistrats ne les effrayaient plus. Tout juste s'ils ne posaient pas leurs semelles sur son propre bureau, une fois avachis dans leur siège. Ils ne s'asseyaient pas droit en face du juge, mais légèrement de travers et leurs regards étaient aussi faux que leur témoignages. C'était la catégorie la plus hermétique, qui vous menait en bateau en prenant bien soin de tenir le gouvernail pour sinuer entre les écueils posés par le magistrat. Difficile d'obtenir un témoignage fiable. De vrais professionnels qui se sentaient dans ce bureau comme un poisson dans un aquarium.

Mais il existait un groupe, certes très rare, qui n'offrait aucune prise. Celui des apathiques. Bien souvent, ils jouaient une comédie mise au point par leur avocat. Etant présent, celui-ci se substituait à son client, « trop choqué pour répondre posément à vos questions, Monsieur le juge ». Marc Pinson n'était pas dupe. Il s'arrangeait toujours pour faire sortir le « client » de sa torpeur, voulue ou non. Vingt ans de métier offre quantité de petits trucs infaillibles.

Mais là, ça battait tous les records.

L'inculpé n'avait pas dit un mot. Juste un vague bonjour à peine articulé, le regard baissé. Il lui faisait penser à un gosse de huit ans qu'on aurait pris la main dans le sac, incapable de se justifier, ne voulant pas reconnaître sa responsabilité et n'osant pas mentir en racontant des bobards.

Le prévenu se tenait là, assis bien droit sur la petite chaise. Un élève modèle. Il ne répondait même pas aux questions directes, celle qui ne sollicitent qu'un oui ou un non. Il était prostré, visiblement encore choqué par les événements. Cependant, tout au fond de lui, Marc Pinson, Juge d'Instruction en plein travail, subodorait une attitude pas naturelle. Tout cela était du pipeau.

L'homme n'avait pas d'avocat, mais il se comportait comme si son conseiller était assis à ses côtés.

Le juge tenta plusieurs ficelles pour faire sortir l'accusé de son mutisme. Ni la carotte ni le bâton ne le firent changer d'attitude.

Fatigué, excédé par ce refus de témoigner, il finit par jeter l'éponge.

- Gardes, emmenez le prévenu. Un petit séjour en préventive va peut-être lui délier la langue.

Puis, s'adressant une dernière fois à l'homme assis poliment en face de lui,

- Vous avez tort de vous enfermer dans un silence qui, de toute manière, va se retourner contre vos intérêts. Je ne suis pas procureur de la république, je suis juge d'instruction et, à ce titre, j'essaie d'y voir plus clair dans votre parcours, dans vos

actes. C'est tout bénéfique pour vous, pour votre défense à venir. Je ne suis pas là pour vous enfoncer mais pour démêler cette pelote bien touffue.

Le juge se tut. L'homme allait franchir la porte du bureau, escorté par les deux agents lorsque Marc Pinson ajouta une dernière chose. L'homme se retourna, l'écouta comme si les mots traversaient d'immenses étendues neigeuses, il ne semblait pas entendre, du moins pas comprendre le sens de ses paroles.

- Vous risquez gros, vraiment très gros, Monsieur Lambert.

## - 17 - Enquête

Juste avant de se projeter définitivement dans ce weekend de pêche en mer, Marc Pinson parcourut encore une fois les diverses pièces de l'épais dossier « Pascal Lambert ».

La chemise vert pâle laissait s'échapper une photo de face du prévenu, deux clichés offrant les deux profils et une fiche anthropométrique. C'était un jeune homme d'une trentaine d'années comme on peut en croiser à tout moment dans la rue. Bref, il n'avait pas le profil du malfaiteur ni du loubard, encore moins de la petite frappe. Un Monsieur Tout le Monde comme Marc Pinson en voyait régulièrement s'effondrer sur leur siège lorsqu'il leur notifiait les raisons de leur présence ici. Mais, Pascal Lambert ne s'était pas répandu en pleurs ni en supplications.

Une feuille résumait la situation familiale de l'accusé, ses noms, adresse, signes particuliers (néant), ses antécédents judiciaires (casier vide), ses contraventions au code de la route (rien).

Un sujet honnête en apparence. Rien qui dépasse.

Ca devenait un peu plus intéressant sur la fiche réservée à l'évaluation psychiatrique.

Pascal Lambert n'avait pas encore fait l'objet d'un examen psychiatrique complet et dans les règles. Le rapport se contentait de mentionner diverses appréciations récoltées ici et là, tout au long de son parcours scolaire et lors de son « rendez-vous citoyen ».

Il en ressortait le profil d'un enfant renfermé, solitaire et doué d'une grande imagination puis d'un adolescent surement mal dans peau mais n'en montrant aucun symptôme. Devenu adulte, il faisait preuve de peu d'assurance et d'un manque de confiance en lui assez problématique.

Cela était conforté par les annotations de ses professeurs sur les bulletins scolaires et son parcours professionnel. On pouvait lire « élève appliqué mais effacé à l'oral » dans les meilleures appréciations jusqu'à « c'est un fantôme studieux » pour les moins flatteuses. Son Bac en poche, il avait suivi poussivement un cursus médical en optant pour une spécialisation en kinésithérapie. Si l'étude ne lui posait aucun problème, il avait plus de mal dans la pratique. Il perdait vite tous ses moyens et cette tête bien pleine peinait à régurgiter tout son savoir. Il se présenta trois fois à l'examen final. Trois fois recalé. Cet échec faisait écho à son désir de passer le permis de conduire. Un sans faute sur la partie code de la route mais une catastrophe en situation. De guerre lasse, le jeune homme avait abandonné après six tentatives, toutes plus rocambolesques les unes que les autres.

Il ressortait de ces remarques que Pascal Lambert avait des potentialités, des facultés, mais que la présence des autres, spécialement d'une autorité hiérarchique, le bloquait.

D'un tempérament placide, presque amorphe, Lambert devenait stressé comme le dernier des anxieux dès qu'il était mis en situation de prouver quelque chose à quelqu'un.

Cet échec professionnel le marqua profondément.

Il vivotait de petits boulots, ne restant jamais très longtemps au même poste, incapable de se fondre au sein d'une équipe.

La dernière trace qu'on ait de lui sur ce plan est un travail de service. Il livrait une vieille dame, Boulevard des Capucins, lui faisant un brin de ménage.

Là où ça devenait intéressant, c'était sur les pages restantes. Plusieurs dépositions,

témoignages ou simples remarques, parfois même notées à la main.

Dès la deuxième ligne, le juge Marc Pinson reprit la fiche de situation familiale, adjointe à une copie du livret de famille. Comment n'avait-il pas remarqué cela à la première lecture? Il avait besoin d'un bon weekend de pêche, assurément.

Nom: Lambert

Prénom: Pascal

Né le: 11.09.1984

De Robert Louis Lambert, fonctionnaire en préfecture de l'Eure (27).

Et de Bernadette Lambert, née Bourdon, retoucheuse à domicile, puis sans profession déclarée.

Une sœur, Eglantine, née le 18.04.1982, décédée le 25.07.1987.

Marc Pinson reprit la lecture du témoignage de Madame Lambert.

« C'était un enfant rieur et enjoué. Il était même très en avance pour son âge, je veux dire par rapport à sa sœur. Je m'étais dit que peut-être les garçons sont plus précoces à cet âge là et que les filles seraient plus matures à l'adolescence. Il avait parlé bien avant elle et savait déjà marcher à peu près à l'âge de seize mois. A trois ans, il s'exprimait presque aussi bien que sa sœur, qu'il idolâtrait, l'imitant en tout. Je crois que l'accident l'a complètement bouleversé. »

(Ici, des points de suspension indiquaient que l'agent de police avait dû lui demander une précision concernant cet accident). Elle reprenait.

« C'était en plein été. Nous étions chez des parents à mon mari, dans le Gers. La petite et lui aimaient jouer au bord du ruisseau. Elle avait plus de cinq ans et, à cette époque de l'année, il ne restait qu'un filet d'eau. Ce que nous ignorions, c'est que les garnements avaient, par jeu sans doute, construit un petit barrage qui avait provoqué une retenue d'eau plus importante. Pas grand-chose. Juste cinquante, soixante centimètres de profondeur peut-être. Nous entendions leurs cris au cœur de l'après midi. Nous venions, mon mari et moi, profiter d'une sieste lorsque nous vîmes Pascal rentrer avec un air triste que nous ne lui connaissions pas. Il était encore tôt, d'habitude nous devions les appeler pour les faire rentrer pour le goûter. Et il était seul, lui qui ne se séparait jamais de sa grande sœur. De surcroît, ses vêtements étaient tout trempés. Mon mari a tout de suite compris à la mine de Pascal que quelque chose n'allait pas. Il partit au pas de course vers le ruisseau et découvrit le drame. Lorsque j'arrivais devant cette retenue d'eau qui n'existait pas encore la veille, il me dit ne de pas regarder, mais c'était plus fort que moi. Oh, Monsieur l'agent, ce fut la pire journée de ma vie, ça je peux vous le dire. La petite trempait, allongée sur le ventre. Toujours je reverrai cette image. Elle hante encore mes nuits, vous savez. »

La suite de la confession maternelle n'avait que peu d'importance à part une remarque à priori anodine de la mère de Pascal.

« Pendant toute son enfance, il s'était inventé un personnage imaginaire, dans lequel il projetait le souvenir de sa sœur perdue, comme s'il voulait rejeter la réalité et se convaincre qu'elle était toujours là à ses côtés. Combien de fois l'ai-je surpris en train de discuter tout seul, ou plutôt dialoguant avec cette personne imaginaire»

Marc Pinson commençait à saisir la psychologie de Pascal Lambert, mis en examen pour le meurtre de Julie Glandier et fortement suspecté dans trois autres affaires récentes.

Il souleva d'autres feuillets.

Figurait le rapport d'une entrevue avec madame Louise Maisonneuve, voisins proches

de la demeure des Lambert, non loin d'un petit patelin dans le nord de l'Eure-et-Loir. Un nouvel aspect du tempérament de Pascal Lambert se dévoilait dans cette émouvante confession.

« C'était il y a bien vingt cinq ans. Nous venions d'emménager dans ce modeste pavillon un peu isolé, certes, mais presque en vis-à-vis avec une maison d'aspect récent. Les propriétaires, les Lambert, étaient charmants et toujours prêts à rendre service. Ils avaient un fils, le petit Pascal. Nous l'aimions bien malgré son côté taciturne, était-ce peut-être même à cause de cela. Nous n'avons jamais aimé les enfants turbulents. Aujourd'hui on parle de super-activité, moi je continue de penser que ces enfants sont trop sollicités et puis il y a la télévision. Nous, nous n'aurions jamais permis que notre Charlotte regarde un programme avant qu'elle n'ait cinq ans... (encore des points de suspension indiquant que l'agent interrogateur avait prié madame Maisonneuve de bien vouloir se concentrer sur les faits, rien que les faits qui concernaient l'affaire).

Veillez m'excusez Monsieur l'agent. Pascal était sensiblement du même âge que notre petite Charlotte. Elle était née en Février, lui en Septembre de la même année. Ils avaient donc sept ans au moment des faits. A l'époque nous ne savions pas pour le drame survenu dans leur famille quatre ans plus tôt. Si nous l'avions su, nous aurions été plus vigilants, cela va sans dire.

Bref, je vous l'ai dit, le petit Pascal était très timide, solitaire et ne sortait que rarement de chez lui. Il a fallu plus de six mois pour qu'il commence à jouer avec Charlotte. Nous étions ravis, mon mari et moi que Charlotte, enfant unique, ait un compagnon de jeu de son âge. Contrairement à Pascal, elle se liait facilement, mais ici nous sommes éloignés de tout. Si c'était à refaire, nul doute que... Mais bon, ce n'est pas ce qui vous intéresse, n'est-ce pas?

Pascal venait le plus souvent jouer avec Charlotte dans notre jardin. Mon mari entretenait un petit potager et tout le reste du terrain bordant la maison était mon domaine. Je tondais la pelouse, taillait les massifs de fleurs, arrangeait et nettoyait quelques statues antiques. J'ai une passion pour l'époque romaine et grecque et je n'ai jamais pu résister au plaisir de chiner dans les brocantes les diverses pièces, figures, bronzes, bustes, parfois de simples bancs de pierre. J'aime le toucher de ces vieilles sculptures...

Oui, Pascal et ma petite Charlotte. Oh, nous n'étions pas derrière leur dos tout le temps. Leurs jeux nous paraissaient innocents. Des parties de badminton, de cache-cache. Mon mari avait spécialement fixé une balançoire à la grosse branche du cerisier. Lorsqu'il pleuvait, ils jouaient sans tapage à l'intérieur. Je ne les ai jamais vu affalés devant un dessin animé débile diffusé à la télévision. De vrais petits anges. Et puis, ils s'aidaient mutuellement à faire leurs devoirs. Une vraie complicité. Nous étions ravis.

Puis il y a eu cet après midi terrible.

Mon mari était à son travail et je m'étais absentée la journée afin de vérifier une pièce splendide du côté de Rennes, d'après les dires d'une amie brocanteur. En fait, elle ne m'avait pas menti, mais le prix qu'en exigeait le vendeur était bien au-dessus de mon budget. C'était un buste romain d'une grande beauté et... Oui, je sais, voilà comment ça s'est passé. Je rentrais donc par les petites routes, flânant, en essayant de me faire une raison ou d'échafauder quelque plan pour qu'il me cède cette superbe statue à un prix plus correct, disons un tarif qui ne me vaudrait pas des remontrances tout à fait justifiées de la part de mon mari.

Il devait être seize heures. J'étais quelque peu abattue et je poussais notre porte d'entrée sans faire de bruit, j'imagine. Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas, comme à

mon habitude, appelé les enfants par leurs prénoms sitôt entrée dans le vestibule. Surement un pressentiment. Je suis allé directement dans notre chambre, à mon mari et moi pour me changer. Et là, je les ai vu. Mon Dieu, j'y repense encore les nuits d'insomnie. C'était atroce Monsieur l'Inspecteur. Ma petite chérie allongée, totalement déshabillée et ce suppôt de Satan de Pascal qui la...

Touchait! Ils avaient seulement sept ans. Faut-il avoir le vice dans la peau, hein?

Je ne sais pas comment auraient réagi d'autres parents dans une situation semblable, je ne sais pas quelle aurait été la manière la plus appropriée. J'ai attrapé ce Diable par le bras, lui ai flanqué une belle gifle et l'ai trainé dans la salle de bain. Je lui criais pourquoi avoir fait ça mais il était muet comme à son habitude.

Je crois que j'aurais pu le tuer, là, en le cognant contre le lavabo. Je me suis contentée de le secouer de toutes mes forces, en le maudissant. Il paraît qu'il a eu des marques sur ses bras pendant trois semaines. Je n'irai pas le plaindre, vous savez.

Puis je lui ai balancé ses affaires, lui ai dit de s'habiller vite fait et de plus jamais remettre les pieds ici.

J'ai passé le reste de la journée à consoler comme j'ai pu ma douce Charlotte, visiblement choquée. J'ai essayé de savoir ce qui c'était passé, ce que ce maudit démon lui avait fait, mais elle était prostrée. Elle ne m'a jamais rien dit. Ni à son père du reste. Lorsqu'il est rentré le soir, vers dix neuf heures comme à l'accoutumée, il n'a pas compris ce qui se passait, le pauvre homme. Une mère est toujours plus proche de sa fille, du moins pendant l'enfance... Il est des liens qui unissent plus fort. Ensuite, j'en ai fait l'amère expérience, les filles se détachent de leur mère et viennent jusqu'à considérer leur père comme un héros, avant de transférer cette admiration filiale sur un jeune homme. Parfois, elles n'y parviennent pas. Ça explique le nombre important de jeunes filles qui s'amourachent de vieux vicieux. Vous savez, monsieur le commissaire, je vous dis ça parce que j'ai lu des livres. Oh, j'en ai lu, je peux vous le dire. J'ai essayé de comprendre, jamais je n'ai pu excuser ces actes monstrueux. Je n'ai jamais trouvé la réponse à mes tourments de mère. Charlotte ne m'a jamais avoué ce qui c'était réellement passé cette après midi-là.

Le lendemain, j'allais voir les Lambert. J'étais mal à l'aise. Je ne pouvais passer sous silence une telle abjection tout en sachant que c'était un couple sans histoires et par ailleurs tout à fait charmant. Ça m'embêtait de leur causer du soucis par rapport à leur fils, mais c'était décidé : plus jamais ma petite fille ne devait croiser le chemin de ce pervers.

Ils furent compréhensifs. Je crois même qu'ils éprouvaient de la honte. Plus tard, madame Lambert me confia le terrible secret de la mort de sa petite fille. Personnellement, je suis persuadée que ce maléfique Pascal était responsable de la noyade de sa propre sœur. Je n'ai évidemment jamais fait part de mes soupçons à sa mère. »

Marc Pinson souleva d'autres feuillets.

Un autre aspect de la personnalité de Pascal Lambert s'éclaira à la lecture du témoignage d'un proche de la dernière victime, Julie Glandier.

« Je m'appelle Jérôme Leducq. J'ai vingt huit ans. Je travaille dans le service radiologique de l'hôpital Lariboisière à Paris. Je vis maritalement avec mademoiselle Julie Glandier. Enfin, je vivais... Je n'arrive pas à y croire.

Elle m'a beaucoup parlé de Pascal, mais je ne l'ai croisé personnellement que deux ou trois fois. C'est un garçon sympathique mais, comment dire, un looser en quelque sorte. Pas parce qu'il jouit de malchance ou qu'il soit limité, intellectuellement je veux dire. Non, il y a quelque chose en lui, comme un manque total de confiance. Il

me fait penser à ces athlètes à la perche qui prennent une course d'élan parfaite, appliquée et tout, et qui au moment de planter la perche n'osent pas.

Voilà, c'est un garçon qui n'ose pas.

Il paraît que ça lui vient de sa petite enfance. Il a eu pas mal de problèmes. Une sœur à laquelle il s'identifiait qui décède dans des circonstances troubles, un mal être à l'école, l'impossibilité de s'intégrer et, du coup, devenant la tête de turc idéale. Ensuite, ça ne s'est pas arrangé à l'adolescence.

Julie et lui étaient amis depuis l'école. Elle l'avait pris en affection parce qu'il était différent des autres garçons. Une complicité s'était nouée entre eux. Je crois qu'elle en était secrètement amoureuse. C'est elle qui voulait que leurs rapports changent. Quand on a quinze ans, on demande autre chose à celui qu'on aime que d'aller au cinéma ou partager les révisions des cours.

Sans entrer dans les détails, Julie m'avait confié que, s'il n'était pas insensible à ses charmes, il avait un blocage dans l'intimité. Elle en avait souffert. Mais comme c'était son meilleur ami et qu'elle en était tombée amoureuse, elle avait passé outre.

Leur relation était donc purement platonique. C'est toujours elle qui était en demande. Mais ça n'allait pas plus loin que de vagues caresses, des baisers, le plus souvent chastes.

S'il était peu à l'aise avec ses camarades, ne pratiquant aucun sport d'équipe par exemple, refusant les manifestations de groupes, ne buvant pas, enfin tout ça quoi, il était quasiment pétrifié en présence des filles. Il ne se sentait à l'aise qu'avec Julie.

Alors, à un moment, lassée que leur relation ne lui offre pas davantage tout en se rendant compte qu'il tenait de plus en plus à elle, elle a voulu couper les ponts. Elle étouffait tout en étant frustrée, vous comprenez. C'était de plus en plus fusionnel mais sans être une relation complète. En un mot, je crois bien qu'aujourd'hui encore, Pascal est puceau.

Seulement ni Julie ni Pascal ne sont sanguins. Leur séparation n'a jamais vraiment eu lieu. D'ailleurs quelle séparation? Ils n'étaient pas un vrai couple à dire franchement les choses. Julie réussit à détendre lentement des liens trop finement serrés. Elle alla jusqu'à le pousser à partir pour l'Afrique. C'est sa grande passion, ça. Il avait pris un billet pour Ouagadougou, elle l'avait accompagné à Roissy. Il allait embarquer quand, comme dans une scène de film romantique, il avait fait demi tour en grim pant la passerelle de l'appareil.

Le soir même, il était de retour auprès de Julie. Un vrai pot de colle, je vous dis.

Sans me vanter, je crois que notre rencontre, il y a deux ans, l'a quelque peu libérée de cette emprise. Si elle continue à le voir (ils sont même allés passer une nuit chez ses parents il y a deux jours, je ne sais plus sous quel prétexte) et lui répondre au téléphone, elle a quand même pris un peu le large.

Je n'arrive toujours pas à y croire. Vous pensez réellement que ce n'est pas un accident? Il avait l'air d'un raté, vous savez. Quelqu'un qui n'ose pas. Comment aurait-il pu préméditer une telle abomination?

Parfois on se trompe sur le compte des gens. »

Marc Pinson commençait à cerner ce mystérieux personnage. En lisant la déposition de monsieur Leducq, il revit parfaitement l'individu qui était resté muet devant lui, pendant une grosse demie heure.

Une feuille rose s'était glissée dans le dossier. Un rapport psychiatrique. Il y en avait bien un, tout compte fait?

Il émanait d'un certain docteur Pfeifferberg, daté d'il y a plus de cinq ans. Marc Pinson fouilla et mit la main sur son entrée en école de kinésithérapie. Cela

correspondait. On avait dû lui faire passer des tests en vue de la pratique de manipulations.

Il en ressortait toute une foule de symptômes aux noms barbares. Le juge demanderait à un spécialiste en termes psychiatriques de lui traduire tout ça. Il put néanmoins pêcher quelques indications sur le mental de Pascal.

Tendances obsessionnelles compulsives légères (les fameux TOC). Marc Pinson imaginait facilement Pascal Lambert en train de vérifier si sa serrure était correctement fermée. Ca cadrerait avec le personnage.

Prédispositions à une paranoïa latente. Ca se confirmait. Ayant été un souffre douleur toute sa scolarité, il devait bien se méfier de ses contemporains au-delà du raisonnable. Le témoignage du compagnon de Julie allait dans ce sens.

Homosexualité refoulée. Là, c'était plus intéressant et nouveau. Cela expliquait ses relations non abouties avec sa meilleure amie. Surement le résultat de son expérience douloureuse avec la petite voisine (il faudrait approfondir cet aspect, il doit bien y avoir un témoignage des parents quelque part). Et peut-être même fallait-il y voir comme déclencheur le drame de la mort de sa sœur aînée. Était-il totalement innocent?

Marc Pinson fouilla dans les nombreux documents qui s'étaient maintenant comme une nuée de vacanciers sur les plages du midi dès la première semaine de Juillet.

Un trombone retenait une liasse de papiers auxquels on avait agrafé de mauvaises photos. Sur la première, Marc Pinson découvrait une jeune femme au sourire franc. Julie Glandier. Un rapport de trois pages indiquait les circonstances exactes et précises de l'accident. Il n'y avait pas de témoins directs. Quelques agents du personnel hospitalier entendirent des bruits, des cris de femme, ils se précipitèrent mais trouvèrent déjà Julie à terre, visage contre l'asphalte, un homme agenouillé à ses côtés. L'infirmier D. Montrond relatait la fuite de Pascal Lambert qu'un détachement de quatre agents de la force de l'ordre ne tarderait pas à interpeller à son propre domicile. Là, il ne montra aucune résistance et les suivit gentiment jusqu'au poste où il déclina nom et adresse et répondit à toutes les questions d'ordre général. En revanche, son mutisme s'installa lorsque les enquêteurs lui parlèrent du drame du parking de l'hôpital. Inutile d'ajouter les autres délits dont on le soupçonnait.

Marc Pinson passa à la feuille suivante. Madame Bastiani Colette.

Il ne put retenir un sifflement d'admiration au vu du pedigree de la vieille dame qui souriait d'un air rêveur sur le cliché qui accompagnait sa fiche de renseignement et deux pages de rapport. Elle semblait encore voler dans les air, toute sa vie en réalité. Le rapport avait été rédigé par un autre inspecteur que celui qui avait en charge l'affaire de « l'accident » de Julie Glandier. La vieille dame employait visiblement Pascal à quelques travaux ménagers et lui demandait à l'occasion de se charger des livraisons au supermarché du coin.

Elle avait été victime d'une crise cardiaque en présence de Pascal qui avait appelé les secours. Sa piètre formation médicale lui avait tout de même permis d'effectuer les premiers bons gestes. Sans lui, la vieille dame aurait sans doute succombé. S'il avait vraiment voulu se débarrasser d'elle, pourquoi appeler aussi rapidement les secours? Voulait-il simplement que la vieille dame trépasse dans les structures de l'hôpital afin de lui offrir un alibi en béton. Marc Pinson réfléchit un instant. Là, ça clochait. On brossait un portrait de Pascal comme une personne incapable de prendre la moindre décision, perdant tous ses moyens dans les situations stressantes. Était-il possible que Pascal ait délibérément provoqué cet accident cardiaque? Madame Bastiani n'était pas sujette à des faiblesses de ce genre. Mais cela ne s'arrêtait pas là. Le juge chercha un autre rapport dans le fatras qui jonchait toute l'étendue de son bureau. Voilà.

Témoignage de Madame Leterrier Maryse, infirmière diplômée d'état, en service à l'hôpital des Capucines le soir du 28 avril. Elle se souvient exactement de Pascal Lambert, le reconnaissant formellement sur une photo. Il s'était fait passer pour le petit fils de la dame hospitalisée suite à une crise cardiaque en début d'après midi. Elle n'avait tout de suite pas cru à son histoire, il avait l'air si peu sûr de lui. Elle mit cependant cela sur l'émotion du soit disant petit fils. Elle l'accompagna à la chambre de Madame Bastiani. Celle-ci était vide. Plus curieux, Pascal avait alors disparu sans demander son reste. Elle se renseigna auprès des autres infirmières et du personnel qu'elle croisait dans les couloirs du service. La vieille dame avait bien occupée la chambre 2056 mais était décédée quelques heures plus tôt. Le médecin consulta le registre pour être affirmatif (Marc Pinson avait une copie du permis d'inhumer). Décédée d'un arrêt cardiaque suite à une crise antérieure vers 18h15.

L'inspecteur avait correctement fait son travail en interrogeant une par une les personnes se trouvant présentes à cette heure-là, allant même jusqu'à rechercher les éventuels visiteurs des autres patients. Une aide-soignante, une infirmière et un adolescent venant rendre visite à son père reconnurent Pascal Lambert sur photo. Il était après tout normal qu'il s'enquiert de la santé de la dame dont il s'occupait et ce, en allant prendre de ses nouvelles à deux reprises ce jour-même. Mais pourquoi avoir demandé le numéro de la chambre à l'infirmière de nuit, puisqu'il la connaissait pour y être déjà venu plus tôt? Plus troublant : les différents témoins avaient croisé Pascal aux alentours de 18 heures, soit à peu près à l'heure de la crise fatale.

Marc Pinson tomba sur le témoignage de Madame Eduardo, voisine de Colette Bastiani. Celle-ci n'était pas tendre envers Pascal Lambert.

« C'est un bon à rien. Il ne ferait pas de mal à une mouche, la paresse le rend inoffensif. Combien de fois Madame Bastiani m'a raconté qu'il fallait systématiquement le pousser pour qu'il s'occupe du peu du ménage qu'elle lui déléguait. Et pour les courses, c'était pareil. Il oubliait toujours quelque chose. Il n'était pas rigoureux dans son travail. Madame Bastiani lui en faisait toujours la critique. Remarquez, d'un autre côté, elle n'était pas facile tous les jours, Madame Bastiani. Moi je vous dis ça, je ne veux pas porter de tort à une morte (elle fit un signe de croix ostentatoire en levant les yeux au ciel). Mais elle avait ses têtes et celle de Pascal ne lui revenait pas, visiblement. Elle n'arrêtait pas de le tancer, le réprimander, lui faire quantité de reproches, la plupart justifiés puisqu'il semblait effectuer sa tâche avec une telle mollesse, un je m'enfoutisme de la plus belle espèce. »

Marc Pinson arrêta sa lecture.

Il se recula dans son fauteuil, les mains derrière la nuque. Ses cervicales craquèrent comme une multitude de grains de sable.

Il ferma les yeux. Aucune image du grand large ne lui vint à l'esprit. Il devait boucler ce dossier avant de pouvoir partir en weekend l'esprit libre et léger, débarrassé de ce tas de nœuds que constituait cette « affaire » Lambert.

Il replongea ses longs doigts dans le désordre de son bureau.

La fusillade de la place Clichy.

Triste spectacle, lundi dernier.

Un homme avait fait un carton sur trois personnes rigoureusement du même âge. L'enquête avait un peu piétiné jusqu'à ce qu'on explore le contenu des portables des trois victimes. Chacune avait reçu un message ou un texto l'enjoignant à se rendre au café de la place Clichy pour des retrouvailles d'anciens camarades. L'auteur n'était autre que Pascal Lambert.

Pourquoi quinze ans plus tard, leur donnait-il rendez-vous?

Était-il seulement venu à ce rendez-vous définitif? Aucun témoin n'avait reconnu le

visage de Lambert sur photo. Mais peut-être avait-il utilisé un savant déguisement? Après enquête auprès des proches des victimes et une visite à trois de leurs anciens professeurs, il retournait que les trois victimes étaient les plus acharnés bourreaux de Pascal Lambert entre la 6<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> au collège Victor Hugo.

Une vengeance tardive et aussi spectaculaire. Préméditée et exécutée de sang froid. Cela ne cadrerait pas avec le personnage de raté que laissait supposer le parcours de Pascal Lambert. Là encore, ça ne cadrerait pas. Marc Pinson eut soudain la sensation que quelque chose lui échappait. Il y avait une partie de la personnalité de Pascal Lambert qui demeurait dans l'ombre, que personne n'avait pu cerner jusqu'ici. Cependant, les cas d'individus en apparence très calmes et timides, échafaudant subitement des plans machiavéliques n'étaient pas si rares. Ne faut-il pas se méfier de l'eau qui dort?

Il devait bien y avoir un indice quelque part, un témoignage quelconque, un fait qui expliquait un tel retournement de personnalité.

Le juge d'instruction Marc Pinson essayait d'y voir clair dans cette semaine sanglante autour du personnage principal qui n'avait pas prononcé dix mots dans son bureau quelques dizaines de minutes plus tôt.

Un être froid et replié sur lui-même. Surement calculateur et agissant avec une précision clinique. Pouvant ressasser une vengeance pendant des années. Prenant sur soi, ne laissant rien paraître. Jusqu'à ce que tout ces ressentiments pourrissent et gonflent à faire l'éclater l'enveloppe. Dans sa carrière de juge, Marc Pinson savait que c'étaient les pires. Sauf que ce portrait ne correspondait pas au profil de Pascal. Un détail avait dû lui échapper. Il fit l'inventaire des victimes.

Julie Glandier, sa meilleure amie. Simple accident malencontreux ou vengeance d'une jalousie qui n'avait cessé d'enfler?

Colette Bastiani, son unique employeur. Coïncidence inouïe ou repréailles de tant de remontrances subies sans dire un mot?

Les époux Maisonneuve, les voisins de ses parents. Difficile d'y voir là aussi le simple fait du hasard. Pascal et son amie Julie étaient venus passer la journée de mardi chez ses parents et, chose étrange, les voisins absents depuis le samedi étaient rentrés tard dans la soirée où ils avaient succombés suite à une fuite de gaz. Le rapport des assurances conclurait sans doute à une déficience d'un système obsolète. Cependant l'enquête de gendarmerie mettait en évidence un certain coup de fil reçu par les époux Maisonneuve qui passaient le weekend chez leur fille, fraîchement maman d'un petit bébé. Interrogée, la jeune maman expliquait que ses parents avaient dû rentrer inopinément car ils venaient d'avoir la gendarmerie leur expliquant qu'il y avait eu un léger incendie à leur domicile. Les pompiers étaient intervenus, mais il serait bon qu'ils soient présents dès le lendemain matin pour l'expertise. Leur fille leur conseilla de rester cette nuit, et de prendre de préférence la route tôt le lendemain matin. Mais les Maisonneuve avaient été choqué et le père voulait se rendre compte des dégâts le plus vite possible.

Ils avaient téléphoné à leur fille vers minuit, ne constatant aucun préjudice. Les gendarmes avaient dû se tromper. Il n'y avait de surcroît aucune lumière d'allumée chez les Lambert et ils n'osèrent pas les déranger en plein sommeil. Ils se rendraient à la gendarmerie à la première heure le lendemain afin d'éclaircir ce point sombre. Ils n'en eurent pas le loisir.

Qui empêchait alors Pascal Lambert, certainement auteur du faux coup de fil, de s'introduire dans la maison des voisins et de trafiquer une installation déjà désuète?

Marc Pinson chercha le témoignage des parents de Pascal tout en songeant au premier drame.

Les trois anciens camarades de classe, tortionnaires du petit Pascal, rendu fragile et solitaire par les évènements de la vie, de sa vie. Là, il n'y avait pas de dilemme. La punition suprême que quinze années dans la peau d'un loser avaient lentement mûrie, boursoufflée d'une amertume acide.

Mais comment un être perdant dans la vie, dans sa vie, pouvait ainsi passer à l'acte en se révélant un redoutable tueur de sang froid? Quel avait été l'élément déclencheur?

Il fallait remonter au weekend. Il y avait sûrement une piste.

Ce qui troublait particulièrement le juge Pinson, c'est que la façon de perpétrer les meurtres et l'arme du crime changeaient constamment. Fusillade, intoxication au gaz, crise cardiaque, accident de la circulation. Un florilège. Rien à voir avec les délires maniaques d'un tueur en série qui répète à l'envi un même processus.

Marc Pinson souleva d'autres feuillets. Ah! Le témoignage des parents de l'accusé.

Une photo surexposée du couple montrait deux sexagénaires en bonne forme, d'un niveau social et intellectuel correct. Le père, fraîchement retraité de la fonction publique souffrait d'un cancer qui l'affaiblissait. C'était la mère de Pascal, Simone Lambert qui avait répondu aux questions de l'inspecteur en charge de l'enquête.

Marc Pinson survola quelques paragraphes puis il s'arrêta sur ce qui l'intéressait.

« Après ce drame (madame Lambert évoquait la découverte des deux enfants par madame Maisonneuve), nous avons été très choqué son père et moi. Je voulais que Pascal subisse un examen médical mais son père, qui n'a jamais été tendre envers les psychiatres et tous ces docteurs qui soignent les maux de l'esprit, refusa tout net. Il fallait recadrer Pascal, selon sa propre expression. Et, en guise de recadrage, il allait l'envoyer en pension, à Evreux. Il pourrait avoir un œil sur lui, travaillant dans la même ville et il s'assurait ainsi d'une bonne distance pour que Pascal évite de croiser le chemin de la petite Maisonneuve. Il ne rentrerait qu'un weekend par mois et serait alors privé de sortie. Le temps des vacances, on l'enverrai chez son oncle, le frère de mon mari, dans le Gers. »

Le témoignage continuait sur quatre pages.

Marc Pinson survola le rapport. Il aurait tout loisir de relire le tout à tête reposée, dès mardi matin, mais il voulait d'abord cerner le personnage de Pascal.

Quelques extraits attirèrent son attention, notamment la révélation du peu de confiance qu'il s'accordait. Sa propre mère avait remarqué qu'il s'entraînait à répéter des dialogues, seul dans sa chambre. Elle avait d'abord cru qu'il parlait avec sa sœur. Au début, cela avait étonné madame Lambert, mais elle s'était fait une raison et n'avait jamais interdit à son fils de s'imaginer converser avec sa sœur, encore présente dans son esprit. Il lui arrivait parfois de le surprendre en train de lui faire des confidences, partager des secrets de pacotille. Denise Lambert écoutait d'une oreille attentive. Ce n'étaient que des propos légers, futiles, parfois plus sérieux. Pascal se confiait au fantôme de sa sœur disparue, racontant ses journées, ses angoisses et ses peurs, lui demandant conseil. C'était une sorte de journal intime. Pourtant, après le drame de la petite Maisonneuve, la mère de Pascal avait repéré un léger changement dans les propos de son fils. Ce n'étaient plus des épanchements mais comme un texte qu'on répète, une récitation qu'on assimile. Elle en avait conclu qu'il répétait une situation à venir. Comme un acteur avant d'entrer en scène, il récitait un dialogue aussi banal qu'une demande d'affranchissement à la poste ou l'achat du pain à la boulangerie. Pascal manquait-il à ce point de confiance en lui, d'à propos, même pas de réparties, sur des conversations simples qu'il fut obligé d'apprendre par cœur des échanges aussi naturels?

Lorsqu'il s'agissait de son fils, madame Lambert était intarissable. Elle avait même reconnu être allée plusieurs fois à Evreux le voir en cachette de son père. Il ne

semblait pas malheureux pendant toutes ses années de pensionnat, juste apathique, le regard vide de ceux qu'on a brisé.

Marc Pinson imaginait facilement quel pouvait être le ressentiment à la fois envers son propre père (dans sa confession, la mère de Pascal reconnaissait qu'un gouffre s'était ouvert entre le père et le fils et si ce vide était à l'initiative du père en l'envoyant en exil de chez eux, c'est bien Pascal seul qui l'entretenait depuis des années, allant jusqu'à refuser de voir son père, de le saluer, même de l'évoquer dans une conversation) et les voisins Maisonneuve. De là à imaginer une vengeance froide...

Car, après tout, mais le juge ne disposait que du témoignage de madame Maisonneuve sur cette affaire, tout laissait à penser que les deux enfants n'avaient joué qu'à « touche-pipi ». Rien de très grave en somme. Le problème était que tout s'était réglé en dehors de tout regard extérieur, ni les Maisonneuve, ni les Lambert n'avaient fait intervenir d'assistante sociale ou un quelconque personnel médical. Les faits étaient-ils aussi graves que le simple témoignage d'une mère choquée le laissait entendre? Il faudrait creuser profond là encore. On ne pourrait s'appuyer que sur des témoignages externes si Pascal Lambert continuait à s'enfermer dans son mutisme.

Marc Pinson fit le vide dans sa tête. Il devait y avoir des pistes.

Il considéra son bureau.

Ainsi, depuis le dernier weekend, Pascal aurait été l'initiateur et l'exécuteur de pas moins de quatre scènes de crime, faisant sept victimes. Un beau palmarès.

Marc Pinson relut d'autres dépositions, fit de nouveaux recoupements, passa quelques coups de fil pour obtenir une précision, un renseignement. Il jongla avec les différentes pièces du puzzle mettant en cause un jeune homme effacé, timide et réservé, qui s'était, l'espace d'une demi semaine, transformé en tueur méthodique.

Mais quel était ce fameux déclencheur?

Marc Pinson ne pensa pas à appeler Louis Pervier. Celui-ci lui aurait appris que Pascal Lambert avait besoin qu'on le pousse. Combien de fois il l'avait enjoint à le suivre, afin qu'il cesse de rester chez lui. Pas plus tard qu'avant-hier, il l'avait traîné dans une séance de clownerie à l'hôpital pour enfants cancéreux. Il lui semblait que Pascal s'était autant amusé que les petits patients. C'était son problème justement. Il ne faisait rien par lui-même. Timidité, peur de décevoir, de ne pas être à la hauteur, fragilité du peu de confiance en soi? Pascal ne s'était jamais confié à Louis. Cependant, celui-ci imaginait sans peine qu'on avait décidé pour lui presque toute sa vie. Pascal souffrait de ne pouvoir prendre une décision parce qu'il croyait, à tort ou à raison, qu'il ne possédait plus son libre-arbitre, que le monde entier lui traçait une voie qu'il devait suivre coûte que coûte. Il n'était pas maître de son existence. Du moins, c'est ce qu'il pensait.

Louis aurait en revanche parlé de la formidable imagination de Pascal. Solitaire, il s'était inventé tout un monde, à l'image d'une fresque impressionnante qui s'étalait au plafond de son petit appartement. Pascal avait dessiné une ville, au crayon. Il avait apporté un soin si méticuleux à chaque détail qu'on pouvait discerner des automobiles dans les avenues, les piétons avaient chacun une expression différente sur leur visage microscopique (il fallait une loupe pour le deviner). Pascal lui avait simplement confié qu'il avait passé quelques années à reproduire cette gigantesque métropole. Lorsque Louis voulut savoir de quelle ville il s'agissait, Pascal se renferma puis finit par avouer qu'il l'avait entièrement inventée.

Quoi qu'il en soit, le juge avait l'intime conviction de la culpabilité de Pascal Lambert. Il rédigea donc son rapport à transmettre au procureur de la république et à la chambre d'accusation.

Le pouvoir d'un juge d'instruction n'est pas illimité mais il influe la plupart du temps sur les suites à donner à une affaire. Dans ce cas, Pascal, placé en détention préventive, serait jugé pour homicides volontaires et prémédités sur les personnes de Simone et Robert Maisonneuve, de Gilbert Clamart, Bruno Petit et Bernard Loppin, d'homicide involontaire sur la personne de Julie Glandier et d'une présomption de mauvais traitements infligés à Madame Colette Bastiani dans l'enceinte d'un hôpital public.

L'instruction prenait effet dès ce vendredi après midi. Des commissions rogatoires seraient envoyées aux gendarmeries et commissariats concernés. Mardi matin, à la première heure, le juge Marc Pinson s'occuperait en priorité de cette affaire Pascal Lambert dont il venait tout juste de refermer l'épais dossier à couverture vert pâle. Il ne doutait pas une seconde que ce volume s'épaissirait encore jusqu'à la révélation de toute la vérité sur ces différents meurtres, du moins il l'espérait comme à chaque enquête.

Il prit le dossier et le rangea dans le tiroir en bas à droite de son bureau. Inutile de l'archiver dans l'armoire métallique, unique meuble de la petite pièce. Il allait saisir son pardessus lorsqu'il avisa un petit sachet resté caché par l'étalement des différents rapports et témoignages. C'étaient les affaires trouvées dans les poches de Pascal Lambert lors de son arrestation. Il ne savait pourquoi elles avaient atterri sur son bureau. Il s'amusa à en faire l'inventaire. Il n'avait déjà plus tout à fait la tête dans le dossier Lambert mais n'avait pas encore l'esprit en weekend.

Un peu de monnaie, deux billets de dix euros, un paquet de chewing-gums largement entamé, un crayon à papier mal taillé, un kleenex qui n'avait jamais servi mais débarrassé de son enveloppe plastique, un ticket de métro valide, un jeu de clés et un galet de forme rectangulaire aux angles arrondis. On aurait parié sur un téléphone portable dernière génération. Sa noirceur avait des éclats brillants et il était lisse comme de la soie, excepté quelques infimes stries qui raclaient gentiment la pulpe de l'index du juge. L'objet était aussi froid qu'un bloc de glace.

Il reposa l'objet insolite et allait quitter la pièce lorsqu'il entendit comme un très léger frissonnement. Il reprit le petit galet. Celui-ci était bien chaud maintenant. Surpris, le juge Marc Pinson le fut plus encore lorsqu'une voix métallique s'échappa du galet.

## - 18- Inéluctable

« Evasion spectaculaire de Pascal Lambert, placé en détention provisoire pour les meurtres de sept personnes cette semaine. »